


THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

LÉGENDES

CANADIENNES

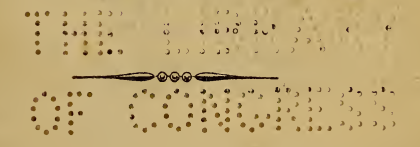
Paris, imprimerie Guiraudet et Jouaust,
338, rue Saint-Honoré.

LÉGENDES

CANADIENNES

Recueillies par

J. HUSTON



PARIS
P. JANNET, ÉDITEUR
28, RUE DES BONS-ENFANTS

1853

Ces légendes sont extraites d'un recueil intitulé : *Le Répertoire national*, ou *Recueil de littérature canadienne*, compilé et publié par J. Huston. *Montréal*, 1848-1850, 4 vol. in-8.

INTRODUCTION.

En entreprenant la compilation de ce recueil, nous n'avons pas eu l'idée de soumettre au lecteur des modèles de littérature, ou de faire revivre des chefs-d'œuvre de pensée, de goût ou d'exécution. L'épigraphe de ces volumes (1) dit en deux lignes notre pensée, et nous dispense d'en dire davantage à ce sujet.

Non, nous avons voulu seulement, dans l'espoir d'être utile aux jeunes gens studieux, aux écrivains du Canada, à toutes les personnes qui aiment la littérature nationale et qui voudront en étudier l'enfance, les progrès et l'avenir, réunir dans ces volumes les meilleures productions des écrivains canadiens, et des étrangers qui ont écrit en Canada, maintenant éparses dans les nombreux journaux franco-canadiens qui ont été publiés depuis plus d'un demi-siècle.

Après avoir fait de longues et attentives recherches et consulté plusieurs écrivains distingués, nous nous sommes convaincu que la republication d'un bon choix des meilleurs écrits canadiens ferait honneur au pays et à ses écrivains; alors nous n'avons pas hésité à en-

(1) Les chefs-d'œuvre sont rares, et les écrits sans défaut sont encore à naître.

(*Le Canadien de* 1807.)

treprendre la publication de ce Répertoire, en comptant toutefois sur le patronage public et l'appui des littérateurs canadiens.

Nous avons laissé de côté tous les écrits politiques en prose, quoiqu'il y en ait beaucoup qui mériteraient d'être conservés et même étudiés ; mais, pour être impartial, il aurait fallu reproduire les répliques ou les réfutations, et cela nous aurait entraîné loin, bien loin de la route que nous nous sommes tracée.

En dehors des écrits politiques, la littérature canadienne, il est vrai, ne se compose encore, pour ainsi dire, que de simples essais, en vers ou en prose, pour la plupart l'œuvre de jeunes gens dont le goût n'était pas encore bien formé, et que les études et la connaissance du monde n'avaient pas encore mûris. Mais au milieu des défauts de composition, et souvent des incorrections de style, le talent étincelle et brille comme l'électricité à travers de légers nuages. — Grand nombre de ces essais toutefois sont évidemment l'œuvre d'hommes au goût sévère, aux fortes études, aux vastes connaissances, qui se sont inspirés des beautés du pays, des belles mœurs du peuple, et d'une nationalité naissante et déjà combattue.

Le goût des lettres, qui se répand aujourd'hui avec rapidité dans toutes les classes de la société, ne s'est introduit qu'avec beaucoup de difficultés en Canada. Peuple français, cédé tout-à-coup aux Anglais, la classe lettrée et aisée s'est éloignée du pays après le traité de 1763, qui faisait de la Nouvelle-France une province anglaise. Abandonné à de nouveaux maîtres, ce jeune

peuple vit son éducation, dans la langue de ses pères, négligée et parfois proscrite. Quelques colléges, cependant, entretenaient dans la jeunesse riche le goût des lettres joint à l'amour de la nationalité. Mais ces jeunes gens, devenus hommes, ne se livraient à la culture des lettres que pour leur amusement ou celui d'un petit cercle d'amis : car le peuple, ne sachant seulement pas lire, n'était nullement capable de goûter les travaux de l'esprit et de l'intelligence, ni d'apprécier l'importance d'une littérature nationale qui contribuerait à lui conserver son individualité, au milieu des nombreuses populations dont se couvre le continent américain, en transmettant de générations en générations les traditions, les coutumes, les mœurs nationales.

Une autre chose, aussi, empêchait alors le développement d'un germe de littérature : c'était le manque de livres, et surtout de livres français. Les ouvrages classiques étaient rares; et bienheureux étaient les jeunes gens dont les amis plus âgés pouvaient leur prêter quelques volumes des meilleurs auteurs français ou anglais. Il fut un temps, dont se rappellent beaucoup de vieillards, où une bibliothèque de quelques livres était un luxe dont quelques personnes favorisées de la fortune et du hasard seules pouvaient jouir. Malgré beaucoup de restrictions de la part des autorités du pays, les livres entrèrent peu à peu dans les villes, et les écrivains canadiens purent alors étudier les grands maîtres de la littérature française, et commencer à poser les bases d'une littérature nationale.

Des hommes éclairés, luttant avec énergie contre les

difficultés des temps, parvinrent à établir quelques bibliothèques publiques, et à fonder quelques sociétés littéraires, qui ont puissamment contribué à répandre le goût de la littérature dans la société franco-canadienne.

Les journaux, en se multipliant, ont fait multiplier les lecteurs et les écrivains. Mais pendant long-temps, bien long-temps, les écrivains se sont renfermés dans des discussions souvent oiseuses et rarement instructives. Ceux qui ont eu la hardiesse de sortir les premiers de ces ennuyeuses discussions, pour s'essayer dans des compositions purement littéraires, soit en prose, soit en vers, furent en butte à des critiques acerbes, ironiques, jalouses, et à des reproches plus modérés et trop souvent mérités.

De tous ces tâtonnements, de toutes ces discussions, de tous ces essais, est néanmoins sorti le germe d'une littérature nationale. Mais la politique, en s'emparant de tous les esprits et des meilleurs talents, a malheureusement enlacé notre jeune littérature dans ses fils. Les essais poétiques, surtout, ont trop long-temps eu pour sujet des pensées politiques, et pour but des attaques contre les hommes qui gouvernaient le Canada, et tyrannisaient les Canadiens français.

Toutefois, avant 1820, époque où la littérature a commencé à prendre un caractère solide, plus défini, plus national, des hommes sérieux et instruits ont traité de l'histoire, des sciences, de l'instruction publique, et plusieurs voyageurs nous ont laissé des récits, quelquefois très intéressants, de leurs voyages.

La littérature canadienne s'affranchit, lentement, il

faut bien le dire, de tous ses langes de l'enfance. Elle laisse la voie de l'imitation pour s'individualiser, se nationaliser ; elle s'avance, en chancelant encore, il est vrai, vers des régions nouvelles; devant elle s'ouvre un horizon et plus grand et plus neuf : elle commence à voir et à croire qu'elle pourra s'implanter sur le sol d'Amérique comme une digne bouture de cette littérature française qui domine et éclaire le monde, le guide ou le soulève, le fait rire ou trembler, le lance en même temps contre les rois et les préjugés sociaux, et le mène à la recherche de la vérité par des chemins inconnus jusqu'à nos jours, en jetant cependant l'effroi dans l'âme d'un grand nombre de penseurs contemporains.

Les sociétés littéraires existantes, les travaux des hommes généreux et dévoués qui prononcent des discours aux séances publiques de ces sociétés, les penchants, les études et les essais des jeunes gens, tout nous fait voir que la littérature nationale entre dans une ère nouvelle, ère de progrès et de perfectionnement.

Le lecteur se réjouira comme nous, en arrivant à l'époque actuelle, de voir combien la littérature canadienne s'émancipe du joug étranger ; de voir combien les écrivains, mûris par l'âge et par l'étude, diffèrent en force, en vigueur, en originalité, des premiers écrivains canadiens ; de les voir s'élever au dessus des frivolités et des passions politiques, pour aller à la recherche de tout ce qui peut être vraiment utile au peuple, de tout ce qui peut consolider et faire briller notre nationalité.

A part quelques volumes et quelques pamphlets ; tous les essais des écrivains canadiens se trouvent enfouis dans les énormes volumes des journaux périodiques. Jetés sur des feuilles politiques comme quelques fleurs dans un gouffre, ils ont disparu pour toujours, si une main amie ne les retire de l'oubli pour les faire revivre sous une forme plus légère, plus gracieuse et plus utile.

Nous pensons qu'outre le mérite de retirer de l'oubli, comme nous venons de le dire, des écrits d'un grand mérite sous le rapport littéraire et sous le rapport national, ce Répertoire aura aussi l'effet d'engager un bon nombre d'écrivains éminents à reprendre leurs travaux littéraires, et tous les jeunes gens à travailler avec énergie à éclipser leurs devanciers : car, nous le tenons pour certain, ce qui jette le dégoût dans l'âme des écrivains canadiens, c'est de voir le fruit de leurs études et de leurs travaux passer, avec les journaux périodiques, dans un oubli éternel. Mais lorsqu'ils auront l'espoir d'être tirés un jour de ce triste oubli et de trouver place dans le *Répertoire national*, qui pourra être continué d'époques en époques par les amis de leur pays, ils travailleront davantage et mieux.

Quant à nous, si, par nos recherches, nous pouvons ajouter un nouveau fleuron à la couronne nationale, nous serons amplement récompensé de nos veilles et de notre labeur.

J. HUSTON.

LÉGENDES
CANADIENNES

1827

L'IROQUOISE

HISTOIRE, OU NOUVELLE HISTORIQUE

Il y a quelques années, un monsieur qui voyageait de Niagara à Montréal arriva de nuit au Côteau du Lac. Ne pouvant se loger commodément dans l'une des deux chétives auberges de l'endroit, il alla prendre gîte chez un cultivateur des environs. Comme son hôte l'introduisait dans la chambre où il devait coucher, il y aperçut un portefeuille de voyage, agrafé en argent, et qui contrastait avec la grossièreté des meubles de la maison. Il le prit et lut les initiales qu'il y avait sur le fermoire. « C'est une affaire curieuse, lui dit son hôte, et plus vieille que vous et moi. — C'est sans doute, répondit l'étranger, quelque relique dont vous aurez hérité. — C'est quelque chose comme cela, repartit l'hôte; il y a dedans une longue lettre qui a été pour nous jusqu'à présent comme du papier noirci. Il nous est venu en pensée de la porter au P. M......, aux Cèdres; mais j'attendrai que ma petite fille, Marie, soit en état de lire l'écriture à la main.... — Si la chose ne vous déplaît pas, dit l'étranger, j'essaierai de la lire.»

Le bonhomme consentit avec joie à la proposition ; il ouvrit le portefeuille, prit le manuscrit, et le donna à l'étranger. « Vous me faites beaucoup de plaisir, lui dit-il : ç'aurait été, même plus tard, une tâche difficile pour Marie, car, comme vous voyez, le papier a changé de couleur, et l'écriture est presque effacée... »

Le zèle de l'étranger se ralentit quand il vit la difficulté de l'entreprise. « C'est sans doute quelque vieux mémoire de famille, dit-il en déployant le manuscrit d'un air indifférent.

— Tout ce que je sais, reprit l'hôte, c'est que ce n'est point un mémoire de notre famille ; nous sommes, depuis le commencement, de simples cultivateurs, et il n'a rien été écrit sur notre compte, à l'exception de ce qui se trouve sur la pierre qui est à la tête de la fosse de mon grand-père, aux Cèdres. Je me rappelle, comme si c'était hier, de l'avoir vu assis dans cette vieille chaise de chêne, et de l'avoir entendu nous raconter ses voyages aux lacs de l'ouest avec un nommé Bouchard, jeune Français, qui fut envoyé à nos postes de commerce. On ne parcourait pas le monde alors, comme à présent, pour voir des rapides et des chutes.

— C'est donc, dit l'étranger dans l'espoir d'obtenir enfin la clé du manuscrit, quelque récit de ses voyages?

— Oh! non, repartit le bonhomme; Bouchard l'a trouvé sur le rivage du lac Huron, dans un lieu solitaire et sauvage. Asseyez-vous, et je vais vous raconter tout ce que j'en ai entendu dire à mon grand-père : le bon vieillard! il aimait à parler de ses voyages. » Le petit-fils l'aimait aussi, et l'étranger écouta patiemment le long récit que lui fit son hôte, et qui, en substance, se réduit à ce qui suit :

Il paraît que, vers l'année 1700, le jeune Bouchard et ses compagnons, revenant du lac Supérieur, s'arrê-

tèrent sur les bords du lac Huron, près de la baie de Saguinam. D'une éminence, ils aperçurent un village sauvage, ou, en termes de voyageurs, une fumée. Bouchard envoya ses compagnons avec Sequin, son guide sauvage, à ce village, afin d'y obtenir des canots pour traverser le lac; et, en attendant leur retour, il chercha un endroit où il pût se mettre à couvert. Le rivage était rempli de rochers et escarpé; mais l'habitude et l'expérience avaient rendu Bouchard aussi agile et aussi hardi qu'un montagnard suisse. Il descendit les précipices en sautant de rocher en rocher, sans éprouver plus de crainte que l'oiseau sauvage qui vole au dessus, et dont les cris seuls rompent le silence de cette solitude. Ayant atteint le bord du lac, il marcha quelque temps le long de l'eau, jusqu'à ce qu'ayant passé une pointe de roche, il arriva à un endroit qui lui parut avoir été fait par la nature pour un lieu de refuge. C'était un petit espace de terre en forme d'amphithéâtre, presque entièrement entouré par des rochers qui, saillant hardiment sur le lac, à l'extrémité du demi-cercle, semblaient y étendre leurs formes gigantesques pour protéger ce temple de la nature. Le terrain était probablement inondé après les vents d'est, car il était mou et marécageux, et parmi les plantes sauvages qui le couvraient il y avait des fleurs aquatiques. Le lac avait autrefois baigné ici, comme ailleurs, la base des rochers; elle était quelquefois douce et polie, quelquefois rude et hérissée de pointes. L'attention de Bouchard fut attirée par des groseilliers qui s'étaient fait jour à travers les crevasses des rochers, et qui, par leurs feuilles vertes et leurs fruits de couleur de pourpre, semblaient couronner d'une guirlande le front chauve du précipice. Ce fruit est un de ceux que produisent naturellement les déserts de l'Amérique du Nord, et sans doute il parut aussi tentatif à Bouchard

que l'auraient pu, dans les heureuses vallées de la France, les plus délicieux fruits des Hespérides. En cherchant l'accès le plus facile à ces groseilles, il découvrit dans les rochers une petite cavité qui ressemblait tellement à un hamac, qu'il semblait que l'art s'était joint à la nature pour la former. Elle avait probablement procuré un lieu de repos au chasseur ou au pêcheur sauvage, car elle était jonchée de feuilles sèches, de manière à procurer une couche délicieuse à un homme accoutumé depuis plusieurs mois à dormir sur une couverture de laine étendue sur la terre nue. Après avoir cueilli des fruits, Bouchard se retira dans la grotte et oublia, pour un temps, qu'il était séparé de son pays par de vastes forêts et une immense solitude. Il écouta les sons harmonieux des vagues légères qui venaient se briser sur les roseaux et les pierres du rivage, et contempla la voûte azurée des cieux et les nuages dorés de l'été. Enfin, perdant le sentiment de cette douce et innocente jouissance, il tomba dans un sommeil profond, dont il ne fut tiré que par le bruit de l'eau fendue par des avirons.

Bouchard jeta ses regards sur le lac, et vit s'approcher du rivage un canot où il y avait trois sauvages, un vieillard, un jeune homme et une jeune femme. Ils débarquèrent non loin de lui, et, sans l'apercevoir, gagnèrent l'extrémité opposée du demi-cercle. Le vieillard s'avança d'un pas lent et mesuré, et levant une espèce de porte formée de joncs et de tiges inflexibles (que Bouchard n'avait pas remarquée), ils entrèrent tous trois dans une cavité du rocher, y déposèrent quelque chose qu'ils avaient apporté dans leurs mains, y demeurèrent quelque temps prosternés, et retournèrent ensuite à pas lents à leur canot. Bouchard suivit des yeux la frêle nacelle sur la verte surface du lac, et, tant qu'il la put voir, il entendit la voix mélodieuse de la jeune femme, ac-

compagnée, à des intervalles réguliers, par celles de ses compagnons, chantant, comme il se l'imaginait, l'explication de leur culte silencieux, car leurs gestes expressifs semblaient montrer d'abord le rivage et ensuite la voûte du ciel.

Dès que le canot eut disparu, Bouchard quitta sa couche, et se rendit à la cellule. Il se trouva que c'était une excavation naturelle, assez haute pour admettre debout un homme de taille ordinaire, et s'étendant en profondeur à plusieurs pieds; après quoi elle se réduisait à une simple fente entre deux rochers. D'un côté, un petit ruisseau pénétrait par le toit voûté, et tombait en gouttes de cristal dans un bassin naturel qu'il avait creusé dans le roc. Au centre de la grotte était un tas de pierres en forme de pyramide, et sur cette pyramide une soutane et un bréviaire. Il allait les examiner, quand il entendit le coup de sifflet donné pour signal par son guide; il y répondit par le son de son cor, et, au bout de quelques moments, Sequin descendit du précipice, et fut à côté de lui. Bouchard lui conta ce qu'il avait vu, et Sequin, après un moment de réflexion, dit : « Ce doit être l'endroit dont j'ai si souvent entendu parler nos anciens; un homme de bien y est mort. Il fut envoyé par le Grand-Esprit pour enseigner de bonnes choses à notre nation, et les Hurons ont encore plusieurs de ses maximes gravés dans leur cœur. Ils disent qu'il a jeûné tout le temps de sa vie, et qu'il doit se régaler maintenant : c'est pourquoi ils lui apportent des provisions de leurs festins. Voyons quelles sont ces offrandes.... » Sequin prit d'abord un tortis fait de fleurs et de rameaux toujours verts : « C'est dit-il, une offrande de noces »; et il en conclut que le jeune couple était marié depuis peu. Ensuite venait un calumet : « C'est, dit Sequin, un emblème de paix, le don d'un vieillard. — Et ceci (ajouta-t-il, déroulant une peau qui enveloppait quel-

ques épis mûrs de bled d'Inde) ce sont les emblèmes de l'abondance et des occupations différentes de l'homme et de la femme : le mari fait la chasse aux chevreuils, et la femme cultive le maïs.... »

Bouchard prit le bréviaire, et, en l'ouvrant, un manuscrit tomba d'entre ses feuillets. Il le saisit avec empressement, et il allait l'examiner, quand son guide lui fit remarquer la longeur des ombres sur les lacs, et l'avertit que les canots seraient prêts au lever de la pleine lune. Bouchard était bon catholique, et comme tous les catholiques, un bon chrétien : il honorait tous les saints du calendrier, et révérait la mémoire d'un homme de bien, quand même il n'avait pas été canonisé. Il fit le signe de la croix, dit un *Pater*, et suivit son guide au lieu du rendez-vous. Il conserva le manuscrit comme un relique saint; et celui qui tomba dans les mains de notre voyageur, chez le cultivateur canadien, était une copie qu'il en avait tirée pour l'envoyer en France. L'original avait été écrit par le P. Mesnard, dont la mémoire vénérée avait consacré la cellule du lac Huron, et contenait les particularités suivantes :

Le P. Mesnard reçut son éducation au séminaire de Saint-Sulpice. Le dessein courageux et difficile de propager la religion chrétienne parmi les sauvages du Canada paraît s'être emparé de bonne heure de son esprit, et lui avoir inspiré l'ardeur d'un apôtre et la résolution d'un martyr. Il vint en Amérique sous les auspices de madame de Bouillon, qui, quelques années auparavant, avait fondé l'Hôtel-Dieu de Montréal. De son aveu et avec son aide, il s'établit à un village d'Outaouais, sur les bords du lac Saint-Louis, au confluent de la Grande-Rivière et du fleuve Saint-Laurent. Ses pieux efforts gagnèrent quelques sauvages au christianisme et aux habitudes de la vie civilisée; et il persuada à d'autres de lui amener leurs enfants, pour être façon-

nés à un joug qu'ils n'étaient pas en état de porter eux-mêmes.

Un jour, un chef des Outaouais amena au P. Mesnard deux jeunes filles qu'il avait enlevées aux Iroquois, nation puissante et fière, jalouse des empiétements des Français, et résolue de chasser de son territoire tous ceux qui faisaient profession d'enseigner ou de pratiquer la religion catholique. Le chef outaouais présenta les jeunes filles au Père en lui disant : « Ce sont les enfants de mon ennemi, de Talasco, le plus puissant chef des Iroquois, l'aigle de sa tribu ; il déteste les chrétiens : fais des chrétiennes de ses deux filles, et je serai vengé. » C'était la seule vengeance à laquelle le bon Père eût voulu prendre part. Il adopta les jeunes filles au nom de l'église Saint-Joseph, à qui il les consacra, se proposant, lorsqu'elles seraient parvenues à l'âge de faire des vœux volontaires, de les leur faire prendre parmi les religieuses de l'Hôtel-Dieu. Elles furent baptisées sous les noms de Rosalie et de Françoise. Elles vécurent dans la cabane du P. Mesnard, et y furent soigneusement accoutumées aux prières et aux pénitences de l'Eglise. Rosalie était naturellement dévote : le Père rapporte plusieurs exemples étonnants de ses mortifications volontaires ; il loue la piété de Rosalie avec l'exaltation d'un véritable enfant de l'Eglise. Cependant, la religion à part, il semble avoir eu plus de tendresse pour Françoise, qu'il ne nomme jamais sans quelque épithète qui exprime l'affection ou la piété. Si Rosalie était comme le tournesol, qui ne vit que pour rendre hommage à un seul objet, Françoise ressemblait à une plante qui étend ses fleurs de tous côtés, et fait part de ses parfums à tous ceux qui s'en approchent. Le Père Mesnard dit qu'elle ne pouvait pas prier en tout temps; qu'elle aimait à se promener dans les bois, à s'asseoir au bord d'une cascade, à chanter une chanson de son pays na-

tal, etc. Elle évitait toute rencontre avec les Outaouais, parce qu'ils étaient les ennemis de ses compatriotes. Le P. Mesnard se plaint qu'elle omettait quelquefois ses exercices de piété ; mais il ajoute qu'elle ne manquait jamais aux devoirs de la bienfaisance.

Un jour que le P. Mesnard était aux Cèdres pour une affaire de religion, Françoise entra en hâte dans la cabane. Rosalie était à genoux devant un crucifix. Elle se leva en voyant entrer sa sœur, et lui demanda d'un ton de reproche où elle avait été courir. Françoise lui répondit qu'elle venait des Sycomores, chercher des plantes pour teindre les plumes des souliers de noces de Julie.

« Tu t'occupes trop de noces, répondit Rosalie, pour une personne qui ne doit penser qu'à un mariage céleste. — Je ne suis pas encore religieuse, repartit Françoise. Mais, Rosalie, ce n'était pas des noces que je m'occupais. Comme je revenais par le bois, j'ai entendu des gens parler ; nos noms ont été prononcés, non pas nos noms de baptême, mais ceux que nous portions à Onnontagué. — Sûrement tu n'as pas osé t'arrêter pour écouter, s'écria sa sœur. — Je n'ai pu m'en empêcher, Rosalie : c'était la voix de notre mère. »

Des pas qui s'approchaient en ce moment firent tressaillir les jeunes filles : elles regardèrent, et virent leur mère Genanhatenna tout près d'elles. Rosalie tomba à genoux devant le crucifix ; Françoise courut vers sa mère, dans le ravissement d'une joie naturelle. Genanhatenna, après avoir regardé ses enfants en silence pendant quelques instants, leur parla avec toute l'énergie d'une émotion puissante et irrésistible. Elle les conjura, leur ordonna de s'en retourner avec elle vers leur nation. Rosalie écouta froidement, et sans rien dire, les paroles de sa mère. Françoise, au contraire, appuya la tête sur ses genoux et pleura amèrement ; sa résolution

était ébranlée. Genanhatenna se lève pour partir ; le moment de la décision ne pouvait plus se différer. Alors Françoise presse contre ses lèvres la croix qui pendait à son cou, et dit : « Ma mère, j'ai fait un vœu chrétien, et je ne dois pas le violer.

— Viens donc avec moi dans le bois, repartit la mère ; s'il faut que nous nous séparions, que ce soit là. Viens vite, le jeune chef Allewemi m'attend ; il a exposé sa vie pour venir avec moi ici. Si les Outaouais l'aperçoivent, leurs lâches esprits les feront se glorifier d'une victoire sur un seul homme.

— N'y va pas, lui dit tout bas Rosalie, il n'y a pas de sûreté à quelques centaines de pas de nos cabanes. » Françoise était trop émue pour pouvoir écouter les conseils de la prudence : elle suivit sa mère. Lorsqu'elles furent arrivées dans le bois, Genanhatenna renouvela ses pressantes instances : « Ah ! Françoise, dit-elle, on te renfermera dans des murs de pierre, où tu ne respireras plus l'air frais, où tu n'entendras plus le chant des oiseaux, ni le murmure des eaux. Ces Outaouais ont tué tes frères ; ton père était le plus grand arbre de nos forêts, mais maintenant ses branches sont toutes coupées ou desséchées, et si tu ne reviens pas, il meurt sans laisser un seul rejeton. Hélas ! hélas ! j'ai mis au monde des fils et des filles, et il faut que je meure sans enfants. »

Le cœur de Françoise fut attendri : « Je m'en retourne, je m'en retourne avec toi, ô ma mère ! s'écria-t-elle ; promets-moi que mon père me permettra d'être chrétienne.

— Je ne le puis, Françoise, répliqua Genanhatenna : ton père a juré par le dieu d'Aréouski que nulle chrétienne ne vivra parmi les Iroquois.

— Alors, ma mère, dit Françoise reprenant toute sa résolution, il faut que nous nous séparions. J'ai été

marquée de cette marque sainte en faisant le signe de la croix, et je ne dois plus hésiter.

— En est-il ainsi ? » s'écria sa mère ; et, refusant d'embrasser sa fille, elle frappa dans ses mains et poussa un cri qui retentit dans toute la forêt. Il y fut répondu par un cri plus sauvage encore, et en un moment Talasco et le jeune Allewemi furent près d'elle. « Tu es à moi, s'écria Talasco, vive ou morte, tu es à moi. » La résistance aurait été vaine. Françoise fut placée entre les deux sauvages et entraînée... Comme ils sortaient du bois, ils furent rencontrés par un parti de Français, armés et commandés par un jeune officier avide d'aventures. Il aperçut au premier coup d'œil l'habillement européen de Françoise, comprit qu'elle devait être captive, et résolut de la délivrer. Il banda son fusil et visa Talasco. Françoise fut prompte à se mettre devant lui, et cria en français qu'il était son père. « Délivrez-moi, dit-elle, mais épargnez mon père, ne le retenez pas : les Outaouais sont ses ennemis mortels ; ils lui feront souffrir mille tourments avant de le mettre à mort, et sa fille en serait la cause. »

Talasco ne dit rien ; il se prépara à l'issue, quelle qu'elle dût être, avec une force sauvage. Il dédaigna de demander la vie, qu'il aurait été fier de sacrifier sans murmure ; et lorsque les Français défilèrent à droite et à gauche pour le laisser passer, il marcha seul en avant, sans qu'un seul de ses regards, un seul mot de sa bouche, témoignât qu'il croyait recevoir d'eux une faveur. Sa femme le suivit. « Ma mère, lui dit Françoise de la voix de la tendresse, encore un mot avant de nous séparer.

— Encore un mot ! répondit Genanhatenna. Oui, ajouta-t-elle après un moment de silence, encore un mot — Vengeance ! Le jour de la vengeance de ton père viendra, j'en ai entendu la promesse dans le souffle des vents et le murmure des eaux ; il viendra ! »

Françoise s'inclina comme si elle eût été convaincue de la vérité de ce que lui prédisait sa mère ; elle prit son rosaire et invoqua son saint patron. Le jeune officier, après un moment de silence respectueux, lui demanda où elle voulait qu'il la conduisît. « Au Père Mesnard, répondit-elle. — Au P. Mesnard? repartit l'officier. Le P. Mesnard est le frère de ma mère, et je me rendais chez lui quand j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. »

Cet officier se nommait Eugène Brunon. Il demeura quelques jours à Saint-Louis. Rosalie était occupée de divers devoirs religieux préparatoires à son entrée dans le couvent. Elle ne vit pas les étrangers, et elle fit des reproches à Françoise de ce qu'elle ne prenait plus part à ses actes de dévotion. Françoise apporta pour excuse qu'elle était occupée à mettre la maison en état de procurer l'hospitalité ; mais lorsqu'elle fut exemptée de ce devoir par le départ d'Eugène, elle ne sentit pas renaître son goût pour la vie religieuse. Eugène revint victorieux de l'expédition dont il avait été chargé par le gouvernement. Alors, pour la première fois, le P. Mesnard soupçonna quelque danger que le couvent Saint-Joseph ne perdît la religieuse qu'il lui avait destinée, et quand il lui rappela qu'il l'avait vouée à la vie monastique, elle lui déclara franchement qu'Eugène et elle s'étaient réciproquement juré de s'épouser. Le bon Père la réprimanda et lui représenta, dans les termes les plus forts, le péché qu'il y avait d'arracher un cœur à l'autel pour le dévouer à un amour terrestre. Mais elle lui répondit qu'elle ne pouvait être liée par des vœux qu'elle n'avait pas faits elle-même. « O mon Père, ajouta-t-elle, que Rosalie soit une religieuse et une sainte ; pour moi, je puis servir Dieu d'une autre manière.

— Et vous pouvez être appelée à le faire, mon enfant, reprit le religieux d'un ton solennel, d'une manière que

vous n'imaginez pas. — Si c'est le cas, mon bon Père, dit la jeune fille en souriant, je suis persuadée que j'éprouverai la vertu de vos soins et de vos prières pour moi. » Ce fut la réponse badine d'un cœur léger et exempt de soucis ; mais elle fit sur l'esprit du religieux une impression profonde, qui fut augmentée par les circonstances subséquentes. Une année se passa. Rosalie fut admise au nombre des religieuses de l'Hôtel-Dieu. Eugène allait fréquemment à Saint-Louis ; et le P. Mesnard, voyant qu'il serait inutile de s'opposer plus longtemps à son union avec Françoise, leur administra lui-même le sacrement de mariage. Ici le Père interrompt son récit, pour exalter l'union de deux cœurs purs et aimants, et dit qu'après la consécration religieuse, c'est l'état le plus agréable à Dieu.

Le long et tédieux hiver du Canada était passé ; l'Outaouais gonflé avait rejeté son manteau de glace, et proclamé sa liberté du ton de la joie ; l'été était revenu dans toute sa vigueur, et couvrait d'une fraîche verdure les bois et les vallons du Saint-Louis. Le P. Mesnard, suivant sa coutume journalière, avait à visiter les cabanes de son petit troupeau ; il s'arrêta devant la croix qu'il avait fait ériger au centre du village ; il jeta ses regards sur les champs préparés pour la moisson de l'été, sur les arbres fruitiers enrichis de bourgeons naissants ; il vit les femmes et les enfants travaillant avec ardeur dans leurs petits jardins, et il éleva son cœur vers Dieu, pour le remercier de s'être servi de lui pour retirer ces pauvres sauvages d'une vie de misère. Il jeta les yeux sur le symbole sacré, devant lequel il s'agenouilla, et vit une ombre passer dessus. Il crut d'abord que c'était celle d'un nuage qui passait ; mais quand, ayant parcouru des yeux la voûte du ciel, il la vit sans nuages, il ne douta point que ce ne fût le présage de quelque malheur. Pourtant, lorsqu'il ren-

tra dans sa cabane, la vue de Françoise dissipa ses sinistres pressentiments. « Sa face, dit-il, était rayonnante comme le lac lorsque, par un temps calme, le soleil brille dessus. » Elle avait été occupée à orner avec sa dextérité naturelle une écharpe pour Eugène; elle la présenta au P. Mesnard lorsqu'il entra. « Voyez, lui dit-elle, mon Père; je l'ai achevée, et j'espère qu'Eugène ne recevra jamais une blessure pour la souiller. Ah! ajouta-t-elle, il va être ici tout-à-l'heure : j'entends retentir dans l'air le chant des bateliers français. » Le bon Père aurait été tenté de lui dire qu'elle s'occupait trop d'Eugène; mais il ne put se résoudre à réprimer les flots d'une joie bien pardonnable au jeune âge, et il se contenta de lui dire en souriant qu'il espérait qu'après son premier mois de mariage elle retournerait à ses prières et à ses pratiques de dévotion. Elle ne lui répondit pas, car en ce moment elle aperçut son époux, et courut à sa rencontre avec la vitesse du chevreuil. Le P. Mesnard les vit comme ils s'approchaient de la cabane : le front d'Eugène portait les marques de la tristesse, et quoiqu'il s'égayât un peu aux caresses enfantines de Françoise, ses pas précipités et sa contenance troublée faisaient voir clairement qu'il appréhendait quelque malheur. Il laissa Françoise le devancer, et, sans qu'elle s'en aperçût, il fit signe au P. Mesnard, et lui dit : « Mon Père, le danger est proche. On a conduit hier une prisonnière iroquoise à Montréal, qui a avoué qu'un parti de sa tribu était en campagne pour une expédition secrète. J'ai vu des canots étrangers mouillés dans une anse de l'île aux Cèdres. Il faut que vous vous rendiez de suite à Montréal, avec Françoise, dans mon bateau.

— Quoi! s'écria le Père, pensez-vous que j'abandonnerai mes pauvres ouailles au moment où les loups viennent pour fondre sur elles!

— Vous ne pourrez les défendre, mon Père, s'écria Eugène.

— Eh bien! je mourrai avec elles, repartit le Père.

— Non, mon Père, s'écria Eugène, vous ne serez pas si téméraire. Partez, sinon pour vous-même, du moins pour ma pauvre Françoise : que deviendra-t-elle si nous sommes tués? Les Iroquois ont juré de se venger d'elle, et ils sont aussi féroces et aussi cruels que des tigres. Partez, je vous en conjure; à chaque instant la mort s'approche de nous. Les bateliers ont ordre de vous attendre à la Pointe-aux-Herbes; prenez votre route par les érables. Je dirai à Françoise que Rosalie la fait demander, et que j'irai la joindre demain. Partez, mon Père, partez sans différer.

— Oh! mon fils, je ne puis partir; le vrai berger ne peut abandonner son troupeau. »

Le bon Père demeura inflexible, et l'unique alternative fut d'avertir Françoise du danger, et de l'engager à partir seule. Elle refusa positivement de partir sans son mari. Eugène lui représenta qu'il serait déshonoré pour la vie s'il abandonnait, au moment du danger, un établissement que son gouvernement avait confié à sa garde. « Je donnerais volontiers ma vie pour vous, Françoise, lui dit-il, mais mon honneur est un dépôt sacré pour vous, pour mon pays; je ne puis m'en dessaisir. » Ses prières se changèrent en commandements.

« Oh! ne vous fâchez pas contre moi, lui dit Françoise, je partirai; mais je ne crains pas de mourir ici avec vous. » A peine eut-elle prononcé ces paroles que des sons effrayants retentirent dans l'air. « C'est le cri de guerre de mon père, s'écria-t-elle : saint Joseph, secourez-nous, nous sommes perdus! » La pauvre Françoise se jeta au cou de son époux, le tint long-temps serré dans ses bras, avec une tristesse mêlée d'angoisses, et courut vers le bois. Le terrible cri de guerre

suivit, et elle entendit en même temps ces mots comme si on les eût dits, d'une voix aigre, à l'oreille : « Vengeance, le jour de la vengeance de ton père viendra. » Elle atteignit le bois, et monta sur une hauteur d'où, sans être vue, elle pouvait jeter ses regards sur la plaine verdoyante. Elle s'arrêta un instant ; les canots iroquois avaient doublé la pointe de l'île, et arrivaient comme des vautours qui fondent sur leur proie. Les Outaouais sortirent précipitamment de leurs cabanes, armés les uns de fusils, les autres d'arcs et de flèches. Le P. Mesnard gagna le pied de la croix, d'un pas lent mais assuré, et s'agenouilla, en apparence aussi peu inquiet à l'approche de la tempête et aussi calme qu'il avait coutume de l'être à sa prière de vêpres. « Ah ! disait Françoise en elle-même, la première flèche qui l'atteindra boira son sang de vie ! » Eugène se trouvait partout en même temps, poussant les uns en avant, et arrêtant les autres ; et en quelques instants tous furent rangés en bataille autour du crucifix.

Les Iroquois étaient débarqués. Françoise oublia alors la promesse qu'elle avait faite à son époux ; elle oublia tout dans l'intérêt intense qu'elle prenait à l'issue du combat. Elle vit le P. Mesnard s'avancer à la tête de sa petite troupe et faire un signal à Talasco. « Ah ! saint père, s'écria-t-elle, tu ne connais pas l'aigle de sa tribu ; tu adresses des paroles de paix à un tourbillon de vent. » Talasco banda son arc. Françoise tomba sur ses genoux. « Dieu de miséricorde, protégez-le », s'écria-t-elle. Le P. Mesnard tomba percé par une flèche. Les Outaouais furent frappés d'une terreur panique. En vain Eugène les pressa-t-il de tirer ; tous, à l'exception de cinq, tournèrent le dos à l'ennemi et prirent la fuite. Eugène paraissait déterminé à vendre sa vie aussi cher que possible. Les sauvages se jetèrent sur lui et ses braves compagnons avec leurs couteaux et leurs casse-

têtes. « Il faut qu'il meure », cria Françoise ; et elle sortit précipitamment, et comme par instinct, de sa retraite. Un cri de triomphe lui apprit que la bande de son père l'avait aperçue. Elle vit son époux pressé de tous côtés. « Ah! épargnez-le, épargnez-le, cria-t-elle, il n'est pas votre ennemi. » Son père jeta sur elle un regard de colère et s'écria: « Quoi! un Français, un chrétien, ne serait pas mon ennemi! » Et il se remit à l'œuvre de la mort. Françoise se jeta au plus fort de la mêlée. Eugène jeta un cri de douleur en l'apercevant: il avait combattu comme un lion, lorsqu'il avait cru qu'il lui gagnait du temps pour la fuite ; mais lorsqu'il eut perdu l'espoir de la sauver, ses bras perdirent leurs forces, et il tomba épuisé. Françoise tomba près de lui, elle l'embrassa et colla sa joue contre la sienne. Pour un moment, ces sauvages ennemis reculèrent et la regardèrent en silence; mais leurs féroces passions ne furent suspendues que pour un instant. Talasco leva son casse-tête. « Ne le frappe pas, mon père, dit Françoise d'une voix faible, il est mort. — Eh bien! qu'il porte la cicatrice de la mort », reprit l'inexorable barbare, et d'un coup il sépara la tête d'Eugène de ses épaules. Un cri prolongé s'éleva dans l'air, et Françoise devint aussi insensible que le tronc qu'elle tenait embrassé. L'œuvre de la destruction se poursuivit; les huttes des Outaouais furent brûlées; les femmes et les enfants périrent dans un massacre général.

Le Père rapporte que, dans la furie de l'assaut, on passa près de lui, étendu et blessé comme il était, sans le remarquer; qu'il demeura sans connaissance jusqu'à minuit; qu'alors il se trouva près de la croix, ayant à côté de lui un vase plein d'eau et un gâteau sauvage. Il fut d'abord étonné; mais il crut devoir ce secours opportun à quelque Iroquois compatissant. Il languit longtemps dans un état d'extrême débilité, et lorsqu'il se fut

rétabli, trouvant toutes les traces de culture effacées à Saint-Louis, et les Outaouais disposés à attribuer leur défaite à l'effet énervateur de ses doctrines de paix, il prit la résolution de pénétrer plus avant dans le désert pour y jeter la bonne semence, et abandonner la moisson au maître du champ. Dans son pèlerinage, il rencontra une fille outaouaise qui avait été emmenée de Saint-Louis avec Françoise, et qui lui raconta tout ce qui était arrivé à son élève chérie, depuis son départ jusqu'à son arrivée au principal village des Onnontagués.

Pendant quelques jours, elle demeura dans un état de stupeur, et fut portée sur les épaules des sauvages. Son père ne lui parla point, et ne s'approcha point d'elle ; mais il permit à Allewemi de lui rendre toutes sortes de bons offices. Il était évident qu'il se proposait de donner sa fille en mariage à ce jeune chef. Lorsqu'ils arrivèrent à Onnontagués, les guerriers de la tribu vinrent au devant d'eux, parés des habits de la victoire, consistant en peaux précieuses et en bonnets de plumes des plus brillantes couleurs. Ils saluèrent tous Françoise ; mais elle était comme une personne sourde, muette et aveugle. Ils chantèrent leurs chansons de félicitation et de triomphe, et la voix forte du vieux Talasco grossit le chorus. Françoise marchait d'un pas ferme, elle ne pâlissait point ; mais elle avait les yeux abattus, et ses traits étaient fixes comme ceux d'une personne morte. Une fois, pourtant, comme elle passait devant la cabane de sa mère, son âme sembla être émue par quelques souvenirs de son enfance, car on lui vit les yeux mouillés de larmes. La procession gagna le gazon, lieu qui, dans chaque village, est destiné à la tenue des conseils et aux amusements. Les sauvages formèrent un cercle autour du vieux chêne ; les vieillards s'assirent ; les jeunes gens se tinrent respectueusement hors du cercle. Talasco se leva, tira de son sein un rouleau, et, coupant

la corde qui l'attachait, il le laissa tomber à terre. « Frères et fils, dit-il, voyez les chevelures des Outaouais chrétiens ; leurs corps pourrissent sur les sables de Saint-Louis. Qu'ainsi périssent tous les ennemis des Iroquois ! Mes frères, voyez mon enfant, le dernier rejeton de la maison de Talasco ; je l'ai arrachée du sol étranger où nos ennemis l'avaient plantée ; elle sera replacée dans la plus chaude vallée de notre pays, si elle consent à épouser le jeune chef Allewemi, et abjure ce signe » ; et il toucha en même temps, de la pointe de son couteau, le crucifix qui pendait au cou de Françoise. Il s'arrêta un moment. Françoise ne leva pas les yeux, et il ajouta d'une voix de tonnerre : « Ecoute, enfant : si tu ne te rallies point à ta nation, si tu n'abjures point ce signe qui te fait connaître pour l'esclave des chrétiens, je te sacrifierai, comme je l'ai juré avant d'aller au combat, je te sacrifierai au dieu Aréouski. La vie et la mort sont devant toi : parle. »

— Non, dit l'un des sauvages : le tendre bourgeon ne doit pas être si précipitamment condamné au feu. Attends jusqu'au soleil du matin ; souffre que ta fille soit conduite à la cabane de Genanhatenna : la voix de sa mère ramènera au nid le petit qui s'égare. »

Françoise se tourna avec vitesse vers son père, et, se frappant les deux mains, elle s'écria : « Ah ! ne le faites pas, ne m'envoyez pas à ma mère, c'est la seule faveur que je vous demande. Je puis endurer tous les autres tourments : percez-moi de ces couteaux sur lesquels le sang de mon époux est à peine séché : consumez-moi dans vos feux ; je ne fuirai aucune torture, une martyre chrétienne peut souffrir avec autant de courage que le plus fier captif de votre tribu.

— Ah ! s'écria le père avec transport, le pur sang des Iroquois coule dans ses veines : préparez le bûcher ; les ombres de cette nuit couvriront ses cendres. »

Pendant que les jeunes gens exécutaient cet ordre, Françoise fit signe à Allewemi d'approcher : « Tu es un chef, lui dit-elle, tu as de l'autorité : délivre cette pauvre fille outaouaise de sa captivité; envoie-la à ma sœur Rosalie, et qu'elle lui dise que, si un amour terrestre s'est interposé une fois entre le ciel et moi, la faute est expiée. J'ai plus souffert dans l'espace de quelques heures, de quelques instants, que toute sa confrérie ne peut souffrir par une longue vie de pénitence. Qu'elle dise qu'à mon extrémité je n'ai pas abjuré la croix, mais que je suis morte courageusement. » Allewemi lui promit de faire tout ce qu'elle lui demandait, et accomplit fidèlement sa promesse.

Un enfant de la foi, un martyr, ne meurt pas sans l'assistance des esprits célestes : l'expression du désespoir disparut, dès cet instant, du visage de Françoise ; une joie surnaturelle rayonna dans ses yeux, qu'elle leva vers le ciel ; son âme parut impatiente de sortir de sa prison ; elle monta sur le bûcher avec prestesse et alacrité, et, s'y tenant debout, elle dit : « Que je me trouve heureuse qu'il me soit donné de mourir dans mon pays, de la main de mes parents, à l'exemple de mon Sauveur, qui a été attaché à la croix par ceux de sa nation! » Elle pressa alors le crucifix contre ses lèvres, et fit signe aux bourreaux de mettre le feu au bûcher. Ils demeurèrent immobiles, leurs tisons ardents à la main : Françoise semblait être un holocauste volontaire, non une victime. Sa constance victorieuse mit son père en fureur : il sauta sur le bûcher, et, lui arrachant des mains le crucifix, il tira son couteau de son ceinturon, et lui fit sur le sein une incision en forme de croix. « Voilà, dit-il, le signe que tu aimes, le signe de ta ligue avec les ennemis de ton père, le signe qui t'a rendue sourde à la voix de tes parents ! »

— Je te remercie, mon père, répliqua Françoise en

souriant d'un air de triomphe : j'ai perdu la croix que tu m'as ôtée; mais celle que tu m'as donnée, je la porterai même après ma mort. »

Le feu fut mis au bûcher, les flammes s'élevèrent, et la martyre iroquoise y périt.

1831

L'IROQUOISE (1)

HYMNE DE GUERRE

Vous que l'astre du jour dore de sa lumière,
Vous pour qui de la nuit luit la pâle courrière,
Lieux où croît la moisson, lieux où l'ormeau verdit,
Où le ruisseau serpente, où le torrent bondit,
Vous, monts, bois et vallons, vous tous lieux de la terre,
Apprenez tous qu'on s'arme, et qu'on vole à la guerre:
Un peuple audacieux, armant notre courroux,
Désormais plus soumis, va fuir devant nos coups.
Telle on voit reculer la bergère timide,
Quand, l'œil étincelant sous la ronce perfide,
A ses yeux attentifs un serpent furieux
S'offrant, siffle, se glisse en replis tortueux;
Tel et plus lâche encor, quand les plaines tremblantes

(1) J'espère qu'on ne verra pas sans quelque plaisir cette traduction d'un chant de guerre des vieux héros du sol, qui, sans aucun doute, seraient, entre les mains d'un Homère, des Achilles et des Hectors. Ils avaient leurs chansons, leurs hymnes, leurs poèmes même, et leur poésie était grande et majestueuse comme le pays qu'ils habitaient. J'avouerai qu'il m'a été impossible de faire passer dans notre langue toute la force et l'énergie de l'original, n'ayant travaillé surtout que sur d'autres traductions. (*Note de l'auteur.*)

Gémiront sous les pas de nos troupes bruyantes.
Plus léger que la biche, et plus prompt que l'éclair,
S'alarmant au seul bruit de l'oiseau qui fend l'air,
De la feuille qui tombe, ou du flot qui murmure,
Honteux, et dépouillant sa gloire et son armure,
Notre ennemi vaincu fuira dans les forêts.
Nos bras garantiront ces terribles arrêts;
La honte, la terreur, le désespoir, la rage,
Le mépris le suivra jusque dans son village.
Mais plutôt qu'au milieu des neiges de l'hiver,
Quand l'aquilon fougueux trouble les champs de l'air,
Quand des chênes durcis les branches dépouillées
Refusant à la faim leurs écorces gelées,
Triste, et fixant le ciel de son dernier regard,
Il meurt, en maudissant l'affreux jour du départ.
Monument de sa honte, et de notre courage,
Les débris de nos dards couvriront son village;
Et s'il ose jamais, téméraire vaincu,
Rapporter parmi nous ce don qu'il a reçu,
Du front de cent guerriers les dépouilles sanglantes
De leur brillant trophée embelliront nos tentes.

. . . .

Mais on part! qui de nous reverra le village?
Echapperons-nous tous à l'infâme scalpage?
Adieu, guerriers naissants, épouses des guerriers,
Nous allons recueillir des moissons de lauriers.
Ne nous arrêtez pas, ne versez point de larmes :
C'est le champ de l'honneur que celui des alarmes.
La victoire bientôt hâtera le retour;
Pour vous, et pour vous seuls nous chérissons le jour.
Vous, amis, donnez-nous du sang, des funérailles,
Si la mort nous saisit sur le champ de batailles;
Ne versez point de pleurs, songez à nous venger;
Dévastez, embrasez le toit de l'étranger,
Calmez de votre sang, calmez le cri terrible,
Et frappez nos bourreaux du tomohak terrible;
Que du sang des vainqueurs les arbrisseaux rougis
Fassent dire aux passants : C'est là qu'ils sont péris!

MELTHÈNE.

1835.

LA TOUR DE TRAFALGAR.

Etes-vous jamais allé jusqu'au Fort des Prêtres à la montagne? Vous êtes-vous enfoncé quelquefois dans les sombres taillis qui bordent au sud-ouest la montée qui conduit à la Côte des Neiges? Et si vous avez été tant soit peu curieux d'examiner les sites pittoresques, les vallées qui s'étendent jeunes et fleuries sous vos yeux, les rocs qui parfois s'élèvent menaçants au dessus de vos têtes, vous n'êtes pas sans avoir vu comme une tache blanchâtre qui apparaît au loin, à gauche, sur le fond vert d'un des flancs de la montagne. Eh bien, cette tache qui de loin vous semble comme un point, c'est une petite tour à la forme gothique, aux souvenirs sinistres et sombres, pour celui qui connaît la scène d'horreur dont elle a été le théâtre.

I.

L'ORAGE.

C'était, il y a quelques dizaines d'années, par un beau jour du mois de juin; le soleil s'était levé brillant. Je pris mon fusil, et, suivi de mon chien, je me dirigeai vers le Fort des Prêtres, dans l'intention de ne revenir que le soir à la maison. Il était midi quand j'arrivai à la Croix Rouge, à laquelle se rattache le souvenir de l'exécrable Bélisle (1). La terre était couverte

(1) *Extrait du réquisitoire du procureur du roi.*—Je requiers pour le roi que Jean-Baptiste Goyer dit Bélisle soit déclaré dûment atteint et convaincu d'avoir, de dessein prémédité, assassiné ledit Jean Favre, d'un coup de pistolet et de plusieurs coups de couteau, et d'avoir pareillement assassiné ladite Marie Anne Bas-

de mille fleurs nouvellement écloses, la végétation se faisait avec vigueur, les feuilles des arbres, qui commençaient à se développer, formaient une ombre qui s'étendait épaisse sur le gazon. Assis sous un grand orme, j'écoutais le gazouillis des oiseaux qui se répétait mélodieux, pour se perdre ensuite dans le murmure d'un petit ruisseau qui coulait à ma droite. Le zéphyr doux et chaud, tout en secondant le développement de la nature, portait aux sens une étrange impression de volupté. Après quelques heures d'une délicieuse nonchalance, je me mis à la poursuite d'une couvée de perdrix que mon chien avait fait lever, et insensiblement je m'égarai dans la montagne. Déjà il se faisait tard, quand je m'aperçus que j'avais perdu ma route. Le temps s'était enfui rapide; d'énormes nuages, couleur de bronze, roulaient dans l'espace, et par moments voilaient le soleil, qui déjà rasait la cime des hauts chênes. Bientôt les nuages se condensèrent, et formèrent comme un dôme immense qui s'étendait sur tout l'horizon et menaçait de se dissoudre et de s'abîmer en pluie. Les oiseaux fuyaient

tien, l'épouse dudit Favre, à coups de bêche et de couteau, et de leur avoir volé l'argent qui était dans leur maison; pour réparation de quoi il soit condamné à avoir les bras, jambes, cuisses et reins rompus vifs sur un échafaud qui, pour cet effet, sera dressé en la place du marché de cette ville, à midi; ensuite sur une roue, la face tournée vers le ciel, pour y finir ses jours; ledit Jean-Baptiste Goyer dit Bélisle préalablement appliqué à la question ordinaire et extraordinaire; ce fait, son corps mort porté par l'exécuteur de la haute justice sur le grand chemin qui est entre la maison où demeurait ledit accusé et celle qu'occupaient lesdits défunts Favre et sa femme; les biens dudit Jean Baptiste Goyer dit Belisle acquis et confisqués au roi, ou à qui il appartiendra; sur iceux, ou ceux non sujets à confiscation, préalablement pris la somme de trois cents livres d'amende, en cas que confiscation n'ait pas lieu au profit de Sa Majesté.

Fait à Montréal, le 6e juin 1752.

Signé FOUCHER.

d'un vol rapide, et cherchaient un abri contre l'orage qui allait bientôt éclater. Le vent s'était élevé terrible et soufflait furieux à travers la forêt. Quelques éclairs déchiraient les nues et serpentaient avec une majestueuse lenteur. Déjà même on entendait le tonnerre qui grondait sourd dans le lointain. Quelques gouttes d'eau tombaient larges sur les feuilles des arbres ; et moi, j'étais là, seul, isolé, au milieu de la montagne, sans guide ni sentier pour retrouver mon chemin. Dans l'étrange perplexité où je me trouvais, je saisissais avec avidité tout ce qui aurait pu m'être utile ; j'écoutais avec anxiété le moindre bruit, mais je n'entendais que le cri de la chouette, qui se mêlait seul et prolongé aux sifflements du vent. Un instant je crus entendre le bruit d'une sonnette, dont le son fêlé vibra, en ce moment, doux à mes oreilles. Je me précipitai, le cœur serré, vers l'endroit d'où le son paraissait sortir. En avançant j'entendis distinctement la marche d'un homme, j'allais être sauvé. Mais je fus frappé d'un bien cruel désappointement quand je reconnus que ce n'était que l'écho de mes pas qui avait causé mon illusion, et le son, ce n'était autre chose qu'un courant d'air qui, s'introduisant avec impétuosité dans la fissure d'une branche fendue, imitait de loin le bruit d'une clochette fêlée.

II.

LA TOURELLE.

J'errais ainsi çà et là, sans autre abri que les arbres contre la pluie qui me fouettait le visage. Mes hardes imbibées d'eau me claquaient sur les jambes. Transi de froid, je me mis dans le creux d'un chêne dont les craquements horribles servaient fort peu à me rassurer. A chaque raffale de vent, je croyais le voir s'abîmer sur moi, et ce ne fut qu'après quelque temps d'une aussi

cruelle position qu'un éclair vint reluire immense et montra à découvert une espèce de petite tour qui n'était qu'à quelques dizaines de pas de moi, mais que l'obscurité ne m'avait pas encore permis d'apercevoir. Je me précipitai dans cette tour qui se trouvait là si à propos. Cet asile ne valait pourtant guère mieux que celui que je venais de quitter. Les châssis brisés laissaient entrer la pluie de tous côtés. Quelques soliveaux à demi pourris formaient tout le plancher qu'il y avait. Il me fallait marcher avec précaution pour ne pas tomber dans la cave qui s'ouvrait béante sous mes pieds, et qui pouvait bien être le repaire de quelque reptile venimeux.

Le vent sifflait à travers les fentes de la couverture avec une horrible furie; l'eau ruisselait, et ce ne fut pas sans une peine infinie que je parvins à boucher l'ouverture par où elle se précipitait écumante dans la tour. Epuisé de fatigue et de faim, je ne pus résister au sommeil qui s'emparait de mes sens malgré moi, et je succombai plutôt à l'excès de mon abattement qu'au désir de dormir. Mon fusil chargé, et prêt à faire feu sur le premier qui viendrait abuser de ma situation, je me tapis le long du mur, mon chien près de moi pour me servir de gardien.

Il y avait à peine quelques minutes que j'avais fermé l'œil, quand je sentis comme quelque chose de froid qui me passa sur le visage, comme une main qui se glissait sur mon corps... Je frémis, un frisson mortel me circula par tous les membres, mes cheveux se dressaient raides sur ma tête. J'étais comme asphyxié; je n'avais ni le courage de me lever, ni la force de saisir mon fusil... Jamais je n'ai cru aux revenants, mais ce qui me passa par la tête en ce moment, je ne saurais le dire. Etait-ce quelque esprit de l'autre monde, quelque génie de l'enfer qui serait venu pour m'effrayer? Je ne le crois pas. Etait-ce une main, une véritable main d'homme, qui

m'avait touché ? Ça se peut. Etait-ce un reptile qui m'avait passé sur le corps ? Ça se peut aussi. Etait-ce un effet de mon imagination troublée et affaiblie ? Ça se peut encore. Toujours est-il certain que jamais je n'éprouvai aussi pénible sensation de ma vie ! Si vous avez jamais éprouvé les atteintes frissonnantes de la peur, mettez-vous à ma place, et vous jugerez aisément de l'horreur de ma situation. Le tonnerre rugissait épouvantable ; les éclairs se succédaient sans interruption, et semblaient embraser la forêt et n'en faire qu'une vaste fournaise. Mes yeux éblouis des éclats de lumière furent frappés soudain de la vue du sang qui avait jailli sur le mur. On en voyait quelques gouttes sur le panneau de la porte. Il me serait impossible de vous décrire les idées affreuses et incohérentes qui vinrent m'assaillir en ce moment... Une personne peut-être avait été assassinée là, en cet endroit, où je me trouvais moi, seul, au milieu de la nuit !.. Peut-être était-ce quelque assassin qui tantôt avait passé la main sur moi ; sans doute pour saisir mon fusil, pour m'ôter ma seule arme, ma seule défense !... Mais mon chien était là, à mes côtés, reposant tranquille ; et si c'eût été quelque être malfaisant, l'eut-il laissé approcher sans m'avertir de sa présence ?.. Je ne cessais de faire mille conjectures sur ce sang, sur cette main, quand je crus m'apercevoir que les nuages commençaient à se dissiper. La pluie avait diminué d'intensité, et bientôt elle cessa de tomber. Quelques éclairs brillaient encore, mais rares. Le tonnerre s'éloignait, mais toujours en rugissant, comme un lion qui se retire de la scène de carnage où il a exercé sa fureur, plus parce qu'il n'y a plus rien qui lui résiste que parce qu'il est obligé de céder à un plus fort.

III.

LA RENCONTRE.

Aussitôt que je vis que la pluie avait entièrement cessé, je m'élançai vite hors de cette tour, la fuyant comme s'il y eût eu là quelque chose qui me faisait horreur. En effet, j'y avais vu du sang... une main... Je marchais d'un pas véloce sans savoir où j'allais. Le moindre bruit, le roulement d'une pierre que j'avais détachée sous mes pieds, et dont les bonds saccadés se répétaient sur les rochers au dessous, tout, jusqu'aux branches que je froissais, me faisait frissonner. À chaque instant je tournais la tête, croyant entendre derrière moi les pas d'un meurtrier qui allait m'atteindre. Et quelquefois il me semblait voir une main qui s'allongeait sanglante pour me saisir... Je m'efforçais, mais en vain, de chasser cette idée de mon esprit; c'était quelque chose qui me poursuivait partout et me pressait comme un cauchemar.

La nuit était encore obscure, et, au lieu de prendre le bon chemin, je m'enfonçai plus avant dans le bois, tellement que le soleil était déjà haut, et brillait radieux au ciel, quand j'arrivai de l'autre côté de la montagne. Je cherchais avec avidité quelque hutte, quelque cabane où je pusse trouver quelqu'un qui me donnerait l'hospitalité, qui me fournirait un lit pour me reposer ou un morceau de pain pour assouvir la faim qui me dévorait et m'étreignait de ses pointes aiguës. Mes regards se plongeaient inquiets dans les longues avenues qui s'étendaient obscures devant moi, et rien ne frappait ma vue, et je mourais de faim, et cette main... et ce sang... Et il me tardait de savoir quelques particularités sur un fait qui devait avoir fait du bruit dans les en-

virons. Je désespérais presque de trouver là quelque demeure habitée, quand je crus voir au loin, derrière un taillis, comme un objet bleuâtre qui se détachait sur le fond blanc d'un roc aride. Je me hâte; imaginez ma joie, j'arrive, c'est une cabane!... Mais ma surprise fut cruelle quand je vis un homme au regard farouche, à la taille haute, aux épaules larges et dont les muscles se dessinaient avec force, qui me dit avec aigreur qu'il n'avait rien pour moi, et que sa maison ne pouvait servir d'abri à qui que ce fût. J'eus peur de cet homme. Il était assis sur un tronc d'arbre et affilait sur une vaste pierre une hache qui paraissait avoir été rougie par du sang; il la cacha avec un singulier geste de mécontentement sous une branche qui était à ses pieds.

« Si vous ne pouvez me donner un morceau de pain, lui dis-je, dirigez-moi du moins vers la plus prochaine habitation; je me suis égaré, et j'ai passé la nuit dans la montagne.

— Vous, vous avez couché dans la montagne, au milieu du bois? fit-il avec un sourire forcé.

— Oui, et je suis bien épuisé, et je n'ai pu reposer: l'orage, et puis...

— Et puis, où avez-vous couché par un temps pareil?

— Je me suis mis à couvert dans une espèce de petite tour; mais je promets bien de n'y plus passer une autre nuit : du sang.... une main....

— Comment! dit-il en contractant ses lèvres avec une espèce de frémissement qu'il s'efforçait de cacher, vous y avez vu une main? Et était-ce une main d'homme? En êtes-vous certain? Avez-vous vu quelqu'un? Avez-vous entendu marcher hors de la tour?

— Non, je n'ai rien vu, rien entendu; seulement il m'a semblé que ce devait être une main. Mais ce pouvait bien être un effet de la peur qui influait furieuse-

ment sur mon moral dans une si étrange position de mon physique. »

Ma réponse parut lui faire plaisir.

« Vous êtes jeune, et sans doute la crainte, l'imagination des revenants.... »

Et il s'arrêta, comme pour voir si dans mes traits, ma contenance, il ne découvrirait pas quelles étaient mes pensées.

« N'avez-vous pas entendu, continua-t-il, comme un bruit sourd qui sortait de la cave, une espèce de frémissement? Du sang était-il encore là? En avez-vous vu, dites-moi, du sang, en avez-vous vu? »

Et l'expression de son visage, en appuyant sur ces derniers mots, avait quelque chose de si atroce, que je reculai d'un pas.

« Oui, sur le mur, sur le panneau, quelques gouttes, mais rares, mais effacées par le temps....

— Et savez-vous quelle est la cause de ce sang que vous avez vu? Connaissez-vous quelques particularités sur le crime qui a été commis là, à la petite tour? Qu'en dit-on à la ville? Qui soupçonne-t-on de ce forfait?»

Et comme je lui assurai que je n'en savais rien,

« Je vous crois un gentilhomme, dit-il : puis-je compter sur votre parole? »

Je lui jurai sur mon honneur de ne rien dire de ce qu'il lui plairait de me raconter.

« Puisque vous me promettez de tenir le secret, je vais vous dévoiler un crime horrible, affreux, atroce, tel que la barbarie en présente rarement dans les pages ensanglantées de l'histoire. Mais avant tout, encore une fois, jurez-moi de n'en jamais rien dire.

Et il courut à sa cabane, et en rapporta quelques feuilles de papier sales et noires, et il lut.

IV.

LA JALOUSIE.

C'était le quatre de mars, tout juste dix-neuf mois après la mort de son père et de sa mère.

Le timbre du cadran venait de sonner six heures et demie. Les prières de la neuvaine étaient finies depuis long-temps; les longues files de fidèles avaient circulé avec lenteur et s'étaient écoulées silencieuses dans les rues. Léocadie seule était restée dans le temple du Seigneur. Elle s'était humiliée aux pieds du prêtre pour lui faire l'aveu de ses fautes. Dans ce moment un jeune homme, grand, bien fait, de vingt-cinq ans environ, entra dans l'église. C'était d'ordinaire l'heure à laquelle il s'y rendait, non pas tant pour prier Dieu que pour jouir du spectacle vraiment grand que présente un édifice immense qui se voile des ombres de la nuit. Une lampe brûlait immobile au milieu du chœur, et sa lumière vacillante se réflétait pâle sur l'autel. Le silence de mort religieusement solennel qui régnait alors, l'ombre des piliers qui se dessinait sur le fond grisâtre des murs et qui s'évanouissait comme des fantômes dans les voûtes, tout, jusqu'à l'écho même de ses pas, avait pour lui un charme, un attrait indéfinissable. C'est là, au milieu des objets qui partout vous présentent l'image d'un Dieu, où votre âme, enveloppée d'une essence divine, s'élève à la hauteur de son être et contemple dans son vrai jour les œuvres du créateur; c'est là que, lui, il aimait à rêver à l'amour et à ses brillantes illusions. Long-temps il était resté plongé dans une méditation profonde quand il en fut tiré par l'apparition de quelque chose qui se mouvait dans le haut de l'église; et, un instant après, il aperçut comme un objet blanc qui s'enfonça et disparut derrière l'autel. Il s'avança

doucement et distingua une jeune fille à genoux sur le marche-pied de l'autel. C'était Léocadie. Elle était revêtue d'une longue robe de lin; un ruban de couleur de rose dessinait sa taille svelte et légère. Oh! qu'elle était belle en cet état! On l'eût prise pour un de ces êtres célestes, une de ces créatures immortelles telle que l'eût forgée l'imagination des poètes. Sa tête, aux longs cheveux d'ébène, pieusement inclinée vers le tabernacle, annonçait que sa prière était finie. Elle se leva majestueuse, et, d'un pas léger, traversa la nef et sortit. Le lendemain, il la revit simple et modeste au milieu de ses compagnes, et il conçut pour elle un amour fort et violent comme la passion qui l'avait fait naître.

Dix-sept ans, une figure douce et spirituelle, des manières agréables, une assez jolie fortune, avaient fait de Léocadie la personne la plus intéressante et le meilleur parti de la Côte des Neiges, où elle demeurait avec sa vieille tante. Oh! Léocadie, pourquoi l'as-tu connu ce jeune homme?... Tous les jours il se rendait chez la tante de Léocadie, et de plus en plus il attisait dans son sein ce feu dévorant qui, comme un volcan embrasé, devait un jour éclater terrible pour eux deux.

Il y avait déjà près de trois mois que l'étranger fréquentait Léocadie; il lui avait fait un aveu de sa flamme, de la passion qu'il ressentait pour elle. Et Léocadie était trop bonne et trop sensible; elle savait qu'elle lui ferait de la peine en lui disant de ne plus revenir; et elle n'osait lui dire qu'elle ne pourrait jamais l'aimer; que son cœur à elle ne lui appartenait plus, qu'il était pour un autre. ... Ah! que ne l'a-t-elle dit dès les premiers jours? Que ne l'a-t-elle renvoyé aussitôt qu'elle l'eut connu? Et qu'elle eût épargné de pleurs et de remords!..... Avec son amour, une jalousie avait germé épouvantable dans le cœur de l'étranger. Il ne pouvait

souffrir que quelqu'un parlât à Léocadie. Sans cesse obsédée de ses importunités, elle déclara un soir à sa tante qu'elle ne voulait plus le voir, et la pria de le lui dire. Oh! comme il en avait coûté à son cœur de faire cette réception à l'étranger! Si elle n'eût consulté qu'elle seule, peut-être ne l'eût-elle pas fait. Mais son devoir l'y obligeait; c'est à ce devoir qu'elle obéit.

Dès que l'étranger eut appris de la tante de Léocadie que c'en était fait de ses espérances, qu'il ne la reverrait plus jamais, dès ce moment il jura dans son cœur, dans son cœur d'enfer, de se venger de celle qu'il avait tant aimée, mais qu'en ce moment il sacrifiait à sa fureur et à sa jalousie. Il avait juré de tirer une vengeance épouvantable, et il ne songea plus dès lors qu'à préparer les moyens de consommer son abominable dessein. Et Léocadie, toujours innocente, toujours calme au milieu de l'orage qui se formait sur sa tête, ne pouvait pas même s'imaginer qu'on pût lui vouloir le moindre mal, tant la haine et la vengeance étaient une chose étrangère à son âme !

En partant, l'étranger avait voulu voir Léocadie, et il lui avait dit avec un air de froide ironie :

« Regarde le soleil, comme il est rouge! il est rouge comme du feu, comme du sang, oui, comme du *sang qui doit couler*. »

Et il l'avait quittée brusquement.

V.

LA VENGEANCE.

Cependant celui qu'elle aimait, celui que son cœur avait choisi parmi tous les autres, s'était approché de Léocadie. Et lui aussi, il lui avait déclaré son amour; et il était payé du plus tendre retour. Depuis deux lunes ils s'étaient confié leur tendresse mutuelle, et les

nœuds sacrés de l'hymen devaient bientôt les unir de liens indissolubles. Deux lunes s'étaient écoulées paisibles, sans qu'ils eussent entendu parler de l'étranger, qui pourtant ne cessait de veiller avec des yeux de vautour sur le moment de saisir sa proie.

Par un beau dimanche, après la messe, Léocadie et son amant partirent ensemble pour aller se promener à la montagne et jouir du frais sous les arbres aux feuillages touffus. Ils cheminaient pensifs. Léocadie s'appuyait languissamment sur le bras de Joseph (c'était le nom de celui qu'elle aimait), et tous les deux, les yeux attachés l'un sur l'autre, ils gardaient un silence profond, mais qui en disait plus que les discours les plus passionnés, tant le langage du cœur a d'expression pour deux âmes pures qui sympathisent et s'entendent. Oh! comme le cœur de Léocadie battait rapide sous le bras de Joseph, qui la soutenait avec délices, avec transport. Oh! comme il était heureux, Joseph, quand Léocadie lui disait avec sa charmante expression de naïveté :

« Ah! si tu savais comme je t'aime! » Et cependant les heures fuyaient nombreuses, et ils n'étaient encore arrivés qu'au pied de la montagne. Ils mesuraient leurs pas sur le plaisir et le bonheur de marcher ensemble. C'est ainsi qu'ils se rendirent jusqu'à la petite tour, et quand ils y arrivèrent Léocadie était fatiguée. Elle voulut s'asseoir sur la verte pelouse, à l'ombre d'un tilleul dont les rameaux s'étendaient nombreux, et formaient comme un réseau qui arrêtait les rayons du soleil. La tiédeur de l'atmosphère, tout en énervant les membres, répandait dans les sens cette molle langueur, ce je ne sais quoi qui coule avec le sang dans les veines, et donne à tout notre être cette volupté délicieuse qui amollit le corps et dilate l'âme, alors qu'elle nous plaît et nous embrase. Joseph, penché sur le sein de sa fiancée, aspirait l'amour avec le parfum des fleurs. Léoca-

die, elle, elle était préoccupée. Ses deux grands yeux erraient distraits autour d'elle. Au moindre bruit elle tressaillait. La chute d'une branche, le friselis d'une feuille, lui causait une émotion pénible, dont elle ne pouvait s'expliquer la cause. Evidemment il y avait quelque chose qui l'inquiétait; et Joseph ne savait qu'en penser; son cœur à lui, bon et sensible, souffrait de la voir en cet état.

« Oh ! ma Léocadie, lui disait-il, en lui serrant la main, qu'as-tu? dis-moi ce qui cause ton agitation. Craindrais-tu quelque chose avec moi, avec ton Joseph qui est là, à tes côtés, qui veille sur sa bien-aimée?

—Mais je n'ai rien, moi; je ne vois pas où tu prends que je suis agitée.»

Et tout en assurant qu'elle était tranquille, elle jetait tremblante la vue de tous côtés.

« Ah! Léocadie, je vois bien que quelque chose t'occupe; mais tu veux me le cacher, tu crains de me le dire. Je croyais que tu m'aimais plus que cela.

— Eh bien! regarde, dit-elle, regarde le soleil: vois-tu comme il est couvert d'une teinte rougeâtre? C'est ça qui m'inquiète. Je n'aime pas à voir le soleil rouge, il me fait peur.

— Ah! folle, laisse cette idée; c'est un enfantillage. Voyons, ne t'en occupe plus. »

Et Léocadie, comme si elle eût eu honte de sa peur, s'était caché le visage dans ses deux mains. En ce moment ils entendirent derrière la tour comme des pas d'homme, dont le son vibra affreusement sur chacune des cordes de son âme. Joseph n'y fit point attention, et Léocadie sembla ne pas le remarquer, pour ne lui causer aucune inquiétude. Cependant, comme s'il y eût eu quelque chose qui agissait là, dans son âme, dans son âme prévoyante de quelque malheur, elle se retourna vers Joseph.

« Viens, lui dit-elle, je veux partir d'ici, je ne suis pas à mon aise. Ah ! viens-t'en. » Et elle voulait l'entraîner avec elle.

« Avant de partir, entrons du moins un instant dans la tour », avait répondu Joseph.

Comme ils mettaient le pied sur le seuil de la porte, un nuage passa rouge sur le disque du soleil, et une ombre, une ombre de mort, se répandit sur le visage de Joseph. A cette vue, Léocadie tressaillit, et une larme roula brillante sur sa joue. Joseph l'essuya, sourit, et, se penchant sur le front de Léocadie, il lui donna un baiser. Au même instant, et comme si ce baiser eût été le signal que le monstre attendait pour exécuter son crime, il se précipite, rapide comme la foudre, sur ses deux victimes. Léocadie a reconnu l'étranger. Un couteau brille à sa main. Elle se rappelle le soleil de sang, jette un cri, pâlit, et tombe sans connaissance et sans vie aux pieds de son assassin, qui l'a frappée au cœur. Joseph s'est élancé sur lui. Il est sans arme, mais il veut venger Léocadie, ou bien expirer avec elle, avec elle qu'il aimait plus que sa vie. Une lutte s'engage violente ; l'étranger enlève Joseph dans ses bras nerveux, et le terrasse sous lui ; un genou sur sa poitrine, il le saisit à la gorge. Le malheureux fit de vains efforts pour se débarrasser des serres de fer qui l'étranglaient. Ses yeux roulaient convulsivement dans leur orbite, ses nerfs se raidissaient et tous ses membres se tordaient affreusement. L'assassin ne lâcha prise qu'après que le râle creux de la mort l'eut assuré que sa vengeance était satisfaite.

VI.

LE LOQUET.

Ayant fini sa lecture, il ploya avec soin ces feuilles à demi déchirées, et les enferma dans une boîte, d'où il

tira une espèce de petit loquet. « Approchez, me dit-il ; voici des cheveux de Léocadie. Elle portait ceci à son cou ; et ce que vous voyez au revers est de la propre main de Joseph.

On lisait cet acrostiche au bas d'une miniature de Léo cadie :

Le Dieu qu'à Cythère on adore
En tes yeux fixa son séjour ;
Ornés de cils, mouillés encore,
C'est là que repose l'amour.
Ah ! qui peut égaler les charmes
De ces yeux qu'amour embellit !
Iris devant eux rend les armes
Et va se cacher de dépit.

« Eh bien, me dit-il ensuite avec un air calme et un ton solennel, vous avez entendu. Rappelez-vous de votre promesse ! »

. . . .

Je m'éloignai rapidement de cet individu.

GEORGE DE BOUCHERVILLE (1).

1835.

MONSIEUR DESNOTES.

Monsieur Desnotes était un ci-devant notaire, frais, gaillard, jovial, que son économie (assistée d'une certaine adresse) avait placé dans un état d'aisance qui lui permettait de vivre sans souci de l'avenir. Il pouvait avoir à peu près quarante-cinq ans. Sa maison était ouverte à tous ses amis ; sa bibliothèque était soignée et

(1) M. de Boucherville, ci-devant avocat au barreau de Montréal, et actuellement avocat au barreau d'Aylmer.

sa cave l'était encore mieux. Son orgueil consistait à faire goûter ses vins à un cercle choisi, mais peu nombreux, de connaissances, et à montrer à ses clients les rangées de livres qui s'étalaient sur ses tablettes : aussi s'était-il acquis la réputation d'un bon garçon et de savant, réputation qu'il devait plus à ses cartes géographiques et à ses bouquins qu'à son érudition; ou, pour mieux dire, il était plus érudit que savant. Du reste, il parlait gaîment à tout le monde, donnait plus de conseils que d'argent, coutume que suivent bien des gens qui ne valent pas M. Desnotes; et cependant il n'était pas avare, il n'était qu'économe. M. Desnotes avait des habitudes régulières. Il n'aimait pas à parler politique, parce qu'il prétendait un peu à la philosophie. Il disait que la politique est un vaste champ où des aveugles combattent; où les uns frappent à gauche, les autres à droite, et le plus grand nombre à vide ; où chacun crie sur des choses qu'il ne voit pas; où chacun prétend voir beaucoup ; où l'un veut aller au nord, l'autre au sud, et où, faute de s'entendre, l'on meurt en criant, combattant, sans avoir recouvré la vue, ni changé de place. M. Desnotes, comme vous le voyez, croyait en savoir plus que les autres; pardonnez-lui cela, car il est mort depuis long-temps, et probablement que, s'il eût vécu de nos jours, il eût changé de manière, vu que nous sommes, comme chacun sait, bien plus avancés, bien plus savants dans toutes ces belles choses, aujourd'hui qu'autrefois. L'on doit dire cependant que, quelque simple qu'ait été M. Desnotes, il avait su acquérir l'estime de tout le monde, ce qui vaut bien, à mon avis, la science politique, n'en déplaise aux célébrités.

Malgré tout cela, M. Desnotes n'était pas heureux. Pourquoi? Ah! ma foi, parce qu'il ne se trouvait pas heureux. Aussi long-temps qu'il avait travaillé, il n'a-

vait songé qu'à ses occupations, qui l'avaient toujours assez distrait pour le détourner des affections ordinaires du monde : il ne s'était pas marié.

Bien des personnes penseront qu'il aurait dû être heureux justement pour cette raison. M. Desnotes pensait autrement. Que voulez-vous que j'y fasse? Chacun son goût. M. Desnotes se trouvait seul, s'ennuyait, et croyait qu'une épouse serait une distraction; il pouvait tomber malade, et pensait qu'une épouse le soignerait; il aimait à être flatté, prévenu, choyé, et il espérait qu'une épouse serait prévenante, le flatterait, le choierait; enfin pour beaucoup d'autres raisons, parmi lesquelles on doit ranger la curiosité, disposition naturelle à l'homme aussi bien qu'à la femme, M. Desnotes se figurait que le mariage ferait son bonheur. Dès lors il commença à jeter les yeux autour de lui, et chercha quelle serait la personne digne d'embellir ses jours futurs. Comme je n'ai pas encore été marié, je ne donnerai pas mon opinion sur cette nouvelle idée de M. Desnotes; je laisserai à mes lecteurs clairvoyants et à mes aimables lectrices qui ont connu cet état le soin de la juger, leur recommandant seulement de ne dire leur opinion qu'après y avoir réfléchi pendant dix ou douze ans, ou plutôt de ne la dire jamais, de peur de créer une discussion semblable à la politique... telle que l'entendait M. Desnotes.

M. Desnotes était embarrassé, car il se disait : Je suis assez bien seul; mais, si j'épouse une femme qui n'ait rien, pourrai-je la faire vivre et vivre moi-même dans l'aisance? Il me faut donc trouver une femme qui m'apporte, pour le moins, autant que je possède. D'un autre côté, si j'épousais une femme riche, m'aimera-t-elle, me flattera-t-elle? Ah! tout ceci est fort douteux, fort embarrassant. Comme on voit, il ne raisonnait pas si mal; pour un ancien notaire, ce n'est pas étonnant.

Vis-à-vis M. Desnotes, vivait une demoiselle que les personnes qui ne la connaissaient pas décoraient du nom de *madame*. Soit que ce titre lui fût donné à cause de l'air rangé, distingué, posé, qui la faisait remarquer, elle s'en trouvait flattée lorsqu'il sortait de la bouche de jeunes demoiselles, et il lui déplaisait quand un jeune homme le lui adressait; n'en connaissant pas la raison, je ne puis vous expliquer cette bizarrerie.

Mlle Lesattret paraissait vivre assez bien, mais on ne connaissait pas exactement ses moyens d'existence; ce qui ne laissait pas que de créer mille conjectures parmi les voisins et surtout les voisines: selon les unes, elle recevait des rentes d'Angleterre, et appartenait à quelque famille noble; selon d'autres, ce n'était qu'une ancienne domestique que le testament d'un bon maître avait enrichie; les uns prétendaient qu'elle n'avait rien et travaillait secrètement; d'autres faisaient des conjectures un peu moins charitables; enfin chaque jour faisait naître une nouvelle supposition.

On avait souvent essayé de questionner la vieille gouvernante Marguerite; mais, chose étonnante! on n'avait jamais pu tirer d'elle que des inductions vulgaires: c'était à en mourir de dépit. Si quelqu'un entrait chez elle, vite on se rassemblait. « Savez-vous la nouvelle, ma chère? — Non, ma chère, quelle nouvelle? » On se rapprochait, tous les yeux brillaient, les oreilles étaient attentives, et, chose encore plus étonnante, on faisait silence. « Attendez : j'ai vu un monsieur marcher long-temps dans la rue, regarder à droite, à gauche, s'arrêter, marcher encore, et enfin il accosta un petit garçon qui l'écouta, regarda autour de lui, puis parut lui indiquer la demeure de mademoiselle Lesattret. Il alla frapper à la porte. La vieille gouvernante vint lui ouvrir, sembla très joyeuse de le voir, et le fit entrer. Voilà déjà long-temps qu'il y est. Je ne sais qu'en pen-

ser; je n'ai pas pu trouver le petit garçon pour lui demander ce que lui a dit ce monsieur. — C'est bien étonnant, ça! — Oh! il y a quelque chose là-dessous. Mais, dites-moi, ma chère, a-t-il un air..... là..... comme il faut? quelle tournure a-t-il? comment est-il habillé? — Je vais vous dire ce que je crois, ce n'est pas que je veuille parler contre cette demoiselle..... mais..... on ne sait pas..... il se passe quelquefois.....; enfin Dieu sait tout. D'abord, il a un chapeau gris avec un grand crêpe, ce qui indique qu'il y a quelque mort, et ce pourrait bien être un testament qu'il..... ou enfin on ne peut pas savoir. Il porte un habit noir un peu usé. Ce qui me paraît louche surtout, c'est qu'il a des lunettes vertes, et c'est ce qui m'intrigue le plus, car on dit que quelquefois les gens en portent pour cacher leurs yeux: il faut avouer qu'on a bien des ruses! Puis il portait un énorme paquet de papiers attachés d'un ruban rose, ce qui pourrait fort bien être quelque chose d'important; qu'en pensez-vous? »

Je vais laisser parler mesdames les voisines, qui en auront encore pour long-temps probablement à conjecturer, et je veux vous faire connaître plus particulièrement mademoiselle Lesattret, qui est une personne fort aimable. Elle a près de trente ans. Vous me direz que c'est un âge un peu avancé pour une demoiselle; je vous répondrai qu'une femme est encore jeune à cet âge, et qu'on l'est toujours avec un caractère agréable. Pour cette fois, j'aurai de mon côté une bonne partie du beau sexe; ainsi donc, vous avez tort, ne m'interrompez plus. D'ailleurs, cette demoiselle avait la précaution de ne jamais dire son âge, et parlait de sa naissance de manière à faire supposer, sans se compromettre, qu'elle approchait des vingt-cinq. Elle chantait bien, s'accompagnait de la guitare, et connaissait le nom des auteurs classiques; elle avait un certain usage du monde, qui,

joint à de l'esprit, attirait l'attention et la rendait très séduisante. Elle avait une petite rente que lui avait laissée un de ses frères : elle ne pouvait que vivre bien économiquement; mais quelques broderies, qu'elle faisait vendre par sa gouvernante, lui procuraient les moyens de paraître indépendante. Elle sortait rarement et recevait peu de visites.

Depuis long-temps M. Desnotes s'était introduit auprès d'elle, lui faisait de régulières visites, et peu à peu s'était trouvé subjugué par ses charmes ; chaque jour il découvrait en elle de nouvelles qualités, et se trouvait de plus en plus attaché à celle qu'il appelait son amie, mais qu'il eût voulu lier par des nœuds plus doux encore.

Mlle Lesattret paraissait recevoir ses hommages avec plaisir, mais elle n'avait jamais essayé de le lui faire entendre. Vingt fois M. Desnotes partit dans l'intention de lui proposer le mariage, et vingt fois les réflexions pécuniaires étaient venues l'arrêter dans ses projets. Il eût désiré connaître quelles étaient ses véritables ressources; mais, trop délicat pour l'interroger à ce sujet ou trop adroit pour découvrir ses craintes, il différa toujours, espérant qu'un hasard quelconque lui apporterait une fois des lumières exactes sur son amie.

Les fréquentes visites de M. Desnotes à Mlle Lesattret excitaient continuellement aussi le babil des voisines, qui étaient parvenues, à force d'intrigues, de questions, à savoir que le monsieur qu'elles avaient vu entrer chez elle était un ami de la vieille gouvernante, qui était venu lui apporter quelques journaux : car elle aimait à lire, la vieille Marguerite, et, à l'entendre, elle eût voulu changer les destinées du monde entier. Elle était pour l'arbitraire; elle prétendait que les peuples étaient trop insolents et que c'étaient des enfants qu'il fallait mieux fouetter que gâter; elle radotait; elle ...

excusez son âge et ses prétentions. De la cuisine aux marches du trône, chacun veut avoir une opinion ; Marguerite avait la sienne.

M. Desnotes s'était toujours fait remarquer par sa douceur, par sa gaîté et l'aménité de ses manières ; mais l'amour (car on ne peut se dissimuler qu'il en ressentait beaucoup pour Mlle Lesattret), l'amour avait détruit ce qui jusque alors avait fait le charme de sa vie ; il devint brusque, distrait, colère, jaloux ; il passait une partie de son temps à soupirer ; enfin, un véritable amoureux, amant d'autant plus ridicule que ses cheveux grisonnants faisaient supposer un être plus grave. On prétend que l'amour rend aimable ; je crois tout le contraire : car je n'ai jamais été plus maussade que lorsque j'aimais, et notez que je fus toujours amoureux.

Un matin donc qu'il était plongé dans des réflexions économico-pécuniarico-matrimoniales, la vieille Marguerite entra dans sa chambre aussi précipitamment que sa marche tremblotante pouvait le lui permettre. Ah! mon bon monsieur Desnotes, venez vite chez ma pauvre maîtresse, elle est à la dernière extrémité. Oh ! je crains bien qu'elle ne succombe, car le docteur désespère de sa vie ; elle extravague et vous appelle souvent.

M. Desnotes fut exaspéré à ces paroles ; il se leva subitement, courait dans sa chambre comme un possédé ; il mettait tant de précipitation à s'habiller qu'il endossait son habit avant son gilet, se chaussait d'une botte et d'une pantoufle, et voulait sortir en mettant sa serviette en cravate. La vieille Marguerite était aussi effrayée pour lui que pour sa maîtresse, et, mettant toute modestie de côté, parvint à le convaincre qu'un caleçon n'était pas un costume assez décent pour se rendre chez une demoiselle ; enfin, après mille peines, elle le tranquillisa et l'amena auprès de sa maîtresse.

Mlle Lesattret ne pouvait d'abord le reconnaître ;

mais, après un instant, elle lui dit d'une voix faible et entrecoupée : Ah ! cher monsieur Desnotes, vous voici, j'en suis bien satisfaite ; je suis mieux. Cependant, comme il faut être préparé à tout, et afin d'éviter les discussions que ma mort pourrait occasionner, je veux régler la distribution de mes biens. Vous sachant un ami de confiance, je vous ai choisi pour écrire mes dernières volontés. Le notaire ouvrait de grands yeux étonnés à chacun de ces mots ; il commençait à regretter de n'avoir pas depuis long-temps proposé son union à sa déité. Il renvoya le docteur et la gouvernante, et se disposa tristement à écrire ce qu'on allait lui dicter. Quand il eut fini le préambule de mots barbares qui commence toujours un testament, il la prévint qu'il était prêt.

« Je lègue à ma nièce Joséphine Lesattret, fille de etc., etc., mes quatre maisons situées à New-York, etc. » M. Desnotes était plus que sérieux.

« Je lègue à mon frère John Lesattret la jouissance de vingt mille piastres d'actions de la Banque des Etats-Unis, retournables après sa mort à l'hospice des orphelins, etc. » M. Desnotes se mordait les doigts.

« Je lègue à mon neveu William la possession pleine et entière du vaisseau *le Hope,* qu'il commande, etc., etc. » M. Desnotes gémissait tout bas et maudissait les craintes qu'il avait eues ; chaque nouvelle donation était un coup de poignard, chaque legs lui arrachait un gémissement.

Mlle Lesattret le remerciait de l'intérêt qu'il semblait prendre à sa situation, et l'assurait qu'elle se sentait beaucoup mieux. Il priait avec ferveur pour la conservation de ses jours. Après avoir terminé cette triste cérémonie, il rentra chez lui furieux, désespéré, donna un coup de pied à son chien, qui venait le caresser, déchira son jabot, se brouilla avec deux de ses plus an-

ciens amis, et, pour se distraire de sa douleur, but trois bouteilles de vin, ce qui ne lui était jamais arrivé.

Cependant Mlle Lesattret se rétablit peu à peu; M. Desnotes devint plus attentif que jamais, et, de crainte de faire naître le soupçon qu'il tenait à la fortune, ne parla jamais du testament. Son amie n'en faisait aucune mention, et paraissait s'attacher à lui de manière à lui faire croire qu'elle ne rejetterait pas la proposition qu'il avait dessein de lui faire.

Enfin, lorsqu'il se crut presque sûr de réussir, il résolut de tenter la fortune. Il s'habilla donc aussi coquettement que possible, chiffonna trois ou quatre cravates blanches avant d'en trouver une arrangée à son goût, essaya deux ou trois culottes, entreprit de s'arracher tous les cheveux blancs qu'il apercevait d'abord, mais vit bientôt qu'il valait mieux les noircir; il s'admira durant une demi-heure, et, se tournant et se retournant devant un miroir, il étudia ses phrases, ses positions, tâcha de parler, de sourire, sans déceler de combien de dents sa bouche était en deuil. Enfin il sortit, et, arrivé vers l'objet de sa convoitise, il frappa trois petits coups, puis entra en sautillant sur la pointe du pied comme un homme content de lui-même.

Je n'entrerai pas dans les détails d'une proposition de mariage : la demoiselle a l'air de balancer, de résister, tandis que son cœur saute de joie; elle fait observer mille considérations, mille obstacles, mille scrupules, mille craintes pour l'avenir; le monsieur lève toutes les difficultés, fait mille serments; on finit par se promettre un attachement mutuel, promesse qu'on tiendra aussi long-temps que possible; enfin une vraie comédie.

Je pense qu'il en fut ainsi de M. Desnotes avec Mlle Lesattret. Ce dont je suis sûr, c'est qu'elle consentit à tout, demandant seulement un mois pour se préparer et pour d'autres raisons que j'ignore. Il était

enchanté, ravi, et ne soupirait que pour la fin du mois.

En rentrant chez lui, il trouva tout mesquin; sa maison mal distribuée, les meubles vieillis, les tapis usés, tout cela indigne de la divinité qui devait bientôt l'embellir de sa présence; il veut changer. Le voilà courant chez les maçons, les menuisiers, les tapissiers; il les presse, les fait travailler; l'argent coule dans ses doigts, et avant la fin du mois tout était métamorphosé : rien de plus mignon que cette demeure; c'était un palais attendant une nouvelle reine.

Les voisines jasaient, questionnaient, jetaient des regards étonnés, furtifs, et faisaient mille conjectures. « Il est devenu fou, disait l'une. — Eh! non, répondait une autre, je sais de source certaine qu'il a fait un brillant héritage. » Enfin l'on apprit qu'il épousait Mlle Lesattret. « Vois-tu? quand je te disais qu'elle est de famille noble! — Oh! attendez, on ne sait pas ce qui pourrait arriver.... car on dit.... » Quelqu'un entra et arrêta ce charitable caquet.

Le beau jour vint et passa: car les beaux jours, comme les tristes, arrivent et fuient aussi rapidement. Huit, quinze jours, un, deux mois d'enchantement, s'écoulèrent, et Mme Desnotes ne parlait pas de ses propriétés de New-York; monsieur son mari n'osait pas aborder ce sujet, crainte de déplaire. Madame était caressante, attentive. Monsieur était affable, doux, prévenant; cependant il commençait à se tourmenter, car il avait fait des frais considérables: il fallait payer les maçons, les menuisiers, les tapissiers, les meubliers, et madame ne montrait aucun argent. Enfin il résolut d'éclaircir un mystère qui l'inquiétait furieusement et devenait un cauchemar continuel. Il appela donc un jour la bonne Marguerite, la fit entrer dans son cabinet, et, après avoir toussé, craché, s'être retourné, s'être promené,

s'être rassis, et fait tout le manége d'un homme embarrassé, il se décida à lui adresser la parole.

« Marguerite!

— Monsieur?

— Y a-t-il long-temps que vous êtes avec votre maîtresse?

—Oh! cher monsieur, je la vis naître. J'étais bien jeune alors, et dans ce temps-là on trouvait des gens à qui parler; mais à présent on ne sait comment va le monde, et les peuples, voyez-vous.....

— Au diable les peuples et le monde! peu m'importe; je veux savoir si vous avez toujours été auprès d'elle.

— Ah! Monsieur, je ne l'ai jamais quittée; je me disais: Le monde est si méchant! Car, voyez-vous, le monde l'a toujours été; cependant maintenant je crois que les langues sont encore plus envenimées.....

— Marguerite! je vous prie de laisser là vos réflexions et de me dire ce que je vous ai demandé.

— Oui, Monsieur, je vous disais donc que je ne l'ai jamais quittée: car, après le malheur qui lui arriva, quels étrangers eussent voulu vivre avec elle? Les amis, voyez-vous, Monsieur, ne résistent pas au malheur de.....

— Son malheur! ah! grand Dieu! et M. Desnotes se leva précipitamment, parcourut sa chambre à grands pas. — Son malheur! et il se frappait la tête du poing. — Son malheur! et il s'arrachait les cheveux. — Son malheur! eh! que lui est-il arrivé?

— Calmez-vous, Monsieur, calmez-vous! vous êtes trop bon pour vous en fâcher, et l'on doit plus la plaindre que la blâmer, car ce sont de ces accidents.....

— Des accidents! ô ciel! je le vois, sa réputation est perdue.....

— Sa réputation? oh! allez, non, Monsieur; elle est intacte, et l'on ne peut rien dire contre ma pauvre maî-

tresse ; oh ! je vous l'assure, c'est la vertu même, car depuis que nous sommes ici elle a beaucoup travaillé....

— Beaucoup travaillé ! que venez-vous me conter? Et ses maisons à New-York ! Ne sais-je pas?....

— Oh ! je le vois, on l'a calomniée..... le monde est si méchant ! Ces maisons ! n'avez-vous pas honte?

— Ce n'est pas ce que jeux dire ; ses quatre maisons de Broadway, comment sont-elles? quelle valeur ? combien en retire-t-elle?

— Ses maisons? je n'en connais.....

— Son navire *le Hope?*

— Je n'en connais aucun, sinon....

— Ses vingt mille piastres de la banque des Etats-Unis ? Oh ! je vois qu'on m'a trompé ! volé ! assassiné ! »

Et M. Desnotes faisait mille menaces ; l'eau ruisselait sur son visage ; il serrait les poings et renversait les chaises et les tables. Mme Desnotes, inquiète du vacarme qu'elle entendait, entra et voulut s'approcher de lui ; mais aussitôt qu'il l'aperçut il proféra contre elle les injures les plus atroces que son imagination indignée pouvait lui fournir. Elle essaya de le calmer par de douces paroles ; mais il la repoussa toujours, et porta l'exaspération jusqu'à la frapper. Elle sortit en pleurant, et le laissa atterré, accablé de douleur. Cet orage apaisé, il s'assit ; il paraissait interdit, glacé.

Marguerite, le voyant plus tranquille, s'approcha de lui et lui demanda la permission de parler et d'expliquer la méprise qu'elle commençait à comprendre.

« Oh ! parlez, parlez, je ne puis rien apprendre de pire.

— Ma pauvre maîtresse est née d'une famille riche et respectable ; elle fut élevée avec toutes les attentions imaginables, et reçut, comme vous pouvez le voir, une éducation des plus soignées. Elle perdit, encore

jeune, tous ses parents, et fut laissée, avec une fortune considérable, sous la tutelle d'un oncle qui paraissait avoir beaucoup d'amitié pour elle, mais qui dissipa bientôt une partie de ses biens et s'enfuit avec le reste. Cet événement la frappa d'une manière si sensible qu'elle en perdit la raison ; elle la recouvra plus tard, mais de temps à autre sa folie la reprend : elle croit retrouver toutes ces richesses dont elle avait joui et qu'elle avait dû conserver. Son frère lui assura une petite rente, et nous sommes venues dans ce pays, où la vie est moins chère. Peut-être avez-vous été témoin d'un de ses accès ; cependant j'eus toujours le soin de cacher cette triste infirmité. J'espère, Monsieur, que vous ne l'abandonnerez pas, puisque vous avez été assez bon pour en faire votre épouse. »

Monsieur Desnotes ne répondit rien : il était abattu.

Le lendemain il vendit sa maison pour en payer les frais, et prit une petite étude, où il recommença les contrats, les actes, les testaments. Madame Desnotes, quoique péniblement affectée de penser qu'il avait été dirigé par l'attente d'une fortune, lui pardonna sa colère et se remit à broder. La vieille Marguerite se consolait en lisant les journaux et vantant l'arbitraire.

Les voisines continuèrent à rire, bavarder, et à faire de nouvelles conjectures. « Avais-je raison quand je te disais que ce n'était qu'une servante ? — Oh ! pour moi je t'assure, ma chère, que je ne crois pas ça, car elle paraît trop bien *éduquée ;* mais, vois-tu, ces grandes dames, avec leurs pianos, leurs guitares, leurs chansons, leurs jolies manières et leurs colifichets, quelquefois ça ne vaut pas grand'chose. — C'est vrai ; mais moi, j'ai toujours dit que Desnotes l'avait épousée parce qu'il la croyait riche, et j'ai toujours pensé que ça tournerait mal, parce que tous ces mariages d'intérêt ne finissent jamais autrement. »

Ici toutes les voisines furent d'accord, ce qui ne leur était jamais arrivé.

1837.

CAROLINE.

LÉGENDE CANADIENNE.

Il est dans la vie des moments de joie et de bonheur, qui sont si courts, et en même temps si vifs, qu'on se les rappelle toute sa vie. Ils sont séparés, et dispersés, pour ainsi dire, parmi tant d'autres moments tristes et malheureux, comme les étoiles sur le fond noir et ténébreux du ciel pendant la nuit !

C'est une promenade à la chute de Montmorency qui me suggère ces réflexions.

C'était au mois de septembre de l'année 1831. Quiconque a passé quelques années de sa vie dans un collége sait tout ce qu'il a de beau, de charmant, d'attrayant, ce mois de septembre. — J'avais accompagné mon père dans un voyage à Québec. Il fallait satisfaire les yeux avides d'un jeune homme sortant du séminaire ; il fallait lui montrer toutes les curiosités que renferme la capitale et celles qui l'entourent à plusieurs lieues aux environs. Un matin donc, un matin comme on en voit en Canada dans cette saison, mon père, un vieil ami des siens et moi, roulions dans un coche de louage à travers les rues étroites de cette ville. On arrive aux portes, on s'engage sous un long et obscur souterrain, et un instant après nous traversions la jolie rivière Saint-Charles et prenions la route de Montmorency, à travers un paysage riant et pittoresque.

Vers onze heures nous admirions une cataracte moins considérable et moins large que Niagara, mais plus éle-

vée. L'onde bouillonnante se précipite entre deux roches escarpées, avec un bruit sourd qui ne laisse pas que de plaire. Les environs sont magnifiques et sont bien relevés encore par la beauté de cette chute. Il nous semblait voir une belle colonne d'albâtre incrustée de pierreries, dont toutes les parties auraient eu un mouvement oscillant, tant la masse d'eau écumait, tant elle est étroite et perpendiculaire. Le soleil y dardait ses rayons et achevait de rendre le spectacle imposant. Après avoir promené long-temps nos regards admirateurs sur cette scène et ces beautés de la nature, nous prîmes un autre chemin, qui conduisait à une chaîne de montagnes, assez près de là. Nous allions à la recherche d'un morceau d'antiquité canadienne, et l'on sait combien ont d'attrait pour le naturaliste ces rares objets que le temps semble avoir oubliés sur son passage, tristes monuments des faiblesses ou des vertus d'êtres dont le nom même est souvent ignoré de leurs semblables. La situation de cette antiquité dans la patrie des voyageurs, où ces sortes de ruines sont si peu nombreuses, ne pouvait manquer de piquer encore davantage leur intérêt.

Après quelques heures de marche, nous arrivâmes au pied des montagnes ; il n'y avait plus de chemin pour la voiture : nous la quittâmes, et nous nous enfonçâmes dans le bois. Après quelques recherches, nous traversâmes un petit ruisseau, et nous étions sur un plateau bien défriché et désert. On ne pouvait trouver un site plus riant. A notre droite et derrière nous était un bois touffu ; à notre gauche on voyait au loin des campagnes verdoyantes, de riches moissons, de blanches chaumières, et à l'horizon, sur un promontoire élevé, la ville et la citadelle de Québec ; devant nous s'élevait un amas de ruines, des murs crénelés et couverts de mousse et de lierre, une tour à demi tombée, quelques poutres, un débris de toit. C'était là le but de notre voyage. Après

en avoir examiné l'ensemble, nous descendîmes aux détails ; nous parcourûmes tous ces restes d'habitation. Avec que lintérêt nous regardions chaque partie de pierre ! Nous escaladions les murs, montions aux étages supérieurs dans des escaliers dont les degrés disjoints tremblaient sous nos pas mal assurés; nous descendions avec des flambeaux dans des caves ténébreuses et humides : nous en parcourions toutes les sinuosités ; à chaque instant nous nous arrêtions au bruit sonore de nos pas sur le pavé, ou aux battements d'ailes des chauves-souris, qui s'enfuyaient effrayées de se voir ainsi visitées dans leurs sombres et silencieuses demeures. J'étais jeune et craintif : le moindre son me frappait; je me serrais contre mon père ; j'osais à peine respirer. Oh ! non, jamais je n'oublierai cette promenade souterraine ! Mais ma terreur fut bien augmentée à la vue d'une pierre sépulcrale que nous heurtâmes du pied !... « Nous y voici ! s'écria l'ami de mon père. » Sa voix fut répétée d'écho en écho. Nous étions arrêtés devant cette pierre ; nous tenions fixés sur elle nos regards avides. Nous y déchiffrâmes la lettre C, à moitié effacée. Après un instant de morne silence, nous sortîmes, à mon grand plaisir, de ce séjour de mort ; nous traversâmes ces ruines, et nous nous trouvâmes encore sur un vert gazon. C'était l'emplacement d'un jardin : on y distinguait, par les inégalités du terrain, les allées des parterres ; il y croissait des lilas, quelques pruniers et pommiers devenus sauvages.

Jusque là je m'étais bien gardé de prononcer un mot ; mais enfin la curiosité l'emporta, il fallait avoir l'explication de la pierre mystérieuse : je la demandai. Nous allâmes nous asseoir au pied d'un érable touffu, et l'ami de mon père commença son récit en ces termes :

Vous vous rappelez de l'intendant Bigot, qui gouvernait en Canada dans le siècle dernier. Vous n'ignorez

pas ses déprédations, ses vols du trésor public ; vous n'ignorez pas non plus que ses méfaits lui valurent en France la peine d'être pendu en effigie, de par l'ordre de Sa Majesté très chrétienne. Mais voici ce que vous ignorez peut-être. L'intendant, comme tous les favoris de l'ancien régime, voulait mener sur la terre vierge de l'Amérique le même train de vie et le même luxe que la noblesse féodale de la vieille Gaule. La révolution n'avait pas encore *nivelé*, voyez-vous. En conséquence, il se fit construire la maison de campagne dont vous avez les ruines sous les yeux. C'est ici qu'il venait se distraire des fatigues de sa charge, et qu'il donnait des fêtes somptueuses, auxquelles assistait tout le beau monde de la capitale, sans même en excepter le gouverneur. Rien ne manquait pour rendre ces fêtes solennelles et le séjour de ce nouveau Versailles agréable. La chasse, ce noble amusement de nos pères, n'occupait pas le dernier rang dans les plaisirs de l'intendant. Il y avait peu de chasseurs plus habiles et plus intrépides : léger comme un sauvage, il parcourait les forêts, escaladait les rochers, et ses compagnons de chasse avaient bien de la peine à le suivre à la poursuite du chevreuil et de l'ours. Aussi expert à tirer qu'à courir, il était rare qu'il manquât son coup et qu'il n'abattît sa proie. Un jour donc, il se livrait ardemment, avec un petit nombre d'amis, à la poursuite d'un élan. L'animal vigoureux fuyait à travers les bois, sautait les fossés, les ravines ; les chasseurs n'en étaient que plus ardents, de leur côté. L'intendant ne voit plus rien que la proie qui lui échappe ; il la suit et devance ses compagnons, qui l'ont bientôt perdu de vue. Enfin, après une longue course, il rejoignit l'animal; celui-ci, essoufflé, épuisé, était tombé à terre, et n'attendait plus que le coup de mort.

Content de sa victoire, le chasseur veut retourner sur ses pas et rejoindre ses compagnons. Mais il les a

laissés en arrière... Où sont-ils? où est-il? Il s'aperçoit alors que son ardeur l'a entraîné trop loin, et qu'il est égaré au milieu d'une vaste forêt, sans savoir de quel côté se diriger pour en sortir. Le soleil était près de se coucher et la nuit s'avançait. Dans cette perplexité, l'intendant prend le seul parti qui lui reste, il se remet en marche, tâche de retrouver ses traces et reconnaître les lieux. Il parcourt les bois en tous sens, fait mille tours et détours, va et revient sur ses pas, mais le tout en vain; ses efforts sont inutiles. Dans cet affreux embarras, accablé de fatigue, les forces lui manquent; il s'arrête, se laisse tomber au pied d'un arbre. La lune se levait dans ce moment belle et brillante, et, grâce à sa bienfaisante clarté, l'infortuné chasseur pouvait au moins distinguer les objets autour de lui. Plongé dans ses rêveries, il songeait à tous les inconvénients de sa triste position, lorsque tout à coup il entend un bruit de pas, et aperçoit à travers les broussailles quelque chose de blanc qui s'avance de son côté. On eût dit un fantôme de la nuit, un manitou du désert, un de ces génies que se plaît à enfanter l'imagination ardente et créatrice de l'Indien. L'intendant effrayé se lève, il saisit son arme, il est prêt à faire feu... Mais le fantôme est à deux pas de lui! Il voit un être humain tel que les poètes se plaisent à nous représenter ces nymphes légères habitantes des forêts.. C'est la *sylphide* de Châteaubriand! c'est *Malx!* c'est *Velléda!* Une figure charmante, de beaux grands yeux bruns, une blancheur éclatante; de longs cheveux noirs tombent en boucles ondoyantes sur des épaules plus blanches que la neige; le souffle léger du zéphyr les fait flotter mollement autour d'elle; une longue robe blanche négligemment jetée sur cette fille de la forêt achève d'en faire un type admirable. On croirait voir Diane ou quelque autre divinité champêtre. *Caroline*, car c'est son nom, enfant de l'amour, avait

eu pour père un officier français d'un grade supérieur. Sa mère, Indienne de la puissante tribu du Castor, était de la nation algonquine. C'est sur les bords de l'Outaouais qu'elle a donné le jour à Caroline.

A sa vue, l'intendant troublé la prie de s'asseoir. Il est frappé de sa beauté; il l'interroge, il la questionne, et lui raconte son aventure. Il finit par lui demander de le conduire et de le guider hors du bois. La belle créole s'y prête avec grâce, et ce n'est qu'à leur arrivée à la maison de campagne que l'intendant se fait connaître à son guide et l'engage à demeurer au château.

Or, à présent, il faut savoir que l'intendant était marié; mais son épouse ne venait que rarement à la maison de plaisance. Cependant, la renommée aux cent bouches ne manqua pas de répandre bientôt le bruit que l'intendant avait une maîtresse et qu'il la gardait a Beaumanoir : ainsi se nommait le château en question. Ce bruit parvint aux oreilles de l'épouse, et ses visites à la campagne devinrent plus fréquentes. La jalousie est une terrible chose !

L'intendant couchait au rez-de-chaussée, dans une tourelle située au nord-ouest du château ; dans l'étage au-dessus était un cabinet occupé par la belle protégée; un long corridor conduisait de ce dernier appartement à une grande salle et à un petit escalier dérobé qui donnait sur les jardins.

Le 2 juillet 17.., voici ce qui se passait : c'était le soir; onze heures sonnaient à l'horloge ; le plus profond silence régnait d'un bout du château à l'autre ; tous les feux étaient éteints ; la lune dardait ses pâles rayons à travers les croisées gothiques ; le sommeil s'était emparé des nombreux habitants de cette demeure; la seule Caroline était éveillée.

Elle venait de se coucher lorsque tout à coup la porte s'entr'ouvre; une personne masquée et vêtue de manière

à ne pas être reconnue s'approche de son lit et feint de lui parler. Elle veut crier, mais à l'instant on lui plonge à plusieurs reprises un poignard dans le sein... L'intendant, réveillé aux cris de sa maîtresse, monte précipitamment à sa chambre. Il la trouve baignée dans son sang, le poignard dans la plaie. Il veut la rappeler à la vie, mais en vain ; elle ouvre les yeux, lui raconte comment la chose s'est passée, lui jette un tendre regard qui s'éteint pour toujours.... L'intendant, éperdu, parcourt tout le château en poussant des cris lamentables. Tout le monde est bientôt sur pied, on court, on cherche ; mais l'assassin est échappé.

Jamais on n'a pu découvrir l'auteur de ce crime ; mais, en revanche, la chronique rapporte bien des choses. Les uns ont vu descendre par l'escalier dérobé une femme, qui s'est enfuie dans le bois : c'est l'épouse de l'intendant ; selon d'autres, c'est la mère de l'infortunée victime. Quoi qu'il en soit, un voile mystérieux couvre encore aujourd'hui cet affreux assassinat.

L'intendant voulut que Caroline fût enterrée dans la cave du château, au dessous même de la tour où elle reçut la mort, et fit placer sur sa tombe la pierre que nous venons d'y voir.

Ainsi se termina le récit de notre vieil ami. Nous rejoignîmes notre voiture, et deux heures après nous étions de retour à la ville. Tout le long de la route, je repassai dans ma mémoire les événements de la journée, et je me promis bien de n'en jamais perdre le souvenir. Puisque l'occasion s'en est présentée, j'ai préféré en coucher le récit sur le papier, toujours plus sûr et plus fidèle que la meilleure mémoire.

AMÉDÉE PAPINEAU (1).

(1) M. A. Papineau, fils de l'hon. Louis-Joseph Papineau, est l'un des protonotaires du district de Montréal.

1837.

L'ÉTRANGER (1).

LÉGENDE CANADIENNE.

C'était le mardi gras de l'année 17... Je revenais à Montréal, après cinq ans de séjour dans le nord-ouest. Il tombait une neige collante, et, quoique le temps fût très calme, je songeai à camper de bonne heure : j'avais un bois d'une lieue à passer, sans habitation, et je connaissais trop bien le climat pour m'y engager à l'entrée de la nuit. Ce fut donc avec une vraie satisfaction que j'aperçus une petite maison, à l'entrée de ce bois, où j'entrai demander à couvert. Il n'y avait que trois personnes dans ce logis lorsque j'y entrai : un vieillard d'une soixantaine d'années, sa femme, et une jeune et jolie fille de dix-sept à dix-huit ans qui chaussait un bas de laine bleue dans un coin de la chambre, le dos tourné à nous, bien entendu; en un mot, elle achevait sa toilette. « Tu ferais mieux de ne pas y aller, Marguerite », avait dit le père comme je franchissais le seuil de la porte. Il s'arrêta tout court en me voyant, et, me présentant un siége, il me dit avec politesse : « Donnez-vous la peine de vous asseoir, Monsieur : vous paraissez fatigué. Notre femme, rince un verre : monsieur prendra un coup, ça le délassera. »

Les habitants n'étaient pas aussi cossus dans ce temps-là qu'ils le sont aujourd'hui, oh! non. La bonne femme prit un petit verre sans pied, qui servait à deux fins, savoir : à boucher la bouteille, et ensuite à abreuver le

(1) Cette légende est extraite d'un roman, *l'Influence d'un livre*, publié en 1837 par M. Philippe A. de Gaspé. M. de Gaspé est mort à Halifax il y a quelques années.

monde. Puis, le passant deux à trois fois dans le seau à boire, suspendu à un crochet de bois derrière la porte, le bonhomme me le présenta encore tout brillant des perles de l'ancienne liqueur, que l'eau n'avait pas entièrement détachée, et me dit : « Prenez, Monsieur, c'est de la franche eau-de-vie, et de la vergeuse; on n'en boit guère de semblable depuis que l'Anglais a pris le pays. »

Pendant que le bonhomme me faisait des politesses, la jeune fille ajustait une fontange autour de sa coiffe de mousseline, en se mirant dans le même seau qui avait servi à rincer mon verre, car les miroirs n'étaient pas communs alors chez les habitants. Sa mère la regardait en dessous avec complaisance, tandis que le bonhomme paraissait peu content. « Encore une fois, dit-il en se relevant de devant la porte du poêle et en assujettissant sur sa pipe un charbon ardent d'érable avec son couteau plombé, tu ferais mieux de ne pas y aller, Charlotte. — Ah! voilà comme vous êtes toujours, papa; avec vous on ne pourrait jamais s'amuser. — Mais aussi, mon vieux, dit la femme, il n'y a pas de mal. Et puis José va venir la chercher; tu ne voudrais pas qu'elle lui fît un tel affront? »

Le nom de José sembla radoucir le bonhomme.

« C'est vrai, c'est vrai, dit-il entre ses dents; mais promets-moi toujours de ne pas danser sur le mercredi des cendres : tu sais ce qui est arrivé à Rose Latulipe...

— Non, non, mon père, ne craignez pas. Tenez, voilà José. »

Et en effet, on avait entendu une voiture. Un gaillard assez bien découplé entra en sautant et en se frappant les deux pieds l'un contre l'autre; ce qui couvrit l'entrée de la chambre d'une couche de neige d'un demi-pouce d'épaisseur. José fit le galant; et vous auriez bien ri, vous autres, qui êtes si bien nippés, de le

voir dans son accoutrement des dimanches : d'abord un bonnet gris lui couvrait la tête, un capot d'étoffe noire dont la taille lui descendait six pouces plus bas que les reins, avec une ceinture de laine de plusieurs couleurs qui lui battait sur les talons, et enfin une paire de culottes vertes à mitasses bordées en tavelle rouge, complétaient cette bizarre toilette.

« Je crois, dit le bonhomme, que nous allons avoir un furieux temps : vous feriez mieux d'enterrer le mardi gras avec nous.

— Que craignez-vous, père? dit José en se tournant tout à coup et faisant claquer un beau fouet à manche rouge, et dont la mise était de peau d'anguille. Croyez-vous que ma guevale ne soit pas capable de nous traîner? Il est vrai qu'elle a déjà sorti trente cordes d'érable du bois; mais ça n'a fait que la mettre en appétit. »

Le bonhomme réduit enfin au silence, le galant fit embarquer sa belle dans sa cariole, sans autre chose sur la tête qu'une coiffe de mousseline, par le temps qu'il faisait; s'enveloppa dans une couverte, car il n'y avait que les gros qui eussent des robes de peaux dans ce temps-là; donna un vigoureux de fouet à Charmante, qui partit au galop, et dans un instant ils disparurent, gens et bête, dans la poudrerie.

« Il faut espérer qu'il ne leur arrivera rien de fâcheux, dit le vieillard en chargeant de nouveau sa pipe.

— Mais dites-moi donc, père, ce que vous avez à craindre pour votre fille; elle va sans doute ce soir chez des gens honnêtes?

— Ha! Monsieur, reprit le vieillard, vous ne savez pas; c'est une vieille histoire, mais qui n'en est pas moins vraie! Tenez, nous allons bientôt nous mettre à table, et je vous conterai cela en frappant la fiole.

Je tiens cette histoire de mon grand-père, dit le

bonhomme, et je vais vous la conter comme il me la contait lui-même :

Il y avait autrefois un nommé Latulipe, qui avait une fille dont il était fou. En effet, c'était une jolie brune que Rose Latulipe ; mais elle était un peu scabreuse pour ne pas dire éventée. — Elle avait un amoureux nommé Gabriel Lepard, qu'elle aimait comme la prunelle de ses yeux ; cependant, quand d'autres l'accostaient, on dit qu'elle lui en faisait passer. Elle aimait beaucoup les divertissements, si bien qu'un jour de mardi gras, un jour comme aujourd'hui, il y avait plus de cinquante personnes assemblées chez Latulipe, et Rose, contre son ordinaire, quoique coquette, avait tenu toute la soirée fidèle compagnie à son prétendu ; c'était assez naturel : ils devaient se marier à Pâques suivant. Il pouvait être onze heures du soir, lorsque tout à coup, au milieu d'un cotillon, on entendit une voiture s'arrêter devant la porte. Plusieurs personnes coururent aux fenêtres, et, frappant avec leurs poings sur les châssis, en dégagèrent la neige collée en dehors, afin de voir le nouvel arrivé, car il faisait bien mauvais. « Certes! cria quelqu'un, c'est un gros, comptes-tu, Jean? Quel beau cheval noir! comme les yeux lui flambent! on dirait, le diable m'emporte, qu'il va grimper sur la maison. » Pendant ce discours, le monsieur était entré et avait demandé au maître de la maison de se divertir un peu. « C'est trop d'honneur nous faire, avait dit Latulipe : dégrayez-vous, s'il vous plaît ; nous allons faire dételer votre cheval. » L'étranger s'y refusa absolument — sous prétexte qu'il ne resterait qu'une demi-heure, étant très pressé. Il ôta cependant un superbe capot de chat sauvage et parut habillé en velours noir et galonné sur tous les sens. Il garda ses gants dans ses mains, et demanda permission de garder aussi son casque, se plaignant du mal de tête.

« Monsieur prendrait bien un coup d'eau-de-vie », dit Latulipe en lui présentant un verre. L'inconnu fit une grimace infernale en l'avalant : car Latulipe, ayant manqué de bouteilles, avait vidé l'eau bénite de celle qu'il tenait à la main, et l'avait remplie de cette liqueur. C'était bien mal, au moins.—Il était beau cet étranger, si ce n'est qu'il était très brun et avait quelque chose de sournois dans les yeux. Il s'avança vers Rose, lui prit les deux mains et lui dit : « J'espère, ma belle demoiselle, que vous serez à moi ce soir, et que nous danserons toujours ensemble.

— Certainement », dit Rose à demi-voix et en jetant un coup d'œil timide sur le pauvre Lepard, qui se mordit les lèvres à en faire sortir le sang.

L'inconnu n'abandonna pas Rose du reste de la soirée, en sorte que le pauvre Gabriel, renfrogné dans un coin, ne paraissait pas manger son avoine de trop bon appétit.

Dans un petit cabinet qui donnait sur la chambre de bal était une vieille et sainte femme, qui, assise sur un coffre, au pied d'un lit, priait avec ferveur ; d'une main elle tenait un chapelet, et de l'autre se frappait fréquemment la poitrine. Elle s'arrêta tout-à-coup, et fit signe à Rose qu'elle voulait lui parler.

« Ecoute, ma fille, lui dit-elle ; c'est bien mal à toi d'abandonner le bon Gabriel, ton fiancé, pour ce monsieur. Il y a quelque chose qui ne va pas bien, car chaque fois que je prononce les saints noms de Jésus et de Marie, il jette sur moi des regards de fureur. — Vois comme il vient de nous regarder avec des yeux enflammés de colère.

— Allons, tantante, dit Rose, roulez votre chapelet, et laissez les gens du monde s'amuser.

— Que vous a dit cette vieille radoteuse? dit l'étranger.

— Bah ! dit Rose, vous savez que les anciennes prêchent toujours les jeunes. »

Minuit sonna, et le maître du logis voulut alors faire cesser la danse, observant qu'il était peu convenable de danser sur le mercredi des cendres.

« Encore une petite danse, dit l'étranger. — Oh ! oui, mon cher père, dit Rose. » Et la danse continua.

« Vous m'avez promis, belle Rose, dit l'inconnu, d'être à moi toute la veillée : pourquoi ne seriez-vous pas à moi pour toujours ?

— Finissez donc, Monsieur ; ce n'est pas bien à vous de vous moquer d'une pauvre fille d'habitant comme moi, répliqua Rose.

— Je vous jure, dit l'étranger, que rien n'est plus sérieux que ce que je vous propose ; dites oui... seulement, et rien ne pourra nous séparer à l'avenir.

— Mais, Monsieur !... » Et elle jeta un coup d'œil sur le malheureux Lepard.

« J'entends, dit l'étranger, d'un air hautain, vous aimez ce Gabriel ? ainsi n'en parlons plus.

— Oh ! oui.... je l'aime.... je l'ai aimé.... Mais tenez, vous autres gros messieurs, vous êtes si enjôleurs de filles que je ne puis m'y fier.

— Quoi ! belle Rose, vous me croiriez capable de vous tromper, s'écria l'inconnu ; je vous jure par ce que j'ai de plus sacré.... par....

— Oh ! non, ne jurez pas, je vous crois, dit la pauvre fille ; mais mon père n'y consentira peut-être pas ?

— Votre père, dit l'étranger avec un sourire amer ; dites que vous êtes à moi, et je me charge du reste.

— Eh bien ! oui, répondit-elle.

— Donnez-moi votre main, dit-il, comme sceau de votre promesse. »

L'infortunée Rose lui présenta la main, qu'elle retira

aussitôt en poussant un petit cri de douleur, car elle s'était senti piquer. Elle devint pâle comme une morte, et, prétendant un mal subit, elle abandonna la danse. Deux jeunes maquignons rentraient dans cet instant d'un air effaré, et, prenant Latulipe à part, ils lui dirent : « Nous venons de dehors examiner le cheval de ce monsieur; croiriez-vous que toute la neige est fondue autour de lui, et que ses pieds portent sur la terre? » Latulipe vérifia ce rapport, et parut d'autant plus saisi d'épouvante qu'ayant remarqué tout-à-coup la pâleur de sa fille auparavant, il avait obtenu d'elle un demi-aveu de ce qui s'était passé entre elle et l'inconnu. La consternation se répandit bien vite dans le bal; on chuchotait, et les prières seules de Latulipe empêchaient les convives de se retirer.

L'étranger, paraissant indifférent à tout ce qui passait autour de lui, continuait ses galanteries auprès de Rose, et, tout en lui présentant un superbe collier en perles et en or : « Otez votre collier de verre, belle Rose, et acceptez, pour l'amour de moi, ce collier de vraies perles. » Or, à ce collier de verre pendait une petite croix, et la pauvre fille refusait de l'ôter.

Cependant une autre scène se passait au presbytère de la paroisse, où le vieux curé, agenouillé depuis neuf heures du soir, ne cessait d'invoquer Dieu, le priant de pardonner les péchés que commettaient ses paroissiens dans cette nuit de désordre, le mardi gras. — Le saint vieillard s'était endormi en priant avec ferveur, et était enseveli, depuis une heure, dans un profond sommeil, lorsque, s'éveillant tout à coup, il courut à son domestique, en lui criant : « Ambroise, mon cher Ambroise, lève-toi, et attèle vite ma jument. Au nom de Dieu, attèle vite. Je te ferai présent d'un mois, de deux mois, de six mois de gages.

— Qu'y a-t-il, Monsieur? cria Ambroise, qui connaissait le zèle du charitable curé ; y a-t-il quelqu'un en danger de mort?

—En danger de mort! répéta le curé; plus que cela, mon cher Ambroise! une âme en danger de son salut éternel. Attèle, attèle promptement. »

Au bout de cinq minutes, le curé était sur le chemin qui conduisait à la demeure de Latulipe et, malgré le temps affreux qu'il faisait, avançait avec une rapidité incroyable : c'était, voyez-vous, sainte Rose qui aplanissait la route.

Il était temps que le curé arrivât : l'inconnu, en tirant sur le fil du collier, l'avait rompu, et se préparait à saisir la pauvre Rose, lorsque le curé, prompt comme l'éclair, l'avait prévenu en passant son étole autour du cou de la jeune fille, et, la serrant contre sa poitrine, où il avait reçu son Dieu le matin, s'écria d'une voix tonnante : « Que fais-tu ici, malheureux, parmi les chrétiens? »

Les assistants étaient tombés à genoux à ce terrible spectacle, et sanglotaient en voyant leur vénérable pasteur, qui leur avait toujours paru si timide et si faible, et maintenant si fort et si courageux, face à face avec l'ennemi de Dieu et des hommes.

« Je ne reconnais pas pour chrétiens, répliqua Lucifer en roulant des yeux ensanglantés, ceux qui, par mépris de votre religion, passent à danser, à boire et à se divertir, des jours consacrés à la pénitence par vos préceptes maudits ; d'ailleurs, cette jeune fille s'est donnée à moi, et le sang qui a coulé de sa main est le sceau qui me l'attache pour toujours.

— Retire-toi, Satan », s'écria le curé, en lui frappant le visage de son étole, et en prononçant des mots latins que personne ne put comprendre. Le diable disparut aussitôt avec un bruit épouvantable, et laissant une

odeur de soufre qui pensa suffoquer l'assemblée. Le bon curé, s'agenouillant alors, prononça une fervente prière en tenant toujours la malheureuse Rose, qui avait perdu connaissance, collée sur son sein, et tous y répondirent par de nouveaux soupirs et par des gémissements.

« Où est-il? où est-il? s'écria la pauvre fille en recouvrant l'usage de ses sens. —Il est disparu, s'écria-t-on de toutes parts. — O mon père! mon père! ne m'abandonnez pas! s'écria Rose, en se traînant aux pieds de son vénérable pasteur; emmenez-moi avec vous..... Vous seul pouvez me protéger... Je me suis donnée à lui... je crains toujours qu'il ne revienne... Un couvent! un couvent! — Eh bien, pauvre brebis égarée et maintenant repentante, lui dit le vénérable pasteur, venez chez moi; je veillerai sur vous, je vous entourerai de saintes reliques, et si votre vocation est sincère, comme je n'en doute pas après cette terrible épreuve, vous renoncerez à ce monde qui vous a été si funeste.»

Cinq ans après, la cloche du couvent de... avait annoncé depuis deux jours qu'une religieuse, de trois ans de profession seulement, avait rejoint son époux céleste, et une foule de curieux s'étaient réunis dans l'église de grand matin, pour assister à ses funérailles. Tandis que chacun assistait à cette cérémonie lugubre avec la légèreté des gens du monde, trois personnes paraissaient navrées de douleur : un vieux prêtre, agenouillé dans le sanctuaire, priait avec ferveur; un vieillard, dans la nef, déplorait en sanglotant la mort d'une fille unique, et un jeune homme, en habit de deuil, faisait ses derniers adieux à celle qui fut autrefois sa fiancée, la malheureuse Rose Latulipe.

Ph. A. de Gaspé.

1837.

L'HOMME DE LABRADOR (1).

LÉGENDE CANADIENNE.

Parmi les nombreux personnages groupés autour de l'âtre brûlant de l'immense cheminée était un vieillard qui paraissait accablé sous le poids des ans. Assis sur un banc très bas, il tenait un bâton, à deux mains, sur lequel il appuyait sa tête chauve. Il n'était nullement nécessaire d'avoir remarqué la besace près de lui pour le classer parmi les mendiants. Autant qu'il était possible d'en juger dans cette attitude, cet homme devait être de la plus haute stature. Le maître du logis l'avait vainement sollicité de prendre place parmi les convives; il n'avait répondu à ses vives sollicitations que par un sourire amer et en montrant du doigt sa besace. « C'est un homme qui fait quelques grandes pénitences, avait dit l'hôte, en rentrant dans sa chambre à souper, car, malgré mes offres, il n'a voulu manger que du pain. » C'était donc avec un certain respect que l'on regardait ce vieillard, qui semblait absorbé dans ses pensées. La conversation s'engagea néanmoins, et Amand eut soin de la faire tourner sur son sujet favori. « Oui, Messieurs! s'écria-t-il, le génie et surtout les livres n'ont pas été donnés à l'homme inutilement! Avec les livres on peut évoquer les esprits de l'autre monde, le diable même.» Quelques incrédules secouèrent la tête, et le vieillard appuya fortement la sienne sur son bâton.

« Moi-même, reprit Amand, il y a environ six mois, j'ai vu le diable sous la forme d'un cochon. »

(1) Cette légende est extraite du roman de M. de Gaspé, *l'Influence d'un livre.*

Le mendiant fit un mouvement d'impatience et regarda tous les assistants.

« C'était donc un cochon ! » s'écria un jeune clerc notaire, bel esprit du lieu.

Le vieillard se redressa sur son banc, et l'indignation la plus marquée parut sur ses traits sévères.

« Allons, monsieur Amand, dit le jeune clerc notaire, il ne faudrait jamais avoir mis le nez dans la science pour ne pas savoir que toutes ces histoires d'apparitions ne sont que des contes que les grand'mères inventent pour endormir leurs petits-enfants. »

Ici, le mendiant ne put se contenir davantage. « Et moi, Monsieur, je vous dis qu'il y a des apparitions, des apparitions terribles ! et j'ai eu lieu d'y croire, ajouta-t-il en pressant fortement ses deux mains sur sa poitrine.

— A votre âge, père, les nerfs sont faibles, les facultés affaiblies ; le manque d'éducation, que sais-je? répliqua l'érudit.

— A votre âge ! à votre âge ! répéta le mendiant, ils n'ont que ce mot dans la bouche. Mais, monsieur le notaire, à votre âge, moi, j'étais un homme ; oui, un homme. Regardez, dit-il, en se levant avec peine à l'aide de son bâton ; regardez, avec dédain même, si c'est votre bon plaisir, ce visage étique, ces yeux éteints, ces bras décharnés, tout ce corps amaigri ; eh bien ! monsieur, à votre âge, des muscles d'acier faisaient mouvoir ce corps qui n'est plus aujourd'hui qu'un spectre ambulant. Quel homme osait alors, continua le vieillard avec énergie, se mesurer avec Rodrigue, surnommé Bras-de-Fer? Et quant à l'éducation, sans avoir mis aussi souvent que vous le nez dans la science, j'en avais assez pour exercer une profession honorable, si mes passions ne m'eussent aveuglé. Eh bien ! Monsieur, à vingt-cinq ans une vision terrible (et il y a de

cela soixante ans passés) m'a mis dans l'état de marasme où vous me voyez. Mais, mon Dieu, s'écria le vieillard en levant vers le ciel ses deux mains décharnées, si vous m'avez permis de traîner une si longue existence, c'est que votre justice n'était pas satisfaite. Je n'avais pas expié mes crimes horribles. Qu'ils puissent enfin s'effacer, et je croirai ma pénitence trop courte. »

Le vieillard, épuisé par cet effort, se laissa tomber sur son siége, et des larmes coulèrent le long de ses joues étiques.

«Ecoutez, père, dit l'hôte, je suis certain que monsieur n'a pas eu l'intention de vous faire de la peine.

— Non, certainement, dit le jeune clerc en tendant la main au vieillard; pardonnez-moi, ce n'était qu'un badinage.

— Comment ne vous pardonnerais-je pas, dit le mendiant, moi qui ai tant besoin d'indulgence ?

— Pour preuve de notre réconciliation, dit le jeune homme, racontez-nous, s'il vous plaît, votre histoire.

— J'y consens, dit le vieillard, puisque la morale qu'elle renferme peut vous être utile, et il commença ainsi son récit :

A vingt ans j'étais un cloaque de tous les vices réunis, querelleur, batailleur, ivrogne, débauché, jureur et blasphémateur infâme; mon père, après avoir tout tenté pour me corriger, me maudit, et mourut ensuite de chagrin. Me trouvant sans ressources, après avoir dissipé mon patrimoine, je fus trop heureux de trouver du service comme simple engagé de la compagnie de Labrador. C'était au printemps de l'année 17..; il pouvait être environ midi; nous descendions dans la goëlette *la Catherine,* par une jolie brise; j'étais assis sur la lisse du gaillard d'arrière, lorsque le capitaine assembla l'équipage et lui dit : « Ah ça! enfants, nous serons, sur les quatre heures, au poste du diable; qui est

celui d'entre vous qui y restera? » Tous les regards se tournèrent vers moi, et tous s'écrièrent unanimement : « Ce sera Rodrigue Bras-de-Fer. » Je vis que c'était concerté ; je serrai les dents avec tant de force que je coupai en deux le manche d'acier de mon calumet, et, frappant avec force sur la lisse où j'étais assis, je répondis dans un accès de rage : « Oui, mes mille tonnerres, oui, ce sera moi, car vous seriez trop lâches pour en faire autant; je ne crains ni Dieu ni diable, et quand Satan y viendrait, je n'en aurais pas peur !—Bravo ! s'écrièrent-ils tous. Huzza ! pour Rodrigue. » Je voulus rire à ce compliment; mais mon ris ne fut qu'une grimace affreuse, et mes dents s'entrechoquèrent comme dans un violent accès de fièvre. Chacun alors m'offrit un coup, et nous passâmes l'après-midi à boire. Ce poste, de peu de conséquence, était toujours gardé, pendant trois mois, par un seul homme, qui faisait la chasse et la pêche, et quelque petit trafic avec les sauvages. C'était la terreur de tous les engagés, et tous ceux qui y avaient resté avaient raconté des choses étranges de cette retraite solitaire : de là, son nom de Poste du diable; en sorte que depuis plusieurs années on était convenu de tirer au sort pour celui qui devait l'habiter. Les autres engagés, qui connaissaient mon orgueil, savaient bien qu'en me nommant unanimement, la honte m'empêcherait de refuser, et par là ils s'exemptaient d'y rester eux-mêmes, et se débarrassaient d'un compagnon brutal qu'ils redoutaient tous.

Vers les quatre heures, nous étions vis-à-vis le poste dont le nom me fait encore frémir après un laps de soixante ans, et ce ne fut pas sans une grande émotion que j'entendis le capitaine donner l'ordre de préparer la chaloupe. Quatre de mes compagnons me mirent à terre avec mon coffre, mes provisions, et une petite pacotille pour échanger avec les sauvages, et s'éloignèrent aussitôt de ce lieu maudit. « Bon courage ! bon succès !

s'écrièrent-ils d'un air moqueur, une fois éloignés du rivage. — Que le diable vous emporte tous, mes !... que j'accompagnai d'un juron épouvantable. — Bon, me cria Joseph Pelchat, à qui j'avais cassé deux côtes six mois auparavant ; bon, ton ami le diable te rendra plus tôt visite qu'à nous. Rappelle-toi ce que tu as dit. » Ces paroles me firent mal. « Tu fais le drôle, Pelchat, lui criai-je ; mais suis bien mon conseil, fais-toi tanner la peau par les sauvages : car, si tu me tombes sous la patte dans trois mois, je te jure par.... (autre exécrable juron) qu'il ne t'en restera pas assez sur ta maudite carcasse pour raccommoder mes souliers. — Et quant à toi, me répondit Pelchat, le diable n'en laissera pas assez sur la tienne pour en faire de la babiche. » Ma rage était à son comble. Je saisis un caillou, que je lançai avec tant de force et d'adresse, malgré l'éloignement de la terre, qu'il frappa à la tête le malheureux Pelchat et l'étendit sans connaissance dans la chaloupe. « Il l'a tué ! » s'écrièrent ses trois autres compagnons, un seul lui portant secours, tandis que les deux autres faisaient force de rames pour aborder la goëlette. Je crus en effet l'avoir tué, et je ne cherchais qu'à me cacher dans le bois, si la chaloupe revenait à terre ; mais une demi-heure après, qui me parut un siècle, je vis la goëlette mettre toutes ses voiles et disparaître. Pelchat n'en mourut pourtant pas subitement ; il languit pendant trois années, et rendit le dernier soupir en pardonnant à son meurtrier. Puisse Dieu me pardonner au jour du jugement, comme ce bon jeune homme le fit alors !

Un peu rassuré, par le départ de la goëlette, sur les suites de ma brutalité (car je réfléchissais que, si j'eusse tué ou blessé Pelchat mortellement, on serait venu me saisir), je m'acheminai vers ma nouvelle demeure. C'était une cabane d'environ vingt pieds carrés, sans autre lumière qu'un carreau de vitre au sud-ouest ; deux petits tambours y étaient adossés, en sorte que cette ca-

bane avait trois portes. Quinze lits ou plutôt grabats étaient rangés autour de la pièce principale. Je m'abstiendrai de vous donner une description du reste : ça n'a aucun rapport avec mon histoire.

J'avais bu beauconp d'eau-de-vie pendant la journée, et je continuai à boire pour m'étourdir sur ma triste situation; en effet, j'étais seul sur une plage éloignée de toute habitation, seul avec ma conscience! et, Dieu! quelle conscience! Je sentais le bras puissant de ce même Dieu que j'avais bravé et blasphémé tant de fois s'appesantir sur moi; j'avais un poids énorme sur la poitrine. Les seules créatures vivantes, compagnons de ma solitude, étaient deux énormes chiens de Terre-Neuve, à peu près aussi féroces que leur maître. On m'avait laissé ces chiens pour faire la chasse aux ours rouges, très communs dans cet endroit.

Il pouvait être neuf heures du soir. J'avais soupé, je fumais ma pipe près de mon feu, et mes deux chiens dormaient à mes côtés; la nuit était sombre et silencieuse, lorsque, tout-à-coup, j'entendis un hurlement si aigre, si perçant, que mes cheveux se hérissèrent. Ce n'était pas le hurlement du chien, ni celui plus affreux du loup; c'était quelque chose de satanique. Mes deux chiens y répondirent par des cris de douleur, comme si on leur eût brisé les os. J'hésitai; mais, l'orgueil l'emportant, je sortis armé de mon fusil chargé à trois balles; mes deux chiens, si féroces, ne me suivirent qu'en tremblant. Tout était cependant retombé dans le silence, et je me préparais déjà à rentrer lorsque je vis sortir du bois un homme suivi d'un énorme chien noir; cet homme était au dessus de la moyenne taille et portait un chapeau immense, que je ne pourrais comparer qu'à une meule de moulin, et qui lui cachait entièrement le visage. Je l'appelai, je lui criai de s'arrêter; mais il passa, ou plutôt coula comme une ombre, et lui et son chien s'en-

gloutirent dans le fleuve. Mes chiens, tremblant de tous leurs membres, s'étaient pressés contre moi et semblaient me demander protection.

Je rentrai dans ma cabane saisi d'une frayeur mortelle ; je fermai et barricadai mes trois portes avec ce que je pus me procurer de meubles ; et ensuite mon premier mouvement fut de prier ce Dieu que j'avais tant offensé et lui demander pardon de mes crimes ; mais l'orgueil l'emporta, et, repoussant ce mouvement de la grâce, je me couchai, tout habillé, dans le douzième lit, et mes deux chiens se placèrent à mes côtés. J'y étais depuis environ une demi-heure, lorsque j'entendis gratter sur ma cabane comme si des milliers de chats, ou autres animaux s'y fussent cramponnés avec leurs griffes ; en effet, je vis descendre dans ma cheminée et remonter avec une rapidité étonnante une quantité innombrable de petits hommes hauts d'environ deux pieds ; leurs têtes ressemblaient à celles des singes et étaient armées de longues cornes. Après m'avoir regardé un instant avec une expression maligne, ils remontaient la cheminée avec la vitesse de l'air, en jetant des éclats de rire diaboliques. Mon âme était si endurcie que ce terrible spectacle, loin de me faire rentrer en moi-même, me jeta dans un tel accès de rage, que je mordais mes chiens pour les exciter, et que, saisissant mon fusil, je l'armai et tirai avec force la détente, sans réussir pourtant à faire partir le coup. Je faisais des efforts inutiles pour me lever, saisir un harpon et tomber sur les diablotins, lorsqu'un hurlement plus affreux que le premier me fixa à ma place. Les petits êtres disparurent, il se fit un grand silence, et j'entendis frapper deux coups à ma première porte ; un troisième coup se fit entendre, et la porte, malgré mes précautions, s'ouvrit avec un fracas épouvantable. Une sueur froide coula sur tous mes membres, et pour la première fois depuis dix ans je priai, je

suppliai Dieu d'avoir pitié de moi. Un second hurlement m'annonça que mon ennemi se préparait à franchir la seconde porte, et au troisième coup elle s'ouvrit comme la première et avec même fracas. O mon Dieu! mon Dieu! m'écriai-je, sauvez-moi! Et la voix de Dieu grondait à mes oreilles, comme un tonnerre, et me répondait: « Non, malheureux, tu périras. » Cependant un troisième hurlement se fit entendre, et tout rentra dans le silence; ce silence dura une dizaine de minutes. Mon cœur battait à coups redoublés; il me semblait que ma tête s'ouvrait et que ma cervelle s'en échappait goutte à goutte; mes membres se crispaient, et, lorsqu'au troisième coup la porte vola en éclats sur mon plancher, je restai comme anéanti. L'être fantastique que j'avais vu passer entra alors avec son chien, et ils se placèrent vis-à-vis de la cheminée. Un reste de flamme qui y brillait s'éteignit aussitôt, et je demeurai dans une obscurité parfaite.

Ce fut alors que je priai avec ardeur et fis vœu à la bonne sainte Anne que, si elle me délivrait, j'irais de porte en porte mendiant mon pain le reste de mes jours. Je fus distrait de ma prière par une lumière soudaine; le spectre s'était tourné de mon côté, avait relevé son immense chapeau, et deux yeux énormes, brillants comme des flambeaux, éclairèrent cette scène d'horreur. Ce fut alors que je pus contempler cette figure satanique: un nez lui couvrait la lèvre supérieure, quoique son immense bouche s'étendît d'une oreille à l'autre, lesquelles oreilles lui tombaient sur les épaules comme celles d'un lévrier. Deux rangées de dents noires comme du fer, et sortant presque horizontalement de sa bouche, se choquaient avec un fracas terrible. Il porta son regard farouche de tous côtés, et, s'avançant lentement, il promena sa main décharnée et armée de griffes, sur toute l'étendue du premier lit; du premier lit il passa

au second, et ainsi de suite jusqu'au onzième, où il s'arrêta quelque temps. Et moi, malheureux, je calculais pendant ce temps-là combien de lits me séparaient de sa griffe infernale. Je ne priais plus, je n'en avais pas la force ; ma langue desséchée était collée à mon palais, et les battements de mon cœur, que la crainte me faisait supprimer, interrompaient seuls le silence qui régnait autour de moi dans cette nuit funeste. Je lui vis étendre la main sur moi ; alors, rassemblant toutes mes forces, et par un mouvement convulsif, je me trouvai debout et face à face avec le fantôme, dont l'haleine enflammée me brûlait le visage. « Fantôme ! lui criai-je, si tu viens de la part de Dieu, demeure ; mais si tu viens de la part du diable, je t'adjure, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, de t'éloigner de ces lieux. » Satan, car c'était lui, Messieurs, je ne puis en douter, jeta un cri affreux, et son chien un hurlement qui fit trembler ma cabane comme l'aurait fait une secousse de tremblement de terre. Tout disparut alors, et les trois portes se refermèrent avec un fracas horrible. Je retombai sur mon grabat, mes deux chiens m'étourdirent de leurs aboiements pendant une partie de la nuit, et, ne pouvant enfin résister à tant d'émotions cruelles, je perdis connaissance. Je ne sais combien dura cet état de syncope ; mais, lorsque je recouvrai l'usage de mes sens, j'étais étendu sur le plancher me mourant de faim et de soif. Mes deux chiens avaient aussi beaucoup souffert, car ils avaient mangé mes souliers, mes raquettes et tout ce qu'il y avait de cuir dans la cabane. Ce fut avec beaucoup de peine que je me remis assez de ce terrible choc pour me traîner hors de mon logis, et, lorsque mes compagnons revinrent, au bout de trois mois, ils eurent de la peine à me reconnaître : j'étais ce spectre vivant que vous voyez devant vous.

« Mais, mon vieux, dit l'incorrigible clerc notaire....

— Mais... mais... que... te serre... », dit le colérique vieillard en relevant sa besace ; et, malgré les instances du maître, il s'éloigna en grommelant.

« Eh bien ! monsieur le notaire, dit Amand d'un air de triomphe, qu'avez-vous à répondre maintenant ?

— Il me semble, dit l'étudiant esprit fort, que le mendiant nous en a assez dit pour expliquer la vision d'une manière très naturelle. Il était ivrogne d'habitude, il avait beaucoup bu ce jour-là, sa conscience lui reprochait un meurtre atroce : il eut un affreux cauchemar, suivi d'une fièvre au cerveau, causée par l'irritation du système nerveux, et... et...

— Et c'est ce qui fait que votre fille est muette », dit Amand impatienté. »

Ph. A. de Gaspé.

1839.

UNE SCÈNE A SAINT-DOMINGUE.

(*Traduction libre de l'anglais.*)

« La joie et la tristesse sont sœurs. »

L'insurrection des indigènes étant sur le point d'éclater à Saint-Domingue, un jeune Anglais débarqua dans le môle Saint-Nicolas, où les atrocités commises par les nègres étaient l'objet des entretiens de tout le monde. Entre autres événements, le drame suivant fit une si vive impression sur l'esprit du jeune Anglais, que le seul récit en influait encore sur sa mémoire après quarante ans d'intervalle.

L'an 1791, Polydore le Breton était un très riche planteur dans l'île de Saint-Domingue. Il résidait dans

ses superbe plantations de café, qu'il cultivait sur le penchant d'une montagne, à environ quinze milles de la ville du capitaine François. Polydore jouissait d'une très grande fortune et s'était amassé des biens considérables, dont il avait déposé les capitaux dans les fonds des États-Unis, parce qu'il craignait que les troubles sans cesse renaissants de l'endroit n'augmentassent, et ne le forçassent à se transporter avec sa famille dans cette république. Quelques mois avant la livraison des présents détails, notre digne planteur visita pour la dernière fois le Cap, où il vit avec peine que ses compatriotes se livraient sans repos à toutes sortes d'intrigues, et étaient plongés dans le luxe et dans le vice, s'efforçant, par des actes de tyrannie et d'oppression, d'exciter la population nègre à la révolte. Mais, reposant la plus grande confiance dans ceux qui reconnaissaient son autorité, ce brave homme s'en alla demeurer en pleine sûreté dans son domaine, où tout était si bien réglé.

Lorsque les événements dont on va faire mention eurent lieu, Polydore venait d'atteindre sa quarante-cinquième année; sa femme avait environ deux ans moins que lui. Leur famille était composée de six jeunes demoiselles et de trois fils, formant une compagnie gaie et heureuse; ils étaient étrangers aux soucis, et n'avaient, pour ainsi dire, jamais éprouvé un seul instant de chagrin dans tout le cours de leur vie. Les esclaves de Polydore, — oui, Polydore avait ses esclaves! mais ils ne l'étaient que de nom : car ces *enfants de la servitude* trouvaient en lui un ami et un frère, et avaient aussi pour lui la tendresse que des enfants bien élevés témoignent d'ordinaire à des parents qu'ils chérissent et qu'ils estiment. Ainsi, heureux et entouré des marques d'affection que lui prodiguait sa famille, notre digne planteur vécut plusieurs mois après sa dernière vi-

site au Cap, époque à laquelle il ne reçut que des nouvelles peu satisfaisantes sur les procédés insensés de ses concitoyens, qui poursuivaient aveuglément ces fantômes d'*égalité politique*.

Un beau soir du commencement de l'année 1791, Polydore, assis à table, entouré de son aimable famille, se sentit comme parvenu au comble des félicités humaines. Il n'aurait pas alors changé son état pour celui du plus puissant monarque de la terre. Il contemplait avec une étrange admiration ses premiers et bien chers trésors, et examinait aussi avec une sorte de délice ses aimables filles et ses courageux enfants, lorsque, d'une voix basse, il s'écria avec le psalmiste : « Heureux est l'homme dont le carquois en est rempli ! »

Un des convives là présents était fils d'un planteur du voisinage. Ce jeune homme était promis à la fille aînée de notre digne Polydore, et, durant ce joyeux repas, de fréquents regards, de modestes sourires et de très innocents badinages furent échangés entre les plus jeunes membres de la famille, tant soit peu sur le compte et au désavantage de la belle fiancée. On accumula projet sur projet, le tout tendant à hâter le bonheur du jeune couple, et enfin le jour du mariage fixé fut le résultat de ces discussions.

Aussitôt après cette décision momentanée, Polydore donna ordre qu'on prévînt Mongo, leur musicien nègre, car notre brave planteur avait résolu de clore par une danse joyeuse cette agréable soirée. Le musicien parut sur-le-champ avec son violon ; les nymphes et les bergers prirent les places qu'on leur désigna, et leurs jeunes membres frissonnaient de plaisir en attendant le signal de la danse.

L'air était choisi, et le musicien avait à peine fait résonner les cordes de l'instrument que déjà un bruit tumultueux s'était fait entendre ; il était accompagné de

tels hurlements que la joie du salon se changea tout à coup, et comme par enchantement, en une morne tristesse, et que tout le monde fut saisi d'étonnement et d'une crainte indicible du danger.

« Que signifie ce tumulte ? » demanda tranquillement Polydore ; mais on ne répondit à sa question que par de nouveaux cris et de nouvelles lamentations qui venaient du dehors, entremêlés d'horribles imprécations que vomissaient contre lui les voix rauques des naturels, à mesure qu'ils approchaient de la maison. Ils continuèrent ces vociférations jusqu'à ce qu'elles fussent tant soit peu calmées par les râles de plus d'une victime expirante, qui franchirent le seuil de l'appartement où ils venaient de se faire une issue, et dont toute l'allégresse était convertie en soupirs.

Quelques esclaves de Polydore, dangereusement blessés, se traînèrent aux pieds de leur maître, et il apprit de leur propre bouche que cette émeute était la cause de la résistance qu'avaient opposée ses fidèles esclaves pour le défendre, lui ainsi que sa famille, d'une bande assez nombreuse de nègres qui venaient des états voisins. La défense fut cependant désastreuse, car ceux qui étaient forcés de se défendre furent vendus par leurs ennemis altérés de sang, et qui hurlaient et grinçaient des dents avec de brutales délices ; ils les poursuivirent dans leur course meurtrière jusque dans le salon du planteur, où les femmes qui s'y trouvaient eurent recours, avec une énergie surnaturelle, à la protection de leurs amis ; de sorte que la paisible réunion demeura exempte de la nécessité de prendre les armes. Devenus la proie des barbares, ils furent tous traînés à la boucherie comme des moutons qu'on égorge, et périrent de la main des sanguinaires au pouvoir desquels ils étaient tombés. Les atrocités qui suivirent celles-ci devraient être à jamais voilées ; on va néanmoins découvrir encore

un trait, après lequel on abaissera le rideau : car représenter la scène dans tout son naturel, dans toute sa nudité, dans toute sa réalité, ce serait violer les règles de la décence, et blesser des oreilles qui ne sont encore ouvertes qu'à la pureté et à la sensibilité.

Le premier pas des insurgés fut de mettre en pièces les hommes et les femmes ; les premiers furent subitement massacrés par quelques uns des meurtriers, tandis que d'autres forçaient inhumainement les femmes à ouvrir les yeux, pour qu'elles fussent ainsi témoins du massacre de tout ce qu'elles avaient de plus cher au monde.

On trancha la tête à Polydore, et on l'attacha à une longue perche pour la porter en triomphe à la plantation voisine. Un des plus anciens chefs de ces monstres de scélératesse osa faire des propositions de mariage à la veuve désespérée, qui repoussa avec horreur ces infamies. Mais le refus de cette femme ne lui servit en rien : on se saisit d'elle, et on lui fit souffrir, ainsi qu'à ses jeunes demoiselles, quelque chose de plus horrible que la mort ; mais c'est ici que le rideau s'abaisse, ne laissant à raconter que les derniers événements qui couronnent cette scène tragique, et qui avaient été choisis entre mille autres circonstances de ce genre datant de la même époque.

A l'aube du jour qui suivit celui où s'était passée la catastrophe dont on vient de parler, le corps de Polydore le Breton et ceux de son aimable famille furent mêlés ensemble et jetés dans un profond cloaque, qui avait été creusé en hâte pendant la nuit dans le jardin de la plantation. La fosse fut recouverte d'un ou de deux pieds de terre, et c'est dans ce trou que reposent les dépouilles mortelles de Polydore le Breton et celles de son aimable mais bien malheureuse famille.

D^lle^ Odile Cherrier.

1840.

UNE AVENTURE AU LABRADOR.

La côte du Labrador est entièrement stérile, couverte de mornes et de ravins, de marécages et de petits lacs. A bien peu d'exceptions près, pas le moindre arbuste n'ose y réjouir la vue du voyageur par son feuillage vert, ou le garantir par son ombre des feux du soleil d'été : car je dois dire que, nonobstant le froid piquant qui y règne ordinairement vers le milieu de l'hiver, il y fait souvent une chaleur excessive l'été. Pas une clôture ou haie, point de chemins ; seulement l'on aperçoit par-ci par-là, à travers les roches, un petit sentier s'échappant comme un serpent, et allant se perdre tantôt sur la cime d'un morne, tantôt dans une touffe de broussailles. Il faut faire trois à quatre milles avant de rencontrer une seule habitation humaine. On n'y découvre aucun vestige de religion, pas une petite chapelle, pas même une croix, ni aucun monument qui puisse donner à l'étranger une idée que des chrétiens y habitent. Tout y est vaste, solitaire ; tout y semble désolé, sombre. Le silence n'y est interrompu que par les cris du gibier sauvage, qui s'y trouve en abondance, le croassement du corbeau ou le bruit des vagues de la mer. Et c'est pourtant là que volent, de différentes parties de l'Europe et de l'Amérique, Anglais, Ecossais, Irlandais, Jersais, Canadiens et autres, et c'est là qu'ils s'y établissent. L'amour du gain est un si puissant mobile !

L'hiver est le temps de la chasse au daim au Labrador. C'est alors que l'amateur de cet amusement de fatigue peut donner plein essor à sa passion, pourvu qu'il ait des jambes et du courage. Avec quel plaisir il s'ache-

minera, au lever d'un soleil radieux, les raquettes aux pieds, le havresac sur le dos, le fusil sous le bras ou sur l'épaule, laissant derrière lui, à mesure qu'il avance, une suite de figures ovales sur la neige scintillante. Mais aussi à quels dangers ne s'expose-t-il pas ! Le soleil, maintenant si beau, disparaît en un instant sous un voile lugubre de vapeurs épaisses, le vent souffle avec violence, la neige s'élève en tourbillons, on ne voit déjà plus. Où aller ? Seul ! Tantôt sur le sommet d'un rocher escarpé, sur le bord d'un précipice, tantôt entre deux murs de neige ! Il ne se souvient plus de quel point il est parti. Il fait froid, le vent le perce : s'il ne marche pas, il va geler ; mais il ne voit pas à un pas de lui !..... C'est alors qu'il faut de la prudence et de la présence d'esprit, et l'on verra ci-après ce qui se pratique d'ordinaire en cette occasion.

Je me trouvais l'hiver dernier à une de ces réunions joviales si fréquentes au Labrador dans la saison des neiges. On y chante, on y danse, on y pratique la gymnastique, on s'y amuse, en un mot. L'anecdote y a aussi son tour, et voici celle que je recueillis de la bouche d'un des convives, homme probe et véridique. La conversation était tombée sur la chasse au daim. « Il est beau, dit-il, il est noble cet amusement. C'était autrefois ma passion ; mais le temps n'est plus ; je ne puis maintenant faire que quelques pas, et encore c'est avec peine. Que ne donnerais-je pas pour pouvoir marcher comme autrefois !

— Oh ! racontez-nous, racontez-nous, s'il vous plaît, s'écrie une voix.

— Et quoi ? mon ami.

— Votre aventure : je ne l'ai pas encore ouïe.

— Avec plaisir, pourvu que vous ayez assez de patience pour m'écouter jusqu'au bout, car je suis très mauvais conteur. Cependant, comme la vérité n'a pas

besoin du secours de l'art, je m'en vais vous dire tout crûment ce qui m'est arrivé il y a..., oui, il y a de cela dix ans. »

Et notre interlocuteur, ayant avec complaisance empli de tabac et allumé sa pipe, ce qui est indispensable, commença à peu près en ces termes :

Par un bel après-midi du mois de février, m'étant muni de ce qui était nécessaire pour la chasse, je pars avec un de mes employés, un Jersais.

« Chumnum! quel bieau temps! dit mon compagnon, s'adressant à moi en son jargon; j'échpère qu'il ne fera pas mauvès de chitôt. Mais, dites-mé donc, quelle est la dichtance d'ichi à votre cabane?

— Ma cabane..... est peut-être à douze milles de chez moi.

— Oh! che n'est rien, nous j'y cherons avant la nuit.»

Nous marchâmes en silence l'espace de cinq à six milles, quand mon compagnon, m'adressant de nouveau la parole :

« Mais diable! dit-il, voyais donc, n'est-che pas une pichte de cherf que je vès là, chumnum?»

En effet, nous avions devant nous une longue trace qui se perdait dans le lointain. Nous prîmes la piste et gâtâmes le pas. Nous marchâmes ainsi plus de trois heures; mais, n'apercevant rien et la nuit s'avançant, nous prîmes le chemin de ma cabane, où nous arrivâmes il faisait noir. Comme vous savez, le daim se tenant toujours à une distance d'au moins trois ou quatre lieues dans les terres, il est d'usage chez les chasseurs de s'ériger à cette distance une cabane, où l'on a un poêle et tout ce qui peut la rendre tant soit peu confortable. Nous y passons quelquefois des semaines entières.

Nous entrâmes donc, fîmes du feu et de la lumière, et, après avoir dépêché une partie de nos provisions avec

un appétit que notre marche n'avait pas servi à diminuer, nous allumâmes la pipe et commencions à nous ennuyer, lorsque mon compagnon, animé, sans doute, par la situation des lieux et le silence qui régnait autour de nous, le rompit soudain :

« Crayais-vous aux esprits ! me demanda-t-il.

— Aux esprits? lui répliquai-je en riant; farceur, va !

— Quoi ! vous riais ; eh bien ! mè, je vous dis qu'il y en a.

— En as-tu vu ?

— Oui, Monsieur......, ch'est-à-di...... non, mais d'autre en ont vu pour mè ; même que j'peux vous nommais la perchonne, là. Elle peut vous l'di comme mè.

— Eh bien? qu'a-t-elle vu ?

— Che qu'elle a vu ? ch'est horrible che qu'elle a vu. Auchi bien j'm'en vès vous raconter ch'na. Ch'était par une nuit d'automne, il faisait noir comme chais le... »

Il n'eut pas le temps d'achever; des hurlements affreux se firent entendre à quelques pas de nous. Mon compagnon tressaillit ; mais, reprenant ses sens :

« Chumnum ! dit-il, les loups !... mon fusil. »

Il sort; je le suis avec mon arme. Nous regardons de tous côtés. Rien. Bientôt nous entendons au loin le hurlement des loups. Nous rentrons, et le Jersais allait reprendre son histoire de revenants; mais, me voyant m'étendre sur le grabat où nous devions prendre du repos, il suivit mon exemple, et nous nous endormîmes.

Le lendemain matin, avant l'aurore, nous étions sur pied. Pas le moindre nuage au ciel, quelques étoiles brillaient encore çà et là ; nous avions l'avant-goût d'un des plus beaux jours.

« Chumnum ! me dit mon compagnon, après avoir bien dormi, j'échpère que nous pourrons bien couri, et

si je n'occis pas au moins trais cherfs à ma part, j'veux bien être un tchon (chien), là.

— Allons, allons, lui dis-je, ne fais pas tant le rodomont. Tu pourrais bien n'en pas voir un seul, et comment pourrais-tu en tuer trois? Tu n'as pas oublié les lunettes, j'espère?

— Non, non, tout est là (montrant le havresac).

Ces lunettes, voyez-vous, qui sont ordinairement vertes, sont absolument nécessaires à un chasseur, s'il veut s'exempter les tortures du mal d'yeux. Il n'est pas rare de voir des personnes qui ont l'imprudence de ne pas s'en servir devenir aveugles pour plusieurs jours, pendant lesquels elles souffrent cruellement.

Notre déjeuner pris, nons partîmes. Après avoir erré çà et là presque toute la matinée, et n'avoir rien vu, nous prîmes enfin le parti de courir chacun dans une direction différente. Vous sentez que cela nous donnait double chance. Nous nous séparâmes donc en nous faisant la promesse réciproque de nous rencontrer à la cabane, si nous ne nous voyions pas ailleurs.

Je pars, m'acheminant vers un endroit où j'avais été heureux plus d'une fois. Je n'avais eu garde de souffler mot de ceci à mon camarade : car, voyez-vous, un chasseur, comme un musicien, conserve toujours en lui-même une espèce de jalousie envers les autres. Je marche pendant une heure. Arrivé au point où je voulais aller, je n'aperçois rien. Cependant je prends la résolution de ne pas bouger de là. Ce lieu était un lac, autour duquel s'élevaient, à divers intervalles, plusieurs petites éminences. Je me place en embuscade derrière l'une d'elles, et j'attends. Je commençais à trouver le temps long, lorsque soudain j'aperçois un daim, courant ou plutôt volant vers moi, laissant derrière lui un trait de sang sur la neige. J'arme aussitôt mon fusil, et couche en joue. Il arrive, je tire, et le daim tombe.

Je m'approche, ma balle avait porté au cœur. « Mais qui diable l'a donc ainsi blessé? » me dis-je en examinant une des jambes, dont s'échappait un filet de sang. Je n'attendis pas long-temps. Mon compagnon arriva à toutes jambes et soufflant comme une baleine.

« Ah! chumnum! notre bourgès, vous l'avais donc happè. Merchi bien d'la peine; mais ch'est mè qui ai commencé à le démoli; à mè l'honneur.

— Mais où serait-il, mon brave, si je n'eusse été ici?

— Oh! pour ch'qu'est d'chena, j'ai des jambes; je l'aurais bien attrappé : il s'affaiblichait déjà.

— Chut! Ton fusil est prêt?

— Viènayâ. »

Et à l'instant nous nous tapîmes derrière la même petite éminence. Nous voyions s'avancer vers le lac comme une forêt mouvante. Une centaine de daims s'en venaient nonchalamment et musant, tantôt broutant les buissons ou les touffes de mousses qui se montraient en quelques endroits à travers la neige, tantôt folâtrant comme des chiens, ou bien s'arrêtant tout-à-coup, et flairant de tous côtés.

Je me hâtai de recharger mon fusil. Ils avaient pris le lac. Ils approchaient de nous.

« Tiens-toi prêt, dis-je à mon compagnon, nous tirerons ensemble.

— Oh! chumnum valé! j'sommes tout prêt, notre bourgès. »

Ils étaient vis-à-vis de nous. Brrrang! deux daims demeurent sur la place, et le reste s'est déjà évanoui comme une ombre.

« Véla mes trais, s'écrie mon compagnon.

— Comment! tes trais; et moi, ai-je tiré pour rien?

— Véla mes trais, vous dis-je; je vous l'dijais ce matin. Eh bien! les véla, là; bernais mé, à présent.

— Ecoute, mon brave : qui a tiré le premier?

— Ch'est mé.

— Tu es un... crapaud, lui dis-je d'un ton un peu brusque, car il me vexait.

— Ah ! notre bourgès, tout autre nom que celui-là, ch'il vous plaît.

Voyez-vous, cette épithète est à un Jersais ce qu'est celle de *Jack Bull* ou de *Roast beef* à un Anglais.

— Ne vous fâchez pas, continua-t-il, je vès vous expliquais la chose. Quand je vous ai laiché, je n'ai pas fait chinq chents pas que j'ai aperchu au moins septente cherfs. J'en ai bléché un, et il ch'en est venu dans chette direction chi. Si je ne l'avais pas bléché, il aurait churement suivi le reste, qui s'est enfui vers un point opposé. Là, chumnum !

— Mais qui l'a culbuté ?

— Oh ! fallait le laichais couri; il était à mé.

— Moi je te dis que non, et nous verrons. Et comment oses-tu dire que ces deux-ci sont à toi ?

— Bien clair! j'avais deux balles.

— J'en avais trois.

— Pochible, notre bourgès; mais vous avais visè trop haut, j'vous ai remarquè.

— Mortel cr...! J'allais prononcer le mot, mais mon opiniâtre de Jersais, ne pouvant en souffrir l'articulation, m'imposa soudain le silence en me mettant la main sur la bouche.

— Nous arrangerons chena, nous arrangerons chena, dit-il.

Et le grabuge en resta là.

Comme vous n'ignorez pas, il est rare que de semblables altercations ne s'élèvent pas entre les membres d'une partie de chasse. Chacun a la modestie de se croire le plus expert, soit comme tireur ou comme piéton, et, si ses actions ne répondent pas à ses jactances, il a

un piètre fusil, dira-t-il, ou bien il fait long feu, ou fausse amorce; ses raquettes sont trop grandes, trop petites, ou peut-être trop lourdes. Il aura mille autre raisons à vous donner.

— Ah çà! dis-je à mon compagnon, je crois que c'est assez pour aujourd'hui. Nous allons les couvrir soigneusement (car messieurs les renards en feraient un agréable festin), et nous allons nous en retourner.

— Mais chumnum! notre bourgès, il est encore trop de bonne heure; j'parie que j'vous abatte trais j'autres cherfs avant la fin de la journè.

— Eh bien! tu n'as qu'à rester; moi je vais aller chercher le *comitick* (1) et les chiens, pour emmener cette charge à la maison. Pour marcher avec plus d'aisance je vais te laisser mon fusil. J'ai le temps de me rendre avant la nuit, et je reviendrai au clair de la lune avec un autre de mes hommes.

Je coupai les langues des trois daims pour les emporter avec moi, comme trophées. C'est ce qu'un chasseur ne manque jamais de faire.

— En cas que tu t'éloignes, n'oublie pas d'enterrer nos défunts, criai-je à mon compagnon en m'éloignant.

. . . .

Il faisait beau, mais beau à ravir. Outre que je me sentais léger comme une plume, débarrassé que j'étais du poids de mon fusil, je foulais une petite neige mobile comme du sable, et qui ne gênait nullement la raquette. C'était un charme de voir comme j'allais; je volais quasi. Je dois ajouter que ce qui me stimulait encore plus que tout cela, c'étaient les trois langues dont j'étais le possesseur. Trois langues! pensais-je; et cette idée me rendait tout rayonnant de joie. Avec quel plaisir j'allais mon-

(1) Espèce de traîneau, traîné par des chiens, dont on fait usage au Labrador.

trer ces trois diamants de ma couronne ! car j'étais aussi heureux qu'un roi. De quelle satisfaction n'allais-je pas jouir en les étalant, avec une indifférence feinte, sous les yeux de mes gens ébahis !

Et je ne me sentais pas marcher, et je ne faisais pas attention à un brouillard épais qui se formait insensiblement derrière moi. Je ne m'en aperçus que lorsque de gros flocons de neige commençaient à se glisser dans l'air, et que le soleil ne paraissait déjà plus. Je me hâtai davantage, car je redoutais cette apparence atmosphérique au Labrador. Je connaissais les dangers qui la suivent d'ordinaire. D'ailleurs j'avais encore beaucoup de chemin devant moi. Cependant, après avoir examiné les pointes de l'horizon : Ah bah ! me dis-je, ce ne sera rien, j'en suis sûr. Je me trompais. Bientôt le vent s'élève et siffle avec force ; la neige tombée se déchaîne contre celle qui tombe, et il s'en forme un amalgame affreux. Je respirais à peine, et j'allais en avant, lorsque tout à coup la neige s'échappe de dessous mes pieds : il me semble voler, je suis navré, suffoqué, j'étouffe, et, après plusieurs petites saccades, je sens de nouveau la neige sous moi. J'étais tombé, je n'en doutais pas, du haut de quelque morne ; mais de quel côté étais-je parti ? vers quel point allais-je diriger mes pas ? j'aurais à peine pu me discerner la main en me la tenant à la hauteur des yeux. Il faisait déjà nuit. Qu'allais-je devenir ? Périr ? Non, me dis-je, il ne faut pas encore perdre espoir. Ce qui m'encourageait un peu, c'est que le froid n'était pas grand. J'arrache mes raquettes de mes pieds et je m'en sers pour me creuser dans la neige une espèce de fosse dans laquelle je me tapis, m'étant préalablement enveloppé la figure dans un grand shall qui me servait de ceinture, afin de n'être pas étouffé par la neige. Je me couvre de mes raquettes et de neige, et, me confiant à la Providence,

j'attends ainsi le retour du beau temps, ou au moins celui du matin.

J'étais fatigué. Mes paupières se fermaient malgré moi; mais je ne voulais pas dormir, car, si le froid me prenait, je m'exposais à périr. Contraint donc à veiller, je me pris à penser à l'heureuse chasse que je venais de faire, aux éloges qu'on allait me prodiguer, à l'effronterie de mon Jersais, qui prétendait avoir à lui seul toute la chasse, enfin à bâtir des châteaux en Espagne. Il y avait deux ou trois heures que j'étais là. Il me sembla tout à coup ne plus entendre le vent. Je me découvris le visage, et levai la tête. Jugez de ma surprise lorsque je vis que tout était calme autour de moi, que le ciel était brillant d'étoiles, et que la lune venait ajouter à tout cela l'éclat de sa lumière bienfaisante. En un instant j'étais debout, j'avais mes raquettes aux pieds, et mon shall me ceignait les reins. Je n'eus pas fait trente pas que je me reconnus. Je fis involontairement une gambade de joie lorsque je me trouvai face à face avec un homme, et qui? mon brave Jersais.

— Mais, diable, lui dis-je, d'où viens-tu?

— Chumnum! de la cabane.

— Mais, dis-moi donc, étais-tu en chemin pendant le gros temps?

— Ma fè, vène.

— Oui? Vraiment tu es un preux, et tu mériterais la croix d'honneur, s'il y en avait une à donner.

— Oh! che n'est pas tout, notre bourgès, j'ai encore tiré chinq fois depuis que je vous ai laiché.

— Possible! et quel succès?

— Chinq.

— Encore cinq, mais tu veux badiner?

— Vous les verrez demain.

— Montre-moi les langues,

Et il me les montra. Horrible! me dis-je, il a cinq langues et je n'en ai que trois! oh! que ne suis-je resté plus long-temps!

— Appelais-mè crapaud, maintenant.

— Oh! mais, mon ami, est-ce que tu te souviens encore de cela?

— Si je m'en souviens!

Et mon compagnon me regarda d'un air qui me surprit; — et bientôt je l'entendis tenir le soliloque suivant : — Vais-je le faire? je le puis: il est sans armes; j'ai un bon fusil... Crapaud! hein?

Je ne savais que penser, et je commençais à avoir peur, car je le connaissais d'une disposition vindicative à l'extrême, et enclin à s'offenser de la moindre chose; et il ne considérait pas comme une petite injure l'épithète que je lui avais adressée dans un moment de colère. Cependant, un moment après je l'entendis continuer :

— Non, je vais en agir autrement;..... mais s'il refuse..... je l'étends à mes pieds, chumnum!

Et puis se tournant vers moi :

— Arrêtais-là, bourgès, dit-il.

Je m'arrête.

— Vous m'avez inchulté, tantôt; vous n'auriez pas dû le faire, et, si vous ne me faites apologie à l'instant, je vous brûle la cervelle.

Et il me couchait en joue.

—Jean, lui dis-je, sûrement tu n'aurais pas le cœur d'ôter la vie à ton maître.

— Hâtez-vous, ou je tire.

— Moi? lui dis-je, moi? faire apologie à mon serviteur! Crois-tu m'intimider en.....

Je n'eus pas le temps de finir..... Zing..... une balle me siffla aux oreilles. Je fais un saut pour saisir le fusil, mais Jean disparaît comme un éclair. J'emploie tou-

tes mes jambes pour le rattraper...... impossible; je le perdis au détour d'une petite hauteur.

C'est un démon, me dis-je; quelle audace! je n'aurais jamais pensé qu'il en fût capable. Mais il n'en est pas quitte; on ne s'échappe pas ici comme dedans une ville.

Je marchais toujours, regardant, à chaque pas, autour de moi, car mon homme aurait bien pu se mettre en embuscade derrière quelque éminence, et me tirer comme on tire un cerf. Bientôt il me sembla distinguer à la clarté incertaine de la lune quelque chose de blanc qui se glissait vers moi. Je crus me tromper, et je me frottai les yeux à diverses reprises. Je regardai: le fantôme coulait sur la neige. Je pouvais le distinguer plus clairement à mesure qu'il approchait, et je ne pus m'empêcher de le comparer à l'Esprit, dans *Hamlet* de Shakspeare. J'étais pourtant loin d'être superstitieux et de croire aux esprits, et cependait la peur me gagnait malgré moi. J'arrête; le fantôme vient se placer devant moi, et me regarde en face. Je crois découvrir des traits connus; je veux le toucher, ma main se perd dans l'espace. C'est alors que mes cheveux se dressent sur ma tête, que ma langue devient sèche, que je commence à trembler, et mes jambes plient sous moi. J'essaie de m'éloigner, et le fantôme marche avec moi. Je veux parler, ma langue demeure muette.......; je me frotte les yeux de nouveau, il est toujours là. Je mourais de peur et me sentais défaillir, lorsque soudain.....

— Qu'arriva-t-il? demanda notre orateur en s'adressant à moi.

— Je ne sais, lui répondis-je; le fantôme disparut? ou peut-être vous parla?

— Rien de cela.

— Eh bien!....... mais vous croyez donc aux esprits maintenant?

— Mon ami, vous pourrez juger dans l'instant si j'ai droit d'y croire ou non?

Et notre orateur se leva, et, ayant rechargé et rallumé sa pipe, se rassit, se croisa les jambes et les bras, et gardait le silence.

— Eh bien? fis-je, en montrant de l'impatience de ce qu'il ne continuait pas, « je me sentais défaillir, lorsque soudain....?

— Je m'éveillai, dit-il. Et la salle retentit d'un éclat de rire. Il continua :

Ma rencontre avec Jean et mon fantôme n'étaient que la production d'un songe, et je me retrouvais dans ma fosse de neige, avec la *cold reality* devant moi. Il faisait un froid horrible; la neige était durcie sur moi. J'étais engourdi, je me sentais le cœur malade. Je me levai. Le temps était clair, il ne ventait plus. Le jour commençait à poindre. Comme je l'avais pensé, je me trouvais entre deux montagnes. Je marchai avec quelque difficulté, pendant une heure, autour de ma fosse pour me réchauffer. J'eus beaucoup de peine à y réussir. Enfin je voulus monter sur une des montagnes, afin de me reconnaître, car je ne savais pas encore bien où j'étais. J'essayai en vain de grimper; je faisais une enjambée, et je retombais en bas. Je m'étonnais de ce que j'eusse les jambes si faibles, moi qui, maintes fois, avais gravi contre des rochers beaucoup plus escarpés et plus hauts que celui-là. Tous mes efforts furent impuissants, et je me vis enfin forcé de faire un long détour pour arriver au point désiré. Je connus alors que je n'étais qu'à trois milles de ma demeure, mais je ne pouvais plus marcher, je sentais dans mes jambes un engourdissement que je n'avais jamais éprouvé auparavant..... Il faisait un froid.... oh! un froid excessif; et je ne pouvais plus faire un pas. Je m'étends sur la croûte, résolu d'attendre la mort, car j'allais périr, j'en étais sûr. Il y avait

peut-être une demi-heure que j'étais là.... ; je n'avais plus froid, j'éprouvais même des sensations agréables, je jouissais d'une espèce d'existence que l'on pourrait appeler extase ou enchantement, d'une sorte de bien-aise que l'on ressent rarement, lorsque j'aperçus deux chasseurs pas bien loin de moi. Je leur fis signe, ils vinrent à moi; je leur expliquai ma situation, ils me prirent par dessous le bras, et me traînèrent chez moi.... J'avais les pieds gelés, Messieurs; je n'ai plus un seul doigt aux pieds. Jugez de mon malheur! Je ne peux plus chasser, moi qui avais la réputation d'être le meilleur chasseur de la côte.

Il avait fini. Nous le remerciâmes; et la danse et les jeux continuèrent.

Pierre Petitclair.

1844.

LA FILLE DU BRIGAND.

NOUVELLE.

I.

UNE PREMIÈRE ENTREVUE.

C'était à la fin d'une journée de septembre ; le soleil venait de disparaître derrière les montagnes et ne mêlait plus à leur sombre verdure que les derniers reflets d'une teinte de sang. De gros nuages couleur d'encre roulaient rapidement dans l'atmosphère et commençaient à jeter sur la nature l'ombre d'une nuit d'orage et de terreur. On entendait au loin le sourd murmure des flots du Saint-Laurent, le bruit monotone de la chute de Montmorency, le sifflement du vent qui s'engouf-

frait violemment dans les sentiers tortueux qui avoisinent la porte Saint-Louis, et se brisait avec fracas sur les vieux murs qui les bordent. Déjà l'écho des solitudes répétait par intervalle les roulements du tonnerre, et l'éclair sillonnait les ombres de la tempête.

Huit heures sonnaient aux horloges du quartier Saint-Louis ; les rues de Québec étaient désertes ; un silence effrayant régnait sur la ville. Tout annonçait une de ces nuits de vol et de meurtre que les citoyens ne voyaient arriver qu'avec crainte, et qu'ils passaient dans des transes horribles. Québec vivait alors dans une époque de sang, époque à jamais mémorable dans les annales du crime, à jamais ineffaçable sur les murs des prisons ; époque de dégradation, où on avait chaque jour à enregistrer un nouveau meurtre, à punir un nouveau crime !

Une seule lumière brillait encore dans une petite auberge du faubourg Saint-Louis, unique et mauvais refuge qu'avaient pu trouver trois jeunes gens surpris par l'orage, qui venait de commencer avec les symptômes les plus menaçants. C'était une chétive cabane, basse et humide, autrefois peinturée, portant en grosses lettres jaunes cette inscription :

AUBERGE DU FAUBOURG SAINT-LOUIS

PAR

Mme LA TROUPE.

Quatre petites fenêtres, dont les vitres avaient été presque toutes cassées et remplacées par des fonds de chapeau et de gros paquets de linge, éclairaient ce taudis. On y entrait par une porte enfoncée dans le sol, et, après avoir descendu dans l'intérieur trois ou quatre degrés, on se trouvait vis-à-vis d'un comptoir peint en bleu foncé où étaient réunis pêle-mêle des mesures sales et rouillées, des verres estropiés, des bouteilles vides

et renversées. Les murs avaient été jaunis et tachés par la fumée d'une mauvaise lampe suspendue au plafond et qui répandait dans l'appartement une lumière blafarde et une odeur forte et désagréable. Dans le fond de cette première chambre on apercevait une autre porte vitrée, qui donnait dans une espèce de salon un peu plus relevé, destiné aux *gentlemen*. Cette chambre n'était éclairée que par deux vitraux, entourés de mauvais rideaux tout troués, mais assez propres. Une longue table carrée la traversait d'un bout à l'autre; vis-à-vis était un sofa de paille, fixé au mur, au dessus duquel était représenté, sur une toile peinte et d'une manière assez peu fidèle, le portrait de Napoléon.

Enfin trois chaises de bois et une autre petite table ronde complétaient tout l'ameublement de ce salon, où étaient réunis en ce moment nos trois gentilshommes, que nous nommerons Stéphane, Emile et Henri, auxquels l'hôtesse faisait les compliments et les demandes d'usage.

Mme La Troupe était une femme d'environ trente ans, grande, robuste et assez bien faite. Elle conservait encore un reste de beauté peu commune ; mais ses traits, autrefois réguliers, avaient été bouleversés par l'eau-de-vie, ses yeux rougis par des veilles continuelles, et son large front s'était couvert de rides précoces et de cicatrices. Malgré ces désavantages extérieurs, Mme La Troupe savait plaire par ses manières polies et engageantes, par son sourire gracieux et avenant, par le ton d'élévation qu'elle savait prendre avec des gens qu'elle croyait devoir respecter et qui lui paraissaient appartenir à une classe assez élevée.

Aussi, en présence de ses nouveaux hôtes, Mme La Troupe ne négligea-t-elle rien pour leur faire une réception dans les formes; elle montra tant de grâce, tant de politesse exquise, que nos jeunes gens auraient cru

avoir affaire à une dame de première qualité, s'ils n'avaient eu dans ce qui les entourait une preuve suffisante du contraire.

— Eh bien! Messieurs, leur dit-elle en donnant un de ses sourires les plus mignons, que prenez-vous ce soir? un verre de bière? un verre de vin chaud? Ce dernier, je crois, serait préférable, n'est-ce pas? Au reste, choisissez, Messieurs; j'ai du vin supérieur en bouteille, de la bière fraîche, du gin de Hollande, du brandy....

— Emportez-nous du vin, Madame, dit Stéphane, qui, en remarquant l'air d'affectation que Mme La Troupe prenait, ne put s'empêcher de rire en levant les épaules.

— C'est bien, Monsieur; vous allez être servis dans l'instant.

Et Mme La Troupe se retira en saluant avec courtoisie.

— Quel air de dégradation! dit Stéphane en s'adressant à ses amis; et pourtant n'est-il pas étonnant de rencontrer dans une femme qui ne vit qu'avec le rebut de la société un tel raffinement de politesse?

— En effet, cela paraît drôle, dit Emile; mais n'allez pas croire, Stéphane, que cette femme a toujours été ce qu'elle est aujourd'hui.

— Comment savez-vous cela? dit Henri.

— C'est une simple supposition que je fais, Henri, et je la crois assez fondée : il n'est pas possible qu'une femme puisse apprendre la politesse avec des gens qui l'ignorent absolument; la politesse ne s'acquiert qu'avec une bonne éducation.

— Vous avez raison, Emile, dit Stéphane; cette femme peut avoir et doit nécessairement avoir été bien élevée; qui sait? elle appartient peut-être à une famille respectable : il y a tant d'exemples à présent qui nous

prouvent qu'une pareille dégradation est possible, et même facile !

L'hôtesse entra en ce moment avec une bouteille de vin cacheté et demanda à Stéphane la permission d'introduire avec eux un homme et une jeune fille qui venaient d'arriver.

— Une jeune fille dehors dans un pareil temps ! voilà du mystérieux. Et d'où viennent-ils, s'il vous plaît? dit Stéphane en débouchant la bouteille et en faisant une grimace dédaigneuse à l'odeur et au goût aigre et amer du vin falsifié qu'elle contenait.

— Je l'ignore, Monsieur; seulement ils paraissent venir de loin : ils sont en voiture et tout couverts de boue et d'eau.

— Faites-les entrer, Madame, quels qu'ils soient.

L'orage était alors à sa plus grande fureur ; le tonnerre venait de tomber à quelques pieds de l'auberge ; l'éclair sillonnait en tout sens l'atmosphère, qui paraissait comme un océan de feu ; la pluie tombait par torrents ; le vent faisait craquer horriblement le toit et les pans de la maison.

— Ciel ! quel orage ! dit Henri en allant fermer une fenêtre qui venait de s'ouvrir avec violence ; je n'ai jamais rien vu de si effrayant.

Mme La Troupe venait d'entrer avec les nouveaux personnages qu'elle venait d'annoncer et avec qui elle paraissait être en parfaite connaissance ; elle les introduisit sous le nom de M. Jacques et demoiselle Jacques. M. Jacques salua froidement et s'empara du vieux sofa avec sa fille.

— Vous prenez quelque chose, maître Jacques ? dit Mme La Troupe.

— Oui, la mère, un verre de *gin* pour moi. Et toi, ma chère, que prends-tu, hein ? Emportez-lui un verre de cidre, s'il vous plaît.

Et maître Jacques tira de sa poche une vieille bourse de cuir et remit une pièce d'argent à l'hôtesse.

Stéphane et ses amis le considéraient avec attention ; tous trois ne pouvaient se lasser d'admirer les charmes de sa fille, qui, de son côté, jetait de temps en temps les yeux sur Stéphane, assis le plus près d'elle. Helmina n'avait pas encore seize ans ; elle était à cet âge bouillant de la jeunesse où les passions commencent à naître dans le cœur et à se refléter au dehors. Helmina était un de ces types de beauté régulière, de candeur enfantine, que le peintre n'a pu encore retracer avec précision, que le poète n'a pu chanter dignement.

Son visage, faiblement ovale et d'une blancheur éblouissante mêlée à l'incarnat de la rose, était encadré dans des boucles de cheveux d'un noir d'ébène qui retombaient et flottaient sur un cou d'albâtre. Ses yeux noirs, légèrement soulevés, brillaient sur son beau front, poli comme le marbre. Elle portait un chapeau de paille jaune surmonté d'une plume blanche, qui ne lui couvrait que le haut de la tête. Une robe de mérinos rouge foncé, presque collée sur elle par la pluie, dessinait merveilleusement sa taille bien proportionnée et donnait une faible idée du contour régulier de ses bras et de ses épaules. Ses mains blanches et potelées se croisaient comme d'elles-mêmes chaque fois que l'éclair brillait. Elle était assise près de son père, le regardait avec tendresse, et lui souriait avec grâce, en laissant apercevoir ses dents d'ivoire et ses lèvres de corail.

Maître Jacques, son père, pouvait avoir quarante ans tout au plus ; il était d'une taille moyenne, mais bien conditionnée, d'une physionomie grossière et rebutante, mais d'un caractère assez doux et accessible. Il portait ce soir un large manteau de drap bleu qui lui descendait jusqu'aux talons, un chapeau de castor gris presque

tout usé qui lui couvrait une partie du front, des pantalons couleur de poussière, une veste à l'antique, munie d'énormes boutons de corne, et traversée en tous sens par une chaîne de cuivre doré, un fichu de soie noire, qui contrastait avec une chemise très blanche ; tel était à peu près l'accoutrement de maître Jacques, accoutrement qui, ainsi que celui de sa fille, ne laissait pas d'être très propre et assez à la mode.

A en juger par l'air extérieur, maître Jacques devait être un homme respectable ; aussi Stéphane s'approcha-t-il avec confiance et commença à lier conversation avec lui, tandis que sa fille alla sécher ses vêtements près d'un bon feu que l'hôtesse venait d'allumer dans un autre appartement.

— Vous avez là, M. Jacques, une charmante enfant, dit Stéphane en suivant des yeux la jeune Helmina.

— Vous êtes la centième personne qui me faites ce compliment, et pourtant, dit Maître Jacques avec une modestie affectée, je ne vois pas qu'il soit mérité.

— Vous vous trompez, M. Jacques, votre fille est bien la plus belle personne que j'aie encore rencontrée. Mais, dites-moi, si toutefois il n'y a pas trop d'indiscrétion à vous le demander, il faut qu'une affaire pressante vous ait engagé à braver un temps aussi terrible ?

— Nullement, Monsieur ; c'est une simple promenade. Ce matin, vous le savez, le temps était superbe : j'ai voulu satisfaire le goût de ma fille en lui faisant admirer tous les beaux sites que Québec nous offre. Cela lui servira pour aujourd'hui de leçon de dessin : vous conviendrez qu'elle ne peut avoir de plus beaux modèles que ceux de la nature.

— Votre demoiselle apprend le dessin, M. Jacques ?

— Oui, Monsieur, et la musique aussi ; je ne néglige rien, voyez-vous bien, pour donner à ma fille la meil-

leure éducation possible, dit maître Jacques avec orgueil et en toussant avec importance.

— Vous l'avez placée dans un couvent, je suppose?

— Non pas, monsieur, je l'ai mise en pension chez une dame respectable, et là des maîtres se rendent tous les deux jours pour l'instruire dans toutes les sciences utiles et agréables.

— Voilà qui est bien, fort bien; si tous les parents se conduisaient comme vous envers les enfants, Québec, rempli d'excellents talents, ne le cèderait peut-être en rien aux premières villes de l'Europe pour l'éducation.

Pendant cette conversation entre maître Jacques et Stéphane, Emile et Henri en tenaient une autre à voix basse.

— Savez-vous, Henri, dit Emile en montrant du doigt Stéphane, savez-vous que ce corps-là va devenir amoureux de la jeune fille! sur mon âme, je parierais qu'il va en devenir fou! Voyez-vous ces informations qu'il prend et avec quel plaisir il les reçoit; et puis n'avez-vous pas remarqué, il n'y a qu'un instant, ces regards brûlants qu'il lui lançait à la dérobée? Et la belle de son côté ne paraissait pas tout à fait indifférente: elle rougissait, baissait les yeux, souriait même. Tenez, Henri, il y a quelque chose là-dessous.

— Je suis assez de votre opinion, Emile; pourtant comment Stéphane pourrait-il devenir amoureux d'une fille qu'il ne connaît nullement, qu'il n'a encore jamais vue avant aujourd'hui!

— Bah, Henri, on dirait que vous ne connaissez pas l'amour; que vous ignorez qu'il prend ordinairement tout à coup, qu'une seule étincelle suffit pour l'allumer dans un cœur aussi passionné que celui de Stéphane. Au reste, tenez, voilà la jeune fille qui revient; faites-y attention.

Stéphane, en voyant paraître Helmina, se leva, et,

allant au devant d'elle, il lui prit la main et la conduisit jusqu'au sopha.

— J'ai craint, Mademoiselle, lui dit-il avec douceur et en lui souriant avec amour, que cet orage n'eût pour vous des suites funestes ; mais je vois avec satisfaction qu'il n'en sera rien.

— Vous êtes vraiment trop bon, Monsieur, lui dit Helmina en baissant la vue, et je vous remercie de l'inrêt que vous semblez me porter.

Maître Jacques fronça le sourcil; Émile coudoya légèrement Henri, qui, de son côté, fit à Stéphane un signe d'encouragement accompagné d'un sourire qui le fit rougir, mais il ne fit pas semblant d'avoir compris.

— Eh bien! dit Emile à l'oreille d'Henri, ne vous l'ai-je pas dit?

— Ma foi oui, dit Henri, ça en a pas mal l'air.

Cependant l'orage avait entièrement cessé; la lune commençait à percer les nuages; on n'entendait plus que le pas lourd et traînant du *watchman*. Maître Jacques se leva tout d'une pièce et les poings sur les côtés, et, après avoir dédaigneusement jeté les yeux dans la chambre, il sortit avec sa fille en saluant du bout de ses doigts.

Un instant après on entendit le bruit d'une voiture qui se dirigeait dans le chemin qui conduit aux plaines d'Abraham.

II.

CE QUE PEUT UNE ETINCELLE.

Le jour n'était pas bien loin de paraître; l'aurore avait remplacé les ténèbres épaisses de la nuit; Stéphane frappait à la porte d'une vaste maison en pierre grise située au centre de la ville. En arrivant dans sa chambre, il s'était mis au lit dans l'espérance de goûter

quelque repos après la marche et les fatigues d'une nuit comme celle qui venait de finir, mais il ne pouvait chasser loin de lui l'image de la jeune fille qu'il avait rencontrée. Helmina était toujours devant lui ; il ne pouvait se dissimuler que cet intérêt qu'il lui portait comme malgré lui n'était autre chose que l'influence d'un amour naissant. Mais, tout en retraçant à son esprit les charmes de la jeune fille, Stéphane ne pouvait s'empêcher de faire des réflexions bien amères sur l'ignorance où il était de son existence et de sa famille, parce qu'il savait que son père, homme rigide et orgueilleux, ne souffrirait pas qu'il vînt à s'amuser à une fille de naissance obscure et de fortune médiocre. Et pourtant Stéphane était porté à croire que maître Jacques, malgré son air de respectabilité et de grandeur, n'appartenait pas à une classe bien élevée. Voici comme il raisonnait : maître Jacques était en parfaite connaissance avec madame La Troupe, qui, de son côté, paraissait très familière avec lui. Maître Jacques paraissait très bien accoutumé dans l'auberge du faubourg Saint-Louis, il y venait donc souvent ; et comme madame La Troupe ne vivait qu'avec la dernière société, comme la maison qu'elle tenait n'était fréquentée que par des misérables, il n'était pas probable que maître Jacques en eût été un des habitués s'il eût appartenu à une classe tant soit peu respectable. De plus, maître Jacques n'entraînerait pas sa fille chez madame La Troupe, si, comme il s'en était vanté, il n'épargnait rien pour son éducation, et s'il avait tant à cœur de la bien élever.

Telles étaient, entre beaucoup d'autres, les réflexions que Stéphane faisait ; il résolut de chercher au plus vite des informations auprès de madame La Troupe, et de lui demander, sans l'informer de ses intentions, des renseignements sur celui avec qui elle paraissait si familière et qu'il avait lui-même tant intérêt à connaître. Il

s'endormit enfin dans cette résolution. Mais il n'avait pas reposé une heure qu'il fut éveillé par quelqu'un qui le tirait du bras :

—Stéphane, levez-vous; diable! mon ami, comme vous êtes paresseux ce matin! j'ai pourtant marché et veillé autant que vous, et voilà deux heures que je suis debout.

— Eh! c'est vous, Emile, dit Stéphane en s'éveillant en sursaut et en se frottant les yeux ; mais qui vous emmène donc si matin?

— Rien, mon cher, que l'intérêt que je vous porte ; après une entrevue comme celle d'hier au soir, dit malicieusement Emile, vous avez dû passer une nuit agréable, accompagnée d'heureux songes.

— Que voulez-vous dire, Emile? dit Stéphane en rougissant.

— Ce que je veux dire? bah! Stéphane, ne dirait-on pas que vous voulez en faire un mystère? croyez-vous que je ne me souviens plus de la petite *cocotte* qui vous a si bien *emmiellé* hier au soir?

— Mais vous badinez, Emile.

— Point du tout, Monsieur le réservé; je parle très sérieusement, aussi sérieusement que vous agissez.

— Encore une fois, Emile, expliquez-vous!

— Dans l'instant. Dites-moi franchement, mon cher Stéphane, n'est-il pas vrai que la jeune Helmina, la fille de maître Jacques, pour parler plus clairement, a laissé dans votre cœur une impression ineffaçable? n'est-il pas vrai que vous y pensez à tout instant, que vous donneriez beaucoup pour la connaître plus particulièrement?

Emile fixa Stéphane avec attention.

— Quand cela serait vrai, dit Stéphane troublé, qu'en concluriez-vous?

— Eh bien! si cela était, continua Emile avec triomphe, comment appelleriez-vous cet intérêt que vous lui

portez, et, si cela n'était pas vrai, comment me le prouveriez-vous après l'empressement que vous avez montré hier ?

— Soit, dit Stéphane poussé au pied du mur, je veux croire avec vous qu'Helmina m'a intéressé, je veux croire à toutes les bonnes intentions que vous voulez bien me prêter ; mais, encore une fois, qu'en conclurez-vous ?

— Pardi ! ce que tout autre en conclurait, que vous l'aimez, et diablement encore.

— Vous vous trompez, Emile ; ce n'est que de l'amitié, dit Stéphane en affectant un air d'indifférence.

— De l'amitié avec une personne avec laquelle on n'a eu aucune relation, aucune liaison? vous n'y pensez pas, Stéphane : l'amitié ne prend pas si vite que cela ; au lieu que l'amour n'a besoin pour naître que d'un simple regard, que d'une seule parole. Allons, mon cher ami, n'essayez plus à faire un secret de votre amour ; dites que vous l'aimez, et n'en ayez pas honte : c'est une charmante petite fille, sur mon âme !

— Oui. Est-elle de votre goût ?

— Tellement de mon goût que, si j'étais comme vous en état de choisir une belle, je n'en prendrais jamais d'autre que cette *poupée*.

— Vous la prendriez même sans la connaître, Emile ?

— Comment, sans la connaître ? Il me suffirait de connaître sa naissance, et voilà tout.

— Et si elle était d'une naissance obscure ?

— Peu importe, pourvu qu'elle fût honnête.

— Mais si votre père s'opposait à votre union ?

— J'attendrais jusqu'à l'âge de majorité ; mon père n'aurait plus rien à dire alors.

— Et, en vous mariant ainsi, Emile, ne croiriez-vous pas mal agir envers votre père ?

— Point du tout, mon cher Stéphane. Comment,

parce qu'il plairait à mon père de refuser son consentement à mon union pour la seule raison que mon amante est pauvre ou d'une maison obscure, je devrais abandonner une jeune fille que j'aime, qui m'aime de même et qui peut faire mon bonheur, une jeune fille qui quelquefois aura peut-être refusé vingt autres partis pour moi? Quel est, mon cher Stéphane, quel est le père assez déraisonnable, assez peu doué de jugement pour en agir ainsi? Quel est le père qui se laissera guider par un orgueil assez mal placé, par un intérêt assez sordide, pour abandonner son fils parce qu'il se mariera avec une jeune et tendre fille qui n'aura peut-être d'autre défaut que le malheur d'une naissance obscure ou d'une fortune médiocre?

-- Cet homme déraisonnable, mon cher Emile, dit Stéphane en hésitant, vous le trouverez dans mon père.

— Votre père!

— Oui, Emile, mon père, et, s'il m'est permis de le dire, c'est là son seul défaut; il est trop épris de lui-même, trop fier de son origine et de sa fortune, tellement fier que, si j'osais me marier contre sa volonté, il me retirerait d'abord son amitié, qui n'a pas de bornes pour moi, et serait capable de me déshériter.

— Vous m'étonnez, mon cher Stéphane. Votre père...... pardonnez-moi ce que je viens de dire...

— Vous avez bien dit, Emile, très bien dit; je suis de votre avis, et, malgré cela, vous le dirai-je, je crois que je laisserais une fille que j'adorerais pour conserver les bonnes grâces de mon père.

— Vous ne le pourriez jamais, j'en suis persuadé.

— Jamais? mais que me conseilleriez-vous donc de faire si je me trouvais dans un pareil dilemme?

— Je serais bien en peine, Stéphane; je crois qu'alors votre propre conseil vaudrait mieux que celui de tout autre.

Stéphane s'appuya le front sur le dossier d'une chaise et sembla anéanti dans de profondes réflexions ; puis, se relevant tout à coup et jetant sur Emile un regard confus et douloureux :

— Je ne vous le cacherai plus, mon cher Emile, j'aime cette jeune fille ; oui, je l'aime plus que je ne l'avais pensé d'abord ; je sens dans mes veines le feu de l'amour qui me consume, et cependant, mon cher ami, ajouta-t-il en versant des larmes abondantes, vous voyez que cet amour est sans espoir. Les réflexions que j'ai faites hier au soir me font craindre beaucoup que cette jeune fille ne soit en effet d'une naissance peu élevée ; mais je le jurerais sur mon âme, oui, il me semble que je le jurerais avec confiance, Helmina est une enfant qui embellirait mon existence, je le sens au dedans de moi. Je suis persuadé que son âme est aussi pure que celle d'un ange, que ses sentiments sont nobles et élevés, que ses qualités sont rares et précieuses ; et cependant, Emile, n'est-il pas pénible pour moi d'être obligé de l'abandonner parce qu'elle n'est pas issue de parents nobles? Ah! Emile, s'il ne tenait qu'à moi, je l'épouserais, oui, je l'épouserais quand même elle serait la fille du dernier des hommes, puisqu'elle est honnête, belle et vertueuse.

— N'anticipez pas sur les événements, mon cher Stéphane. Qui sait ? les difficultés que vous vous figurez n'existent peut-être pas ; il est même possible qu'elle appartienne à une famille respectable, et c'est tout ce que votre père demande. Si, au contraire, la fortune est contre vous, il n'est pas possible que votre père, que vous dites si indulgent pour vous, se refuse à votre mariage en voyant votre amour, en remarquant les charmes et les vertus d'Helmina ; non, Stéphane, j'en ai la ferme conviction, votre père bénira toujours une union qui, sans reposer sur la fortune et la noblesse, produira

des fruits précieux, les plus précieux que l'on puisse désirer, puisqu'elle reposera sur la vertu et l'amitié.

— Puissiez-vous dire vrai, je serais trop heureux !

— Espérez donc, et, si vous me le permettez, je me joindrai à vous pour chercher toutes les informations nécessaires sur l'existence de la jeune fille, et j'irai avec vous me jeter aux genoux de votre père, si les renseignements que nous recueillerons ne lui conviennent pas.

— Merci, Emile, merci, dit Stéphane en le serrant dans ses bras. Que je suis fortuné d'avoir un véritable ami comme vous : car, s'il est vrai que le devoir d'un ami est de partager et de diminuer la douleur de son ami, de lui offrir ses services, oh ! Emile, je puis dire que vous l'accomplissez d'une manière irréprochable.

— Si vous le voulez, Stéphane, dit Emile pour rompre une conversation qui affectait sa sensibilité, demain nous irons ensemble chez Mme La Troupe quand la nuit sera close ; nous emmènerons avec nous le gros Magloire, car je vous avouerai franchement que je redoute de traverser le soir ces rues écartées, ordinairement infestées de brigands et de malfaiteurs.

— Vous êtes prudent, Emile, mais je vous dirai qu'en emmenant le gros Magloire, je crains encore quelque chose de plus que les voleurs.

— Que craignez-vous ?

— Mon père. S'il apprenait que j'entre dans une maison pareille, je ne sais ce qu'il en arriverait ; d'ailleurs, mon cher ami, soyez persuadé que notre réputation en souffrirait si.....

— Vous avez raison ; quoique je ne doute nullement de la discrétion de Magloire, cependant il vaut mieux aller seuls. A demain donc, Stéphane, à sept heures du soir ; préparez vos pistolets.

— Un mot encore, s'il vous plaît, Emile : que le se-

cret que je viens de vous dire soit entre nous seuls jusqu'à ce que je puisse le divulguer moi-même d'une manière avantageuse pour mon intérêt.

— Ne craignez rien, la suite vous donnera une nouvelle preuve de ma discrétion. Espérez tout de l'avenir ; la persévérance couronnera notre entreprise. Adieu.

Stéphane conduisit son ami jusque dans la rue.

— Oh ! j'oubliais de vous dire, dit Emile en revenant sur ses pas, qu'on a arrêté ce matin trois voleurs sur les plaines d'Abraham.

— Grâces à Dieu, dit Stéphane avec satisfaction ; il faut espérer qu'on arrêtera bientôt tous les autres. Et, après avoir serré encore une fois la main de son ami, il remonta dans sa chambre.

III.

COMME QUOI L'AMOUR SE COMMUNIQUE.

A l'entrée de Ste-Foi, sur une petite éminence, était située une jolie petite maison, proprement blanchie, avec des contrevents noirs ; on y arrivait par une avenue étroite, bordée de sapins et d'érables ; le soleil venait de se lever et éclairait de ses rayons d'or cette charmante habitation ; des oiseaux perchés sur toutes les branches et sous le toit de la chaumière faisaient entendre leurs doux ramages, mêlés au murmure d'un petit ruisseau qui coulait au pied du coteau et allait se perdre au milieu du gazon et des fleurs des prairies environnantes. Une calèche verte et presque entièrement couverte de boue était renversée sur le pan de la maison. Maître Jacques et sa fille venaient d'arriver. Une grosse paysanne joufflue, en jupon d'étoffe, nommée Madelon, et une petite fille joviale et élancée, s'empressaient de couvrir une table de porc fumé, de légumes et de lait chaud.

Maître Jacques et Helmina étaient assis sur un banc de jonc vis-à-vis d'un feu ardent allumé dans l'âtre. Helmina tenait constamment la vue baissée.

— Dépêche-toi, Madelon, dit maître Jacques, dépêche-toi, je ne puis faire long séjour ici.

— Dans un instant, maître Jacques ; oh dame ! par exemple, vous n's'rais pas servi comme à l'Albion, j'n'ons pas eu le temps pour ça.

— N'importe ce que tu auras, ma bonne fille ; nous avons faim, tout est superbe alors, n'est-ce pas, Helmina ? Mais dis donc, ma fille, comme tu as l'air triste aujourd'hui ! Que diable, pourtant, ma mignonne, indépendamment de l'orage que nous avons essuyé, tu as eu assez d'agrément dans ta promenade. Hein ! pas vrai ?

— C'est vrai, mon père, j'ai goûté d'autant plus de plaisir avec vous, qu'il m'arrive rarement de jouir aussi long-temps de votre présence.

— Bravo ! mon enfant, dit maître Jacques avec contentement, voilà qui est bien répondu, sur mon âme. Viens m'embrasser, Helmina : tu es maintenant mon unique consolation sur la terre.

Helmina sauta au cou de son père et l'embrassa avec effusion. Maître Jacques aperçut une grosse larme sur la joue pâle de sa fille.

— Helmina, lui dit-il avec douceur, tu pleures, je vois bien que tu me caches quelque chose ; si tu savais comme ce manque de confiance de ta part m'afflige.

— Je n'ai point de secret pour vous, mon père ; cette larme m'est arrachée par l'amitié que je vous porte, par la séparation que vous allez faire. — Oh ! mon père, pourquoi aussi ne pas toujours demeurer avec moi ? Quelles affaires si multipliées peuvent vous retenir aussi long-temps absent ?

Maître Jacques fronça le soucil ; il éluda promptement les questions de sa fille.

— J'espère, Helmina, qu'un jour je pourrai être continuellement avec toi ; ne te chagrine pas, mon enfant. En attendant tu ne manqueras de rien, tu auras tout ce qui te fera plaisir ; mais sois gaie, ma chère, heureuse ; imite ta petite compagne Julienne ; regarde-la, elle est toujours comme l'oiseau sur la branche, chantant, sautant ; imite-la, ma fille.

— Ah bien oui ! la Julienne, dit Madelon avec humeur, elle saute bien qu'trop, elle, par exemple ; j'vous dis, maître Jacques, qu'il n'y a pas à en jouir, ma bonne vérité.

— Allons, de la patience, Madelon : elle est jeune, elle deviendra plus sage.

Et maître Jacques s'approcha de la table et se mit à manger avec précipitation et appétit.

— Dieu le veuille ! dit Madelon en prenant de suite deux ou trois prises de tabac.

Le mari de Madelon venait d'atteler le cheval de maître Jacques.

— Adieu donc, Helmina, dit maître Jacques ; je reviendrai dans quinze jours au plus tard. Sois bonne fille.

Maître Jacques embarqua dans sa grosse calèche et partit en faisant claquer son fouet. Helmina se retira dans sa chambre pour pleurer plus librement.

— C'est toujours bien curieux, Maurice, dit Madelon en s'adressant à son mari, que c't'homme-là n'a pas encore passé ici c'qui s'appelle une journée depuis que nous avons sa fille.

— Eh bien, quoi ? dit Maurice avec rudesse : c'est qu'il a d's'affaires, c't'homme.

— Mais d's'affaires tant que tu voudras, à la fin un homme n'est pas un chien, faut qu'il s'repose.

— Qui t'a dit à toi qu'il n'se r'posait pas ailleurs ?

— V'là c'que j'voudrais savoir ; j'cré ma parole d'honneur que tu manigances avec lui, Maurice, dit Madelon en le regardant attentivement. Tu m'as l'air à connaître queuque chose.

— Tiens, te v'là encore avec tes croyances, dit Maurice en devenant pâle. Comment ça, si tu veux ?

— Comment ça ? parce que d'abord tu as toujours comme lui de l'argent à pleine poche, et ensuite parce que vous vous parlez toujours à l'oreille. Pourquoi ne contez-vous pas vos affaires tout haut ?

— Pourquoi ? dit Maurice d'un air embarrassé, parce que.... dame, parce que.... parce qu'enfin ça n'vous r'garde pas, entends-tu ? On va-t-il fourrer notre nez dans vos affaires, nous autres ? Eh bien ! chacun les siennes.

Madelon, voyant son mari impatienté, n'ajouta plus rien et continua son ouvrage en grommelant.

Maurice sortit.

— C'te pauvre enfant-là a du chagrin que je n'connaissons pas, Julienne, dit Madelon en entendant les sanglots entrecoupés d'Helmina ; pauvre enfant, si jeune et tant pleurer, si belle et avoir tant de chagrins ! Là ! là !

— Et pourtant si heureuse ! ajouta Julienne.

— Heureuse ? Julienne ; heureuse un peu.

— Pourquoi ? n'a-t-elle pas tout ce qu'il lui faut ?

— C'est vrai, mais n'est-ce pas chucotant au moins pour elle de n'pas connaître encore les affaires de son père, de n'pas savoir queu rang elle tient dans le monde ? Son père est riche, Julienne, c'est vrai ; mais comment amasse-t-il son argent ? Il y a à présent tant de... que sais-je enfin !

— Que voulez-vous dire ?

— C'que j'veux dire, Julienne ? ma foi, j'veux dire qu'un homme qui se cache comme M. Jacques et qui a toujours comme lui sa bourse bien garnie ne peut faire rien de bien relevé.

— Vous pensez ça?

— N'ai-je pas raison de l' penser?

— Comme ça, dit Julienne en remuant la tête; mais tenez, je pense, moi, que mademoiselle Helmina a d'autre chose encore sur le cœur; à son âge, voyez-vous, on commence à avoir des chagrins de jeune fille.

— Des chagrins de jeune fille? qu'est c'que t'entends par là, Julienne?

— J'entends que mademoiselle Helmina peut avoir de l'amour. A seize ans, voyez-vous, on dit qu'c'est le bon temps pour ça.

— Mais comment veux-tu qu'elle aime? la pauvre enfant, jamais elle ne voit personne ici; v'là c'qui m'chagrinerait bêtement à sa place. Par exemple, on sait bien c'que c'est, à la fin; on aime à avoir des amis quand on est jeune.

— Et qui vous a dit que, dans les promenades qu'elle a faites avec son père, elle n'a pas rencontré quelqu'un qui lui plût?

— Ça s'pourrait, ça s'pourrait, Julienne. Oh! pour le coup, ça s'rait bien terrible pour elle d'aimer quelqu'un et de ne pouvoir le lui dire. Pauvre Helmina! Mais je l'saurai, oui, elle me l'dira certainement.

Helmina sortit de sa chambre en ce moment et mit fin à la conversation; elle était pâle et abattue; ses yeux rouges et creux, dans lesquels on voyait encore rouler des larmes, annonçaient qu'elle avait beaucoup pleuré. Elle essaya cependant de paraître gaie, car elle donna à Julienne un sourire forcé qui la remplit de joie.

Helmina et Julienne étaient unies et s'aimaient comme deux sœurs, et cependant leur amitié ne datait que d'un an. C'était maître Jacques qui, pour donner une compagne à sa fille, l'avait emmenée et la nourrissait chez Maurice. Julienne avait quatorze ans. Elle était d'une beauté commune, mais d'un caractère riche et précieux.

Julienne ne connaissait encore ni les peines, ni les inquiétudes; le chagrin n'avait pas encore ridé son front, ni troublé son cœur. Toujours riante, toujours heureuse, elle ne connaissait que le jeu et le badinage, elle n'avait d'autres chagrins que ceux qu'elle partageait avec Helmina. Aussi, en la voyant plongée dans la tristesse, elle n'avait pu s'empêcher de verser des larmes; mais, lorsqu'elle la vit sourire, sans penser si ce sourire tenait du désespoir ou de la gaîté, elle sentit dans son cœur la douce espérance et la ferme persuasion qu'elle s'était trompée dans ses conjectures, et que le chagrin d'Helmina ne serait que passager et momentané, comme celui qu'elle avait toujours montré chaque fois que maître Jacques l'avait laissée.

Elle s'approcha donc d'Helmina en riant et en sautant.

— Irons-nous dans les champs aujourd'hui, Helmina? lui demanda-t-elle.

—Oui, ma bonne Julienne, dit Helmina, nous irons cette après-midi. Puis, s'adressant à Madelon: Je vais me reposer un peu, lui dit-elle; vous m'éveillerez à midi, s'il vous plaît: j'ai un mal de tête effrayant.

— Vous êtes malade! dit Madelon; je m'en doutais ben que vous aviez queuque chose.

Elle suivit Helmina dans sa chambre et demeura auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle fût endormie.

Son repos fut assez paisible, seulement de temps en temps elle s'éveillait en sursaut comme si elle eût été sous l'influence de quelque rêve effrayant, ou bien d'une fièvre maligne. Cependant les pulsations régulières de son pouls n'annonçaient rien d'inquiétant, et Madelon, en appliquant sa large main sur le front pâle d'Helmina, vit avec plaisir qu'il n'était pas aussi brûlant que lorsqu'elle s'était mise au lit.

Madelon se promit bien de ne pas l'éveiller.

— Vous n'irez pas aux champs aujourd'hui, dit-elle à

Julienne : Helmina est trop malade, il faut qu'elle se repose, et j'espère qu'elle sera mieux ben vite.

Mais à midi le bruit que Maurice fit en rentrant rompit le sommeil d'Helmina.

— Pourquoi donc vous lever si tôt, ma chère? dit Madelon en la voyant paraître. Etes-vous mieux, au moins ?

— Oui, Madelon, je me sens très bien, grâce à vos soins, assez bien pour accompagner Julienne à la promenade ; vous ne l'avez pas oublié, ma chère ?

— Oh non, allez ! dit Julienne ; pourtant si cela allait vous rendre malade !...

— Ne craignez rien, Julienne ; au contraire, je crois que l'air me rétablira parfaitement.

— Prenez garde, lui dit Maurice d'un ton moitié brusque moitié respectueux ; prenez garde, nous en répondrions à maître Jacques.

Après avoir pris quelque chose, Helmina et Julienne sortirent et se trouvèrent bientôt dans les prés fleuris qui avoisinaient leur habitation.

Il y avait à quelques arpents de la maison une espèce de petit coteau fait en forme de pain de sucre, aplati au sommet et tout couvert de petits sapins qui, par leur verdure et l'entrelacement de leurs branches, formaient un bocage assez épais pour empêcher le soleil d'y pénétrer. Ce jour-là la chaleur était brûlante et excessive ; pas le moindre air, pas le moindre souffle.

Helmina, couverte de sueur, proposa à Julienne d'aller se reposer à l'ombre des branches pour se soustraire un peu aux rayons du soleil.

Aussitôt qu'elles y furent rendues :

— Ma chère amie, dit Helmina en prenant la main de Julienne, si je suis venue aujourd'hui avec vous, ne croyez pas que ce soit uniquement pour faire une promenade ; non, Julienne, j'y suis venue d'abord pour vous

faire plaisir, mais surtout, vous le dirai-je, pour vous confier un secret qui m'accable.

Julienne fixa attentivement Helmina: elle était d'une pâleur livide ; ses yeux respiraient une mélancolie grave et réfléchie, sa figure un air d'élévation et de douceur angélique. Julienne ne put s'empêcher de frémir en apercevant le changement subit qui venait de s'opérer sur les traits d'Helmina.

— Il y a bientôt six ans que je suis ici, continua Helmina, et, depuis ce temps, ma chère Julienne, malgré les peines que j'ai eues, notamment celle que me cause la conduite cachée et mystérieuse de mon père, je n'en ai jamais éprouvé de plus cuisante que celle d'aujourd'hui : car, je vous l'avouerai, Julienne, quoique mon chagrin ne paraisse pas à l'extérieur d'une manière aussi frappante que ce matin, il n'en existe pas moins encore dans mon cœur et m'occupe entièrement. J'aime à vous parler de ma douleur, ma tendre Julienne, parce que je sais que vous m'aiderez à la supporter, parce que je sens qu'il est doux pour une amie de s'épancher dans le cœur de son amie ; et assurément je n'en ai point, je n'en aurai jamais de plus sincère, de plus attachée que vous.

Helmina serra la jeune fille contre son cœur.

— Vous pleurez, Julienne ! que j'aime cette marque de tendresse !.....

—Hier au soir, ajouta précipitamment Helmina pour terminer au plus vite une conversation aussi pénible, hier au soir nous entrâmes dans une mauvaise auberge pour laisser passer l'orage.

— Dans une auberge ! dit Julienne tout étonnée, dans une auberge !

— Oui, Julienne, dans une auberge. Que cela ne vous surprenne pas, c'était le seul asile qui nous fût ouvert; mais ce qui devra vous surprendre autant que moi, c'est que mon père m'a paru connaître depuis long-temps cette

infâme maison, et être très familier avec la maîtresse, qui se nomme Mme La Troupe.

— Mme La Troupe, dites-vous ?

— Oui, Julienne ; la connaîtriez-vous ? auriez-vous eu des relations avec cette femme ?

— Je vous le dirai dans un autre moment, ma chère Helmina ; continuez, s'il vous plaît. Mme La Troupe aubergiste ! répéta-t-elle à demi voix, qui l'aurait pensé !

— Et qui aurait pensé aussi, ma chère Julienne, dit Helmina sans prendre garde à la surprise de son amie, que mon père, qui paraît tant se respecter, qui a en effet l'air si respectable, qui aurait pensé qu'il eût des connaissances comme cette Mme La Troupe. Oh ! je souhaite bien que mes craintes ne se réalisent jamais, mais....

Helmina n'acheva pas, dans la crainte de porter à l'égard de son père, qu'elle respectait d'ailleurs, un jugement trop sévère et trop peu fondé.

— Continuez, dit Julienne, qui, en pensant encore à la nouvelle situation de Mme La Troupe, n'avait pas paru prendre garde à ce qu'Helmina venait de cacher, continuez ; est-ce là votre grand secret ?

— S'il n'y avait que cela, dit Helmina, je me croirais trop heureuse. Sachez donc, Julienne, que dans cette vilaine auberge j'ai rencontré......

— Un jeune homme ? dit Julienne, pour épargner à Helmina la difficulté d'un pareil aveu. Je m'en doutais, ma chère amie ; ce matin même j'ai cru m'apercevoir que votre chagrin venait de là, j'en ai fait la remarque à Madelon ; mais connaissez-vous son nom ?

— Non, Julienne, dit Helmina d'une voix entrecoupée et en baissant la vue, je ne connais rien de lui, et cependant je ne puis chasser son image de mon esprit ; il me semble que je pourrais passer ma vie à l'entendre

et à le voir, tant il est aimable, tant il s'exprime avec douceur et avec tendresse ; je pense continuellement à lui... je le vois partout... enfin je l'aime, Julienne, oui, je l'aime. Et pourtant vous connaissez mon père : s'il venait à l'apprendre !

Helmina ne put résister plus long-temps, elle se cacha le visage dans ses deux mains et pleura amèrement.

— Pourquoi, ma chère Helmina, vous abandonner à un chagrin aussi terrible, sans connaître les dispositions de votre père ?

— Je ne les connais que trop, Julienne, il me les a apprises plus d'une fois ; il n'y a pas plus que deux semaines encore, si vous saviez le tableau peu avantageux qu'il me fit du marige et de l'amour ! et vous croyez qu'aujourd'hui il puisse entendre favorablement...

— Il faut l'essayer.

— Jamais, jamais je ne l'oserai.

— Et si j'osais, moi ?

— Il rira de vous, il ne vous écoutera pas.

— Eh bien ! je conterai tout à Madelon et à Maurice ; votre père ne rira pas de tout le monde, je suppose ; il finira par le croire.

— Prenez garde, Julienne, mon père a une terrible colère ; s'il allait se fâcher ?

— Laissez-moi faire, Helmina ; regagnons la maison, il n'est peut-être pas bon pour vous de rester si long-temps dehors ; le soleil commence à baisser, allons.

Helmina s'appuya sur le bras de Julienne.

Elle avait essuyé ses larmes et repris son air de calme et de sérénité apparente. En arrivant chez elles, les jeunes filles se retirèrent dans leur chambre, et Helmina pria Julienne de lui dire ce qu'elle savait de Mme La Troupe. Julienne lui fit le récit suivant, récit peut-être trop naïf et trop détaillé, mais que nous jugeons néces-

saire pour la suite de notre histoire et pour mettre en relief le caractère de Julienne.

IV.

HISTOIRE DE JULIENNE, DE Mme LA TROUPE ET D'HELMINA.

Vous me demandiez tantôt, Helmina, dit Julienne, si je connais Mme La Troupe : c'était une des meilleures amies de ma pauvre défunte mère. Mme La Troupe était riche alors, bien riche ; vous comprenez maintenant ma surprise lorsque je vous ai entendu dire qu'elle était aubergiste. Son mari était un des plus gros marchands de nos endroits ; il avait son magasin à trois ou quatre portes de notre maison ; oh ! le beau magasin ! quand j'y pense encore ! Comme il y avait de belles et bonnes choses ! C'était le magasin de tout ce qu'il y avait à la mode, de plus riche, de plus précieux. Nous n'avions pas de plus grand plaisir, maman et moi, que d'y voir entrer à toute heure du jour de belles dames, de jolies demoiselles qui ne font et n'ont à faire que cela, à courir les rues et les magasins. Tous les jours c'étaient des carrosses, toutes sortes de belles voitures qui arrivaient devant notre porte ; enfin le magasin était toujours foulé de monde. Vous pouvez penser tout l'argent que M. La Troupe amassait !

Sans compter son magasin, M. La Troupe avait encore trois ou quatre belles terres qu'il faisait cultiver par des ouvriers ; mon père en était un, et jouissait auprès de son bourgeois de la plus haute estime, parce qu'il était vigilant et laborieux ; il ne nous voyait que le dimanche ; toute la semaine il conduisait à la campagne les travaux de la ferme.

Madame La Troupe aimait, comme je vous l'ait dit,

beaucoup ma mère; elles avaient été élevées ensemble; elle la faisait travailler et la récompensait généreusement. Toutes les semaines elle nous invitait à souper avec elle. Si vous aviez vu comme c'était arrangé ! Dieu de Dieu, quand j'y pense encore! on ne marchait que sur de beaux tapis, on ne s'asseyait que sur des sofas de crin, on ne voyait qu'argenterie et dorure. Et comme j'en ai mangé des sucreries! des friandises ! C'était des pains de Savoie par ici, des gâteaux par là, et puis des pâtisseries, des bonbons de toute espèce; tenez, Helmina, à force d'en manger, j'en étais dégoûtée, vrai comme j'vous l'dis. — Et puis ensuite des présents, comme j'en ai eu de madame La Troupe ! C'étaient des belles robes, des beaux chapeaux, allons, jusqu'aux parasols qu'elle me donnait. Comme j'étais fière dans ce temps-là ! Quand j'y pense encore, je vous assure que ça m'tracasse l'esprit, ça m'bouleverse l'imagination.

Figurez-vous aussi, Helmina, que madame La Troupe avait une petite-fille à peu près de mon âge, belle comme un petit enfant Jésus de cire; vous devez l'avoir vue lorsque vous êtes entrée chez sa mère?

— Non, Julienne; probablement qu'elle était couchée.

— Oh ! c'est ça. La pauvre petite Elise, elle doit trouver du changement, de coucher aujourd'hui dans un mauvais lit, elle qui ne couchait autrefois que dans la soie et sur la plume ! Qui aurait dit ça pourtant? C'était la meilleure enfant que l'on puisse voir : complaisante, généreuse, toujours gaie, et surtout polie et pas fière du tout, qualités qui sont pas mal rares chez nos demoiselles d'aujourd'hui; hein, Helmina? Combien de ces prétendues filles de gros monsieurs auraient à sa place dédaigné de jouer avec une pauvre petite paysanne comme moi ! Combien se seraient crues déshonorées en me saluant même ! Et cependant de toutes ces demoiselles que je

vois aujourd'hui, je vous assure, Helmina, que pas une n'était mieux habillée ni mieux élevée qu'elle, pas une n'était plus considérée, plus vantée. C'était riche, voyez-vous; quand on a de l'argent, on a tout avec, aux yeux du monde. Mais, par exemple, Elise avait plus d'esprit, plus de jugement que toutes ces demoiselles orgueilleuses qui n'ont quelquefois d'autre mérite que celui de la fortune, d'une fortune ordinairement mal acquise, aux dépens des pauvres.

Elle m'aimait tant, elle me caressait tant, que j'en étais parfois toute honteuse; nous étions toujours ensemble; tenez, pour bien dire, nous étions comme les deux doigts de la main, vrai comme j'vous l'dis. Aussi toutes les petites filles du voisinnage en étaient devenues jalouses; chaque fois qu'elles me rencontraient, elles me disaient : « T'es ben heureuse, la Julienne; j'voudrais » ben être à ta place, la Julienne », et mille autres choses pareilles qui me gonflaient et me faisaient apprécier encore plus le bonheur que je goûtais auprès d'Elise.

Pauvre Elise, dit Julienne en se croisant les mains, oh! je donnerais bien d'quoi pour la voir à présent! Comme elle doit être changée! comme elle doit être triste! Et sa mère, là... là... qui mène une vie aussi misérable, comme ça doit lui faire de la peine, elle qui est si scrupuleuse, si sage! Mais tenez, vous voyez bien, Helmina, je ne puis croire que madame La Troupe soit aubergiste, elle qui était si vertueuse! Pourtant, ajouta Julienne avec résignation, quand on tombe de si haut, ça donne du désespoir, et puis on ne sait pas où se jeter, pas vrai, Helmina?

— Oui, Julienne, oui, vous avez raison; mais continuez.

— Il y avait deux ans que nous vivions ainsi, reprit Julienne, lorsque M. La Troupe tomba malade.

J'ai entendu dire à ma mère que c'était d'avoir trop travaillé.

Je le crois bien; c'était un homme aussi que ce M. La Troupe; ça n'arrêtait pas plus que l'eau de la rivière.. Vous pouvez penser s'il était soigné un peu ! Bonne sainte Anne du bon Dieu, quand j'y pense encore ! Tenez, il avait six médecins à ses trousses, vrai comme j'vous l'dis; et puis dans la maison c'était comme une vraie apothicairerie, des bouteilles de toutes sortes, des instruments de toutes espèces, des clercs de toute façons; malgré tout ce brouhaha auquel personne ne comprenait, il a fallu partir: car, voyez-vous, contre la volonté du bon Dieu il n'y a rien à faire.

Vous pouvez vous imaginer quel coup sa mort porta à sa famille et à la nôtre, et par tout le canton. Sainte Vierge, quand j'y pense encore! si vous aviez vu madame La Troupe s'arracher les cheveux, jeter les hauts cris sur le corps de son mari en le baignant de ses larmes; si vous aviez vu la petite Elise qui appelait son père; si vous aviez entendu tous les domestiques et les pauvres pleurer et gémir, tout le monde regretter M. La Troupe : il y avait d'quoi fendre un rocher en deux, vrai comme j'vous l'dis. Vous devez voir par là l'estime et l'amitié que tout le monde avait pour lui, et je vous assure qu'il le méritait. Tout le monde a perdu dans la mort de M. La Troupe, les pauvres et les riches, mais surtout nous, et plus encore sa pauvre épouse et sa chère petite-fille.

Vous pensez bien que madame La Troupe ne pouvait pas conduire les affaires multipliées auxquelles elle se trouvait abandonnée; et c'est ce qui a causé le plus grand de ses malheurs. Elle avait un frère qui demeurait à deux cents lieues : ne voulant pas confier sa fortune entre des mains étrangères, elle en chargea son frère et lui donna le pouvoir de tout conduire à son gré.

Mais ce frère ingrat abusa des bontés de madame La Troupe. C'était d'ailleurs un débauché, un dépenseur, un fripon qui ne passait son temps et ne dépensait son argent qu'en libertinage et qu'au jeu. Vous pouvez penser s'il éparpilla de l'argent; aussi ça ne pouvait pas durer bien long-temps. Madame La Troupe, qui était bonne comme la vie, se contentait de lui faire des remontrances, sans penser à lui retirer le pouvoir qu'elle lui avait donné. C'est ce qui l'a perdue, la pauvre femme. Son frère fit des dettes à force, il fallut payer, et quand on n'eut plus d'argent, on vendit les terres d'abord, et mon père, ainsi que beaucoup d'autres, se vit réduit à mendier son pain. On se défit ensuite des voitures, des maisons, des meubles, enfin du magasin; tout fut dévoré par la cupidité des créanciers, tout fut mangé par les gens de cour, qui ne sont guère scrupuleux lorsqu'il s'agit d'emplir leur bourse.

Voilà donc madame La Troupe dans la rue, sans aucune ressource, et cela s'est fait, ma chère Helmina, dans l'espace de deux mois environ.

Enfin, vous le dirai-je? madame La Troupe et sa fille vécurent pendant un an du secours des autres, non pas de celui des riches. Ils furent impitoyables aussitôt qu'ils virent qu'ils n'avaient plus rien à espérer: c'est l'ordinaire, mais au dépens des pauvres!

Quant à nous, Helmina, épargnez-moi de vous faire le tableau de la misère que nous eûmes; qu'il me suffise de vous dire que ma pauvre mère en est morte!...

Julienne ne put continuer; les sanglots lui coupèrent la parole; la sensible Helmina pleura avec elle, et, après avoir donné un libre cours à ses larmes :

— Pauvre Julienne, telle est la différence de notre douleur, vous pleurez pour les morts, et moi je pleure pour les vivants, pour les absents!

— Et moi donc, dit Julienne, n'ai-je point mon pauvre père que je n'ai point vu depuis trois mois !

— Comment avez-vous été séparée de lui ? continuez, Julienne, je vous en prie.

— Le reste n'est pas long, Helmina. Trois mois après la mort de ma mère, mon père fit connaissance avec le vôtre, je ne sais comment ; ils devinrent tellement amis qu'ils ne se laissaient plus. Un jour, mon père était absent, M. Jacques vint chez nous, et, me prenant à part :

Julienne, medit-il, votre père n'a plus rien à gagner ici ; il m'a témoigné le désir de laisser pour un temps le Canada, en me demandant d'avoir soin de vous pendant son absence ; je suis à mon aise, je le lui ai promis avec plaisir ; je vais vous mettre en pension à la campagne chez une bonne femme où vous n'aurez rien à faire qu'à vous promener et à vous amuser avec ma petite fille qui y est déjà.

Quinze jours après, mon père partit en me promettant de revenir au plus vite. Voilà mon histoire, Helmina ; je ne pouvais parler de Mme La Troupe sans vous la conter. Avant de venir ici, je fus lui dire adieu. Elise ne pouvait se séparer de moi. Elles étaient toutes deux dans la plus profonde misère ; je suppose que Mme La Troupe, se voyant abandonnée, aura choisi la vie d'aubergiste pour dernière ressource.

— Combien y a-t-il à présent, dit Helmina, que Mme La Troupe a perdu son mari ?

— Attendez donc, il y a environ un an..... oui, il y a bien un an et demi ; mais, dites-moi, Helmina, est-elle comme il faut ?

— Elle n'a conservé, ma chère Julienne, qu'un peu de politesse ; cependant, malgré son air d'affectation, on peut affirmer qu'elle n'est pas à la place que Dieu lui a destinée ; on voit qu'elle n'est pas née dans la dégradation où elle est.

— Quoi! est-elle rendue à un tel point de...?

— Elle est descendue au dernier échelon de la société; l'auberge qu'elle tient paraît, par sa malpropreté, son délabrement, le rendez-vous de tous les misérables. Enfin, Julienne, je puis vous le dire sans exagérer, je suis persuadée que la malheureuse s'est livrée à la boisson.

— Cela n'est que trop possible, Helmina, dit Julienne, Mme La Troupe ayant de mauvais exemples sous les yeux. Pourvu au moins qu'elle n'entraîne pas sa malheureuse petite fille!

— Dieu ne permettra pas qu'un ange de vertu comme Elise succombe. Pauvre Elise!

— Vous m'avez dit, Helmina, que votre père connaît parfaitement Mme La Troupe, et qu'il ne vous refuse rien : voulez-vous vous joindre à moi pour le prier de laisser Elise venir demeurer avec nous!

— Ma chère Julienne, dit Helmina, touchée du bon cœur de son amie, comme vous me touchez! comme vous m'intéressez! J'attendais que vous me fissiez cette demande pour la faire ensuite moi-même à mon père; oui, Julienne, nous lui demanderons; oui, ce sera nos premières paroles à son retour. Pauvre Elise, oui, elle viendra avec nous; nous partagerons ses peines, elle partagera les nôtres.

— Merci, ma bonne Helmina, dit Julienne en se jetant dans ses bras, et en la serrant contre son cœur, merci, merci! Pauvre Elise, comme elle va être contente!

Mais, Helmina, ajouta Julienne après quelques instants donnés à sa joie, si vous n'étiez pas fatiguée et si vous ne vous endormiez pas trop, j'aimerais à entendre raconter votre histoire; mais non, tenez, ça n'aurait qu'à vous rendre malade encore, je me reprocherais cela toute ma vie.

— Ne craignez rien, Julienne : d'ailleurs mon histoire n'est pas longue, et ne retardera pas long-temps votre repos.

Il est d'usage, lorsqu'on raconte sa vie, de commencer par parler de ses parents ; malheureusement, ma chère Julienne, je ne puis rien vous dire d'eux. Je n'ai jamais connu ma mère, elle mourut en me donnant le jour ; quant à mon père, vous le connaissez comme moi ; vous savez qu'il s'appelle Jacques, voilà tout ce que je sais moi-même. Que fait-il, où agit-il, quelle est sa vie ? je l'ignore. Est-il d'une bonne famille, est-il riche, est-il respecté ? je l'ignore encore. Pourquoi sa conduite est-elle aussi mystérieuse ? J'ignore tout enfin, ma chère amie. Depuis que j'ai l'âge de connaissance, jamais mon père n'a passé deux jours de suite avec moi, jamais je n'ai pu lui arracher le moindre aveu sur la nature de ses affaires. N'est-il pas désolant pour une jeune fille comme moi de vivre inconnue, loin de tout le monde ? N'est-il pas pénible pour moi d'être dans la triste nécessité de ne vivre qu'avec des étrangers ; de ne pas dépasser la borne de cette campagne sans être épiée dans toutes mes démarches, dans mes regards, même par un père qui ne me perd pas de vue ?

Oh ! Julienne, si vous saviez comme je souffre lorsque, dans les promenades que je fais avec mon père, je rencontre des jeunes filles qui se promènent seules dans la ville, vont où elles veulent, parlent à qui elles veulent, rient, s'amusent avec de jeunes messieurs ; si vous saviez comme je souffre, Julienne ! Je me dis en moi-même : Ces demoiselles ne manquent de rien, elles voient tout ce qu'il y a de plus curieux et de plus beau, elles sortent quand elles veulent. Pourquoi n'en ferais-je pas autant, pourquoi ne serais-je pas aussi heureuse qu'elles ? J'aime tant le monde, moi, Julienne ; j'aime tant le plaisir !

— Où étiez-vous avant ? demanda Julienne.

— En pension chez une bonne femme qui m'a élevée; oh ! je l'aimais bien ! Elle est morte un mois après que je l'ai laissée.

— A-t-elle laissé des enfants ?

— Un garçon seulement ; je ne sais ce qu'il est devenu.

Ici minuit sonna à la vieille horloge.

— Déjà minuit ! Julienne, dit Helmina. Dieu ! comme le temps passe vite. Couchons-nous, Julienne : tout le monde dort ici ; si Madelon nous entendait encore, elle nous gronderait. Bonne nuit, Julienne !

V.

LES BRIGANDS DU CAP ROUGE.

Le Cap Rouge, à l'époque où notre histoire se passe, était un lieu maudit et redouté de tout Québec ; c'était, suivant l'opinion d'un grand nombre, une forêt enchantée qui enfantait les brigands, et les rejetait ensuite sur la cité pour exercer leurs ravages et leurs rapines ; c'était là que le démon tenait son conseil, qu'il méditait le crime, marquait ses victimes. C'était l'épouvantail dont se servait la superstition pour inspirer l'amour de la vertu et l'horreur du vice ; tous les soirs, disaient les vieillards, on voyait tout autour du bois des feux souterrains qui s'échappaient du sein de la terre, des fantômes qui se répandaient dans les champs, et s'exerçaient au vol, au meurtre ! Tantôt c'étaient des cadavres que l'on voyait suspendus à tous les arbres et qui semblaient gémir et maudire leurs meurtriers ; tantôt c'étaient des spectres qui prenaient toutes sortes de formes, des bêtes féroces qui s'entre-déchiraient ; et puis on entendait des hurlements, des pleurs, des sanglots, des jurements continuels : tel était le tableau que les bon-

nes femmes inventaient dans leurs superstitions en parlant du Cap Rouge.

Cependant nous dirons que le Cap Rouge avait une réputation si horrible et si effrayante que personne n'aurait osé, sans se faire taxer de folie et d'imprudence, le traverser dans la nuit.

Ce soir-là le Cap Rouge était paisible, mais c'était un silence effrayant ; on apercevait à travers les branches une petite fumée noire mêlée d'étincelles, et qui sortait d'un tuyau placé sur une espèce de hutte sauvage à moitié creusée dans le roc et recouverte d'arbres secs et de feuillage jauni qui laissaient échapper de l'intérieur une lueur pâle et sombre. Trois hommes fumant dans de longues pipes allemandes étaient nonchalamment assis sur des bancs de mousse, autour d'une vieille et large souche qui leur servait de table.

Tout autour de ce repaire étaient suspendus des sabres, des échelles, des cordes, des fusils, des pistolets, des couteaux, des crampons de fer et de gros paquets de clefs, le tout dans le meilleur ordre possible.

Nos brigands se regardaient de temps en temps sans rien dire et semblaient méditer quelque nouveau forfait.

Après une demi-heure de ce silence, celui qui paraissait avoir le plus d'autorité se leva tout à coup, et, après avoir regardé par une ouverture pratiquée sur le côté de la cabane, regagna son siége en fredonnant une vieille chanson de nautonnier.

—Diable(1), Lampsac, vous chantez comme un oiseau aujourd'hui, dit Moufflard, qui venait de laisser sa pipe et paraissait assez disposé à entrer en conversation.

— Oui, Moufflard, et pourtant que l'.......... si j'ai envie de chanter.

(1) Nous avons dépouillé le langage des brigands de tout ce qui pouvait choquer la pudeur et la délicatesse, mais nous avons dû conserver l'expression triviale, mais honnête.

— Ouache ! encore quelque fantaisie, je suppose ; vous êtes drôlement capricieux, Lampsac, soit dit entre nous ; hein, Bouleau ?

Ceci s'adressait à notre troisième personnage, qui était entièrement couché sur son banc et poussait de temps en temps de longs bâillements.

— C'est vrai, Moufflard ; mais, au fait, vous autres, dit Bouleau en se mettant sur son séant, ne trouvez-vous pas que le père Munro est un peu long-temps ?

— Pas mal, en effet, dit Moufflard. Qui sait ? le vieux aurait peut-être été assez bête pour se faire empoigner.

— Paix ! s'écria Lampsac en appliquant sur la souche un vigoureux coup de poing ; respect au père, imbécile que tu es ; il y a bien assez du gros Jignac qui a manqué se laisser accrocher. — Oh ! à propos de Jignac, savez-vous qu'il s'est fait attraper à mon goût ?

Lampsac se mit à rire à gorge déployée.

— Le gros Jignac attrapé ! dit Moufflard en l'imitant ; ah ben ! ça doit être diablement embêtant ; ah ! oui, ça doit être une curieuse farce. Contez-nous ça, Lampsac ; sur mon âme, ça doit être drôle, hein, Bouleau ?...... Mais quand on pense qu'il dort ; que l'gros Charlos m'extermine, c't'animal-là dormirait dans l'enfer. Mais voyons donc, Lampsac, contez-nous ça ; je donnerais la bague de ma petite Julie pour connaître c't'histoire-là.

Et Moufflard s'approcha de Lampsac.

— Non, non ; Jignac te la contera lui-même. Tiens, quand il la conte, il peut faire vingt pleureurs ; cré gros Jignac, va ! ah...ah...ah...

Lampsac et Moufflard poussèrent un tel éclat de rire, que Bouleau s'éveilla en sursaut en criant avec colère : Qu'y a-t-il donc ? Queu vacarme menez-vous, bande de bêtas qu'vous êtes ? S'il y a à dormir, je veux ben que l'enfer m'étrangle ! Mais chut, entendez-vous du bruit, vous autres !

Bouleau appliqua son doigt sur son oreille et Lampsac se jeta par terre et colla la sienne sur le seuil de la caverne.

— Tu rêves, Bouleau; tu dors encore, fainéant.

—Allez au diable, j'vous dis que j'entends des pas, moi; mais je parierais ben tout Québec, s'il m'appartenait, que ce n'est pas l'allure du père Munro : il va plus pesamment qu'ça, lui, l'vieux. C'est un espion, mille gueux, c'est un espion. Sortons, Lampsac, sortons.

—Ah bien! oui, ça serait assez drôle, d'aller bouler la vase pour te faire plaisir, dit Mouflard en riant. J'te dis qu'tu dors, Bouleau. Entendez-vous, Lampsac?

— Pas plus que sur la main.

— Ni moi non plus.

—Eh bien! j'vous dis que j'ai entendu, moi; tenez, écoutez.

Malheureusement pour Bouleau, pas le moindre bruit ne se fit entendre.

— Eh bien! où est-il donc ton espion, dit malicieusement Mouflard.

Bouleau lui lança un regard de rage et d'indignation; il venait d'éprouver pour son honneur un fâcheux échec : il passait parmi ses compagnons pour avoir l'oreille d'une délicatesse infaillible, et c'était la première fois qu'il était en défaut; aussi n'était-il pas encore parfaitement convaincu qu'il s'était trompé; il déguisa donc sa colère en espérant que le temps viendrait corroborer ses soupçons. Cette fois, malgré son peu de courage, il souhaita l'arrivée du *watchman* pour rétablir son honneur.

D'après ce que nous venons de dire, on s'imaginera avec quelle joie et quelle frayeur en même temps Bouleau entendit, quelques moments après, des coups précipités à la porte; il regarda Lampsac et Mouflard d'un œil triomphateur qui semblait leur dire : Eh bien! êtes-vous convaincus à présent?

— Aux armes ! dit Lampsac à demi-voix, massacre sur tout le monde ! Puis, s'approchant de la porte, il cria de sa grosse voix enrouée : Qui va là ?

— C'est moi, pendards que vous êtes, répondit au dehors une petite voix grêle et coupée.

Lampsac reconnut cette voix, car il s'empressa d'ouvrir une petite porte épaisse qui roula sur ses gonds rouillés et laissa entrer un homme de moyenne taille, armé d'un poignard et portant un chapeau de paille à bords relevés, gilet de drap bleu, des pantalons de futaine grise. Malgré ce déguisement, les brigands n'eurent pas de peine à reconnaître leur grand chef ; ils portèrent la main à leur bonnet et lui firent un salut moitié civil, moitié militaire.

Cet homme était maître Jacques, que nos lecteurs ont déjà rencontré à l'auberge du faubourg S.-Louis.

En entrant, maître Jacques jeta autour de l'antre un regard scrutateur, puis se laissa tomber sur une vieille chaise bourrée qui lui était destinée, et, après avoir ôté son gilet, il tira de sa poche une liasse de vieux papiers qu'il se mit à feuilleter avec attention.

Après cet examen silencieux, qui dura un bon quart d'heure, maître Jacques se leva, et, après avoir fait trois ou quatre tours dans la caverne :

— Eh bien! enfants du diable, dit-il en s'adressant aux brigands, comment va la besogne à présent? Où est le père Munro ?

— Il est parti depuis c'matin, dit Lampsac en s'inclinant respectueusement.

— Qu'avez-vous fait depuis que je vous ai vus ?

— Pas grand'chose ; nous sommes guettés de tous côtés ; aussi bien, dans le moment que je vous parle, Sichlou, Jeannot et Labrie, s'amusent dans la prison.

— Je sais cela, dit maître Jacques d'un air embarrassé ; gare à vous, au moins!

Comme il disait ces mots, on frappa de nouveau à la porte, et, après le cri ordinaire, le père Munro entra.

— Eh bien! père Munro, dit maître Jacques en allant au devant de lui, ça va-t-il?

— Ça va, ça va, signor, dit le père Munro; puis, l'ayant tiré à part, il lui parla quelque temps à l'oreille, après quoi maître Jacques se retira en lançant aux brigands un salut de protection.

— Ha! ha! quand j'vous l'disais qu'j'avais bien entendu, dit Bouleau, qui n'avait pas encore oublié son espion; j'aurais bien gagé...

— Peste de tes gageures, Boulo, dit le père Munro; tu n'as qu'ça dans la gueule, sot que tu es; il s'agit bien de vos différends. Tenez, ajouta-t-il en jetant sur la souche une poignée de pièces d'or, que les brigands regardèrent avec une avidité terrible, voilà de quoi mettre sur la piste d'en gagner d'autres. Ah çà! mes *jars*, j'ai une fière affaire à vous proposer.

— Bravo! bravo! vive le père! s'écrièrent les bandits.

— Il s'agit d'abord d'un vol avec effraction chez une personne que nous avons déjà visitée sans profit.

— Ah! j'comprends, dit Bouleau, chez l'bonhomme Pierre...; en effet, ça va être une vieille affaire que de *giffler* c'vieux-là.

— Oui, et un diable de bon coup si nous pouvons faire voler ses piastres, ajouta Mouflard en riant.

— Il faudra l'assommer, le vieux pendard, dit Lampsac, ou que l'tonnerre m'écrase comme une puce.

— Doucement, doucement, poignée de meurtriers, dit le père Munro; vous y allez rondement, vous autres; attendez un peu, j'ai mes plans.

— Voyons, dit Bouleau avec importance.

— D'abord, dit le père Munro, nous partons d'ici à minuit; nous nous rendrons tout doucement chez la

mère La Troupe ; là nous trouverons la bonne femme Pelouze, le petit Michel, John Mickmac et Louis Ferlampier, à qui j'ai donné rendez-vous.

— Voilà bien du monde pour un vol, dit Bouleau, fâché de ce que, comme à l'ordinaire, on ne l'avait pas consulté.

— Oh ! arrêtez donc, continua le père Munro ; j'oubliais de vous dire le principal : d'abord je me rendrai avant vous à l'auberge, disons vers sept heures ; je verrai La Pelouse, et je lui dirai d'aller faire la malade sur le perron du vieux Pierre ; le bonhomme est avare, mais on le dit assez charitable ; il n'y a pas de doute qu'il fera entrer la bonne femme, et, si son mal empire, il la fera mettre au lit ; je sais cela par expérience.

— Bien imaginé, sur mon âme, dit Bouleau avec orgueil ; je n'aurais peut-être pas fait mieux.

— La bonne femme fera semblant de dormir jusqu'à ce que le vieux filou ronfle lui-même de son mieux ; alors elle se lèvera tout doucement, examinera la maison de son mieux, et, aussitôt qu'elle entendra sonner deux heures, elle ouvrira un guichet, et nous fera un signal dont je conviendrai avec elle ; et puis, en avant, mes amis !...

— Bien imaginé, père, bien imaginé, répéta Bouleau en frappant des mains ; mais écoutez donc un peu : si la vieille venait à éveiller quelqu'un ?... Vous pouvez penser qu'ils ne dorment pas bien dur depuis l'épouvante que nous leur avons donnée. Ça s'rait une maudite affaire pour nous, oui !

— Ouache ! Bouleau, je vous croyais plus expédient qu'ça, dit le père Munro d'un air dédaigneux.

Bouleau grinça les dents de honte et de colère.

— Si La Pelouse éveille quelqu'un, qui l'empêchera de dire qu'elle est malade, qu'elle s'est levée pour quelque cause ? Enfin, t'nez, j'connais la vieille, elle est fa-

meuse pour les histoires ; elle en fera une qu'ils goberont comme du sucre du pays. Quant à nous, si nous n'entendons pas de signal, notre plus court parti sera de décamper, quitte à recommencer un autre jour et d'une autre manière.

— Bravo ! bravo ! s'écrièrent tous ensemble Lampsac, Mouflard et Bouleau.

— Et combien y aura-t-il à gagner dans cette affaire ? demanda Lampsac.

— Bah ! la menue bagatelle d'une couple de mille louis en argent et peut-être autant en effets ; c'est toujours ça d'pris en s'amusant.

— Bravo ! bravo !

— Vous y êtes donc ?

— Nous y sommes.

— A merveille ! Lampsac, du rum, mille flambes ! du rum ! Buvons à notre nouvelle entreprise. Vive, vive maître Jacques, notre bon chef !

Et les brigands répétèrent : Vive maître Jacques, notre bon chef ! et firent de si nombreuses libations qu'ils tombèrent bientôt à la renverse et dormirent aussi profondément que s'ils venaient de faire une bonne action.

Nous profiterons de ce temps pour donner une idée de leurs portraits et de leurs caractères.

Le père Munro avait environ cinquante ans. Ses cheveux, blanchis trop tôt par le vice et le libertinage, descendaient en longues mèches sur son large front, où l'on apercevait les traces de la décrépitude la plus basse, l'empreinte de l'ivrognerie la plus dégoûtante. Sa poitrine creuse et velue faisait continuellement entendre un râle sourd et pulmonaire. Ses traits étaient contractés par une audace effrénée, une cruauté révoltante ; ses grands yeux bleus, quoiqu'à demi fermés, ne portaient que des regards farouches et égarés ; ses lèvres blanches laissaient apercevoir en s'entr'ouvrant des mâ-

choires nues et serrées l'une contre l'autre par l'habitude d'une férocité brutale ; ses longues mains décharnées et toujours fermées indiquaient des muscles et des nerfs d'acier toujours tendus avec violence.

Après maître Jacques, qui s'occupait et dont la seule charge était de conduire la troupe et de régler les comptes, si nous pouvons nous servir de cette expression, le père Munro était le premier, l'âme de cette société infernale. Rien ne se faisait sans lui. Se présentait-il un coup de maître à faire, une entreprise épineuse et pleine de dangers à mettre à exécution, un meurtre horrible à commettre, un vol combiné à exécuter, le père Munro était toujours le premier à l'œuvre. Il avait vieilli dans le crime ; personne plus que lui n'en connaissait les dangers, les hasards, les différentes phases.

Le père Munro avait tout éprouvé : la prison, la marque, le pilori, le fouet, étaient pour lui des punitions familières ; enfin, il avait évité trois fois le gibet en se sauvant de son cachot.

D'après ce qui précède, on doit penser que le père Munro jouissait auprès de ses semblables d'une réputation à toute épreuve. On sait que, dans une armée, un général qui est couvert de blessures, qui a affronté tous les hasards et les dangers, qui a bravé la mort et lui a échappé souvent, est élevé jusqu'aux nues par tous ses inférieurs ; que, plus il est brave, plus sa réputation est brillante : il en est de même avec les brigands ; avec eux aussi, plus on est scélérat, plus on est estimé.

Passons à Lampsac.

Lampsac est le bras droit du père Munro. Il est, comme lui, hardi, féroce, entreprenant, actif, et, lorsqu'il sera à son âge, il aura acquis la même renommée. Lampsac n'a que trente ans.

Il est d'une grandeur athlétique, d'une force démeurée, d'une agilité peu commune. Il n'a pas une figure

tout à fait désagréable; différent du père Munro, il ne porte pas sa férocité sur sa figure; au contraire ses yeux bleus expriment un air de mélancolie et de bonté; il sourit avec assez de grâce, mais il s'exprime avec rudesse; le son de sa voix est rauque et enroué; sa démarche est pleine de noblesse et d'aisance.

Bouleau a bien la mine la plus insignifiante qu'il soit possible d'imaginer. Un front bas et plat, couvert de cheveux crêpés qui lui descendent jusque sur le nez, de gros yeux gris morts dans leurs orbites, un gros nez épaté sur lequel on peut faire tenir un verre plein, une bouche fendue d'une manière démesurée et encadrée dans les lèvres épaisses et rougies par le rum, des joues enflées et couvertes de favoris roux et hérissés, un air béat et imbécile, un sourire niais et forcé, une démarche nonchalante, des manières gênées : voilà Bouleau quant au physique.

Cependant Bouleau est l'homme de cabinet de la société; c'est lui qui, ordinairement, trame et prépare les entreprises; c'est l'homme de consultation par excellence : on ne fait rien sans demander l'opinion de Bouleau; on ne fait rien avant qu'il ait donné son approbation. Pourquoi cela? parce que Bouleau est un homme de tête rare, un homme d'un jugement sain, d'un esprit juste et solide, d'une conception vaste; parce qu'il n'a jamais failli dans ses décisions; parce que ses conseils ont toujours porté fruit.

Mouflard n'est encore qu'un apprenti, mais un apprenti qui a du talent pour le métier, comme dit le père Munro. « Ce muffle-là, dit-il souvent en s'adressant » aux autres, vous montera bientôt sur le dos, mes en» fants. » Il n'en faut pas plus pour encourager notre notre jeune scélérat. Mouflard a quinze ans; il est court et trapu et assez mal proportionné. Il a une figure des plus expressives, un esprit vif et bouillant, un carac-

tère moqueur et satyrique; c'est l'enfant gâté du père Munro.

Mouflard a commencé son apprentissage sur les marchés : c'est là que le père Munro l'a pris, au milieu d'une troupe d'enfants dénaturés et fainéants qui y croupissent tous les jours dans l'inaction et la misère, et qui finiront par avoir le même sort. N'est-il pas désolant de rencontrer tous les jours des petits garçons avec des paniers ou des chiens, tout couverts de haillons, jurant, insultant tout le monde, et passant des journées entières à courir les rues pour un misérable douze sous, tout au plus? N'est-il pas honteux d'y voir même des hommes, jusqu'à des vieillards, partageant cette infâme paresse, étendus, couchés dans les auberges, à moitié ivres, et donnant ainsi le plus terrible exemple aux enfants? Et ces hommes ont des femmes, des enfants qui languissent dans la misère, qui pleurent, qui leur demandent du pain! Et ces enfants ont des parents, mais des parents, nous le dirons sans hésiter, des parents trop lâches, trop criminels pour les arrêter, trop insouciants pour les élever, et souvent eux-mêmes trop misérables pour leur inspirer la vertu. Qu'arrive-t-il? Ces enfants, laissés à leur volonté, commencent par sauter la première barrière qui les sépare du vice; ils en sautent une seconde, une troisième; font le premier pas dans le chemin du crime, qui leur paraît semé de roses, finissent par le parcourir jusqu'au bout, et meurent sur l'échafaud en maudissant leurs parents!

Et ceci se passe au sein, sous les yeux de la population la plus respectable et la plus religieuse, dans une ville où l'on se vante de faire un grand nombre d'améliorations, dans une ville où la loi et la justice n'épargnent rien, dit-on, pour conserver les bonnes mœurs et les faire fleurir!

Nous ne ferons plus qu'une seule réflexion, trop heureux si elle peut être goûtée.

Si la loi met tant de soins, tant d'empressement à dévoiler et à punir le crime, que n'en met-elle donc autant à le prévenir et à l'empêcher? La chose en serait, selon nous, plus noble et plus méritoire...........

VI.

UNE RENCONTRE INATTENDUE.

On n'a pas oublié que Stéphane et Emile étaient convenus d'aller ensemble chez Mme La Troupe, l'hôtesse de l'auberge du faubourg Saint-Louis. Huit jours s'étaient écoulés depuis, et Stéphane, malgré son impatience, n'avait pu encore mettre son projet à exécution.

Stéphane avait changé de moitié; ses parents concevaient pour lui les plus tristes inquiétudes. Ce n'était plus en effet ce jeune homme droit et éclairé, plein de gaîté et d'énergie, ce jeune homme aimable, aux yeux vifs et brillants, au teint de rose, aux cheveux bouclés, aux manières élégantes, au sourire joyeux, que nous avons rencontré à l'auberge de Mme La Troupe. Stéphane marchait aujourd'hui les yeux baissés, courbé sous le poids de sa douleur; ses yeux s'étaient remplis d'une noire mélancolie, ses joues étaient pâles et creuses; on ne voyait plus dans son maintien, dans ses habits, cette recherche minutieuse qui l'avait toujours caractérisé, mais un désordre complet, marque de l'insouciance ou du malheur. Telles avaient été les suites d'un amour brûlant et sans frein.

Il était huit heures du soir; cette fois Stéphane résolut à tout prix de satisfaire sa curiosité; il court chez Emile, lui rappelle sa promesse. Ils partent tous deux pour se rendre chez Mme La Troupe.

En passant sous la porte Saint-Louis, ils ne purent résister à une frayeur involontaire en traversant un endroit qui avait été si souvent marqué par le sang des victimes du brigand. Craignant d'être surpris, ils tenaient continuellement la détente de leurs pistolets, prêts à la lâcher sur le premier agresseur, lorsqu'ils aperçurent tout à coup la faible lueur d'une lanterne sourde, et entendirent en même temps les pas d'un homme qui marchait pesamment devant eux et faisait jaillir de tout côté la boue qu'il foulait à ses pieds.

Probablement que l'inconnu les entendit de son côté, car il s'arrêta tout court comme pour les attendre.

— Avançons, Stéphane, dit Emile; du diable! nous sommes deux et bien armés, avançons.»

Et il se mit à siffler et à augmenter le pas, sans doute pour faire voir qu'ils ne craignaient nullement.

— Que voulez-vous, mon brave? dit Stéphane en approchant.

— Rien; je vous attendais seulement pour avoir d'la compagnie : car le diable m'étouffe si je suis hardi par ici! De plus, j'aimerais à savoir de vous où est l'auberge du faubourg Saint-Louis.

Encouragés par le ton de bonhomie qu'il avait pris, Stéphane et Emile ne se défièrent plus de lui.

— Nous y allons justement, dit Emile; si vous voulez faire route avec nous, vous êtes le bien-venu.

— Merci ben, j'vous paierai un coup en arrivant, dit l'homme au fanal.

Neuf heures sonnaient à la pendule de l'auberge lorsqu'ils y arrivèrent.

Mme La Troupe était à demi-couchée sur une espèce de bergère bourrée en paille, placée en dedans du comptoir, lorsqu'elle entendit ouvrir la porte, et aperçut en même temps Stéphane et Emile, suivis d'un troisième personnage qu'elle n'avait encore jamais vu.

— Tiens, tiens, dit-elle avec assez de familiarité et en allant au devant d'eux, voyez donc, je commençais à m'assoupir. Bonjour, messieurs; comment vous portez-vous, messieurs?

Puis elle salua l'étranger du revers de sa main et ouvrit la porte du salon.

Stéphane et Emile n'avaient pas encore eu le temps d'examiner quelle connaissance ils venaient de faire; ils furent frappés de l'air d'hypocrisie et d'audace peint sur sa figure : c'était Maurice, l'époux de Madelon.

Maurice était un homme entre les deux âges, grand, robuste et bien fait, affublé d'une paire de favoris qui lui couvraient la moitié de la figure; il portait une vieille redingote d'ancienne mode, beaucoup trop longue et trop large pour lui, et par dessous un petit gilet de mérinos bleu, un chapeau de paille recouvert d'une toile cirée jaune dont les larges bords lui descendaient jusque sur les épaules, un pantalon de bouracan gris, une chemise de laine rouge fermée avec des boutons jaunes, et de longues bottes sauvages toutes couvertes de boue.

— Allons, mes amis, dit Maurice en s'approchant de la table et avec autant de familiarité que s'il se fût adressé à des gens de son espèce, je vous ai promis un p'tit coup, que prenez-vous? Vite, dépêchez-vous, je suis pressé.

— Merci, nous ne prenons rien à présent, dit Stéphane, qui ne voulait pas faire honneur à une offre aussi obligeante.

— C'est comme vous voudrez, dit Maurice; pas d'gêne, sans cérémonie; t'nez, faut qu'ça aille rondement, sans étiquette, vrai comme v'là une chandelle... Holà! mère La Troupe, un verre de gin pour moi seulement, puisque ces messieurs ne veulent rien prendre; du gin chaud, ça me r'mettra un peu.

— Vous paraissez fatigué, mon ami, dit Emile.

— Fatigué comme le diable quand il a fait sa ronde ; voyez-vous, quand on travaille comme moi en bon ch'val toute la journée, on n'est pas ben aise d'aller plaquotter la vase, le soir, pour aller chercher des remèdes.

— On n'en a que plus de mérite, dit Stéphane.

— Oui dà ! beau mérite ! j'm'en passerais tout aussi ben, j'vous assure. Allons, à votre santé, dit Maurice en avalant son verre avec une facilité et une habileté qui prouvaient assez qu'il en avait l'habitude. Voilà du bon gin, sur mon âme ! ajouta-t-il en pressant l'une contre l'autre ses grosses lèvres violettes ; vous aurez ma pratique, la bonne femme, et puis, une fameuse, allez !

Mme La Troupe sourit dédaigneusement, comme si elle eût voulu faire voir qu'elle n'était pas accoutumée à hanter de pareilles gens.

— Oh ! à propos, la mère, j'aurais une petite proposition à vous faire, dit Maurice ; vous connaissez maître Jacques ?

Stéphane prêta l'oreille avec précaution.

— Je le connais, oui, comme une de mes pratiques, dit Mme La Troupe d'un air embarrassé.

— Et vous connaissez aussi sa fille ?

— Pour l'avoir vue une fois ici ; ces messieurs étaient justement présents.

Stéphane rougit visiblement.

— Oui-dà, dit Maurice en les examinant effrontément, voilà qui s'explique sans que je m'y attendais. Mais il ne s'agit pas d'ça : vous avez une petite fille, Mme La Troupe ?

— Oui ; mais à quoi voulez-vous en venir, s'il vous plaît ? Voilà des messieurs qui ont peut-être affaire à moi, et qui s'ennuient probablement d'une conversation qui les intéresse peu.

— Que cela ne vous arrête pas, Madame, dit Sté-

phane, qui était loin de trouver le temps long. Continuez, l'ami, nous allons nous entretenir de notre côté.

Et Stéphane et Emile commencèrent à demi-voix une conversation assez peu animée pour leur permettre d'entendre tout ce que Maurice et Mme La Troupe allaient se dire, mais en même temps assez bien feinte pour ôter toute espèce de méfiance dans leur esprit.

— Je viens ici, dit Maurice, de la part de maître Jacques, pour vous demander si vous permettriez à votre petite fille de venir demeurer chez moi avec Helmina et une autre p'tite jeunesse que vous avez ben connue?

— Oui, qui est-elle ?

— Eh ! mon Dieu, la petite Julienne, la fille à Julien, qui, à c'que m'a dit maître Jacques, a travaillé long-temps pour défunt votre mari.

Mme La Troupe ne put s'empêcher de tressaillir ; ce nom lui rappelait des souvenirs pénibles, rendus plus terribles par l'horreur de sa situation actuelle.

— Oui, dit Mme La Troupe en maîtrisant aussi vite que possible son émotion, je l'ai bien connue en effet ; mais, pour en revenir à votre demande, je vous assure qu'il m'en coûtera beaucoup de laisser aller ma petite fille ; d'ailleurs, voyez-vous, elle me sert beaucoup ici ; je n'ai qu'elle ; au reste j'y penserai de nouveau et je donnerai ma réponse à maître Jacques lui-même.

— C'est bon, c'est bon.

— Et comment va-t-elle, la petite Helmina?

— Pas trop ben, j'vous assure ; c'est justement pour elle que je viens chercher des remèdes ; et puis, entre nous, je vous dirai qu'elle est bêtement amoureuse.

— Et de qui donc ?

— Dame, de qui donc ? il faut qu'ça soit d'un de ces deux muffles-là, car elle a dit à ma femme qu'elle avait rencontré son bijou ici, et vous venez de me dire qu'ils y étaient lorsqu'elle est venue.

— Voilà du farceur, dit Mme La Troupe.

— Vous sentez ben, Madame, qu'il est de mon devoir d'avertir son père.

— Vous feriez bien, certainement.

— Et cependant j'vous assure qu'ça m'coûte furieusement : c'est une si bonne enfant, et son père est si curieux. Croirez-vous qu'il ne veut pas entendre parler de mariage du tout pour sa fille ? et, entre nous, Mme La Troupe, dit Maurice en s'approchant de l'oreille de l'hôtesse, j'vous avoue qu'il a d'bonnes raisons, allez ! pour dissuader sa famille des épousailles... Mais voyez donc comme j'm'amuse, moi qui devais être de retour chez moi avant minuit. Ainsi donc, ajouta-t-il en sortant du salon, vous penserez à...

— Oui, oui, dit Mme La Troupe en le reconduisant.

— Bon ! je r'viendrai goûter à votre gin ; j'ai d's'affaires à régler sur le marché demain à dix heures, j'entrerai en passant.

Mme La Troupe revint aussitôt trouver Stéphane et Emile.

— Voïlà un drôle de personnage, lui dit Stéphane ; connaissez-vous son nom ?

— Pas le moins du monde, c'est la première fois que je le vois.

— Il paraît être en grande connaissance avec maître Jacques et sa fille ?

— Vous l'avez dit ; mais à propos, dit Mme La Troupe avec malice, savez-vous qu'elle vous aime, Helmina ?

Stéphane ne fit pas semblant de comprendre et se mit à tousser pour déguiser son émotion, et pour éviter toutes autres paroles sur un sujet qu'il voulait cacher.

— Connaissez-vous maître Jacques ? Madame ; que fait-il ?

— C'est plus que je ne peux vous dire, sur mon hon-

neur, dit Mme La Troupe en portant la main à son cœur.

Stéphane sourit.

— Il paraît faire beaucoup d'argent, n'est-ce pas ?

— Il n'en manque jamais.

— Ses visites sont-elles fréquentes ici !

— Passablement.

— Vient-il toujours avec sa fille ?

— Rarement ; il n'est encore venu qu'une seule fois avec elle.

— Ainsi donc, madame, vous n'avez pas la moindre idée, pas la moindre information sur les affaires de maître Jacques ?

— Je n'en connais rien du tout ; mais quel intérêt, s'il vous plaît, monsieur...?

— Aucun. aucun, dit Stéphane en montrant de l'indifférence, si ce n'est de la curiosité. Quelle heure est-il à présent, Mme La Troupe ?

— Il est près de minuit, je crois.

— Minuit ! je ne croyais pas qu'il était si tard. Prenez-vous quelque chose, Emile ? Emportez-nous du vin, Madame.

Après avoir vidé une bouteille, Stéphane et Emile laissèrent Mme La Troupe ?

— Eh bien, Emile, que pensez-vous de tout cela ?

— Rien de bon, mon cher ami.

— Et que pensez-vous de cette liaison entre maître Jacques et Mme La Troupe ?

— Ma foi, dit Emile en riant, c'est vraiment pire que le mystère de l'Incarnation.

— Cet homme revient demain, si j'ai bien entendu.

— Oui, demain à dix heures, sur le marché.

— Ecoutez, Emile, j'ai un projet en tête : il faut que je sache où il demeure ; demain je le fais suivre par Magloire.

— Et que ferez-vous ensuite ?

— Je vous le dirai dans l'occasion, mon cher ami.

Ici nos deux amis se séparèrent ; Emile descendit la côte de la Congrégation, et Stéphane suivit la rue Saint-Louis.

Aussitôt qu'il fut arrivé chez lui, il éveilla, sans faire de bruit, le gros Magloire, qui dormait dans une petite chambre voisine de la sienne, et lui fit signe de le suivre. Comme il était alors de la prudence d'avoir toujours une arme de défense en cas de surprise, Magloire avait déjà saisi sous son oreiller son gros couteau pointu, croyant avoir affaire à quelque voleur.

— Point de bruit, Magloire, lui dit Stéphane, tu n'as rien à craindre ce soir, et Stéphane lui fit avaler la moitié d'un gobelet de *brandy* pour le préparer en sa faveur. Il était bien persuadé que Magloire n'avait pas besoin de cela pour lui rendre service ; mais il aimait à lui donner cette marque d'encouragement, persuadé que, plus un serviteur est bien traité, plus il est attaché à son maître.

— Je te demande pardon, mon cher Magloire, si je t'éveille à une heure aussi avancée : c'est que j'aurais besoin de te parler ce soir d'une affaire qui m'intéresse beaucoup.

— Ah bien ! v'là qu'est drôle, par exemple, dit Magloire tout honteux d'une pareille excuse, v'là qu'est drôle, comme si vous n'étiez pas le maître de mes actions ; vous savez ben que j'peux veiller toute la nuit pour vous.

— Je le sais, mon brave. Il s'agit encore de me rendre service ; Magloire, es-tu disposé ?

— Comme à l'ordinaire, ben entendu ; est-ce que j'ai coutume de vous refuser ça ?

— Non, mais c'est qu'il s'agit d'un *job* un peu difficile.

— Quand elle le s'rait encore vingt fois plus, on fait son possible, et puis, si on ne réussit pas, eh ben dame! c'est pas d'notre faute ; pas vrai, M. Stéphane?

— Bien vrai, mon cher Magloire, dit Stéphane, touché de cette belle réponse ; eh bien ! demain il s'agira de courir les marchés ensemble.

— C'est bon, ça nous promènera, et puis ça nous fera voir des curiosités. C'est-il tout?

—Arrête, tu n'es qu'au commencement de l'affaire.... A dix heures il devra s'y trouver un homme que j'ai intérêt de connaître; et, comme personne ne peut m'en donner information, il faudra en prendre par nous-mêmes: il s'agira donc pour toi, Magloire, de le suivre, sans qu'il s'en aperçoive, partout où il ira.

— Pourvu qu'il n'aille pas trop vite, ça ira.

— Fort bien; tu comprends?

— J'suppose. Est-ce tout?

— C'est tout; mais remarque bien l'endroit et la maison où il s'arrêtera.

— Oui, oui.

— Et si toutefois il sortait aussitôt de chez lui (voilà ce qu'il me faudrait principalement), tu entreras après lui et tu demanderas si le maître de la maison est présent et à quelle heure on peut le trouver dans la journée. Remarque bien toutes les personnes que tu verras, afin de pouvoir m'en donner une idée.

Enfin, s'il y a une jeune fille bien jolie, et que tu sois assez favorisé par le hasard pour lui remettre une lettre que je te donnerai, sans que personne ne te remarque, il n'y a rien que je ne te donnerai pour te récompenser. As-tu bien compris?

— Ah! oui, comme il faut.

— Et tu consens?

— C'te demande!

— C'est bien, je te remercie. Va te coucher mainte-

nant; surtout prends bien garde de dire un mot de tout ceci à qui que ce soit.

— Le diable ne me fera pas parler.

— Et tâche de faire cela sans être remarqué.

— Il n'y a pas de danger.

— C'est bon! bonne nuit, mon brave, à demain.

Et Stéphane fit encore prendre à Magloire un verre de *brandy* qui acheva de le gagner; il sortit en faisant mille gestes qui le divertirent un peu.

Aussitôt qu'il fut seul, Stéphane se mit en devoir d'écrire la lettre qu'il devait envoyer à Helmina. Il s'appuya long-temps la tête sur son bureau, puis, après avoir retaillé vingt fois la même plume et après avoir déchiré au moins dix feuilles de papier doré et fleuri, il en plia une bien soigneusement, y introduisit une boucle de ses cheveux, et la plaça dans une petite caisse en fer-blanc qui fermait à double clef. Un quart d'heure après, Stéphane, accablé par les diverses impressions qu'il avait reçues dans le cours de la journée, reposait dans les bras de Morphée.

VII.

MAITRE JACQUES ET MAURICE.

Maurice, après être sorti de l'auberge du faubourg Saint-Louis, venait justement d'emboucher la rue Saint-M....., lorsqu'il vit briller à quelque distance une lumière vive et scintillante placée sur le fronton d'une grande maison, dans une lanterne entourée d'une toile blanche, et qui portait cette inscription en lettres d'or: « GLOBE HOTEL. » Il s'avança de plus près, et, se levant sur le bout de ses pieds, il aperçut à travers un vitreau maître Jacques, assis sur une longue bergère de bois, fumant un cigare et lisant une lettre en frissonnant. Il était alors une heure après minuit.

— Voilà, dit Maurice en mettant la main sur la poignée jaune de la porte, une rencontre faite à propos.

Maître Jacques, en entendant ouvrir la porte, remit précipitamment dans sa poche le papier qu'il tenait à la main, et, ayant reconnu Maurice, il passa avec lui dans une petite chambre dont il ferma soigneusement la porte, et fit venir une bouteille de gin.

— Et d'où sors-tu donc à présent, Maurice?

— De l'auberge du faubourg Saint-Louis, s'il vous plaît. Or çà, M. Jacques, j'ai plusieurs nouvelles à vous apprendre.

— C'est bon; parle vite et parle plus bas.

— D'abord, dit Maurice avec intérêt, j'ai parlé à Mme La Troupe par rapport à sa p'tite fille.

— Et elle consent?

— Non pas immédiatement; elle vous donnera la réponse à vous-même.

— Ensuite?

— Ensuite, vous saurez que votre p'tite fille est malade.

— Malade? et depuis quand? non pas en danger au moins?

— Non, une indisposition seulement qui l'a prise il y a huit jours à propos de....

Maurice hésita.

— Eh bien à propos de quoi? dit maître Jacques en plissant le front.

— A propos d'un jeune homme qu'elle a rencontré à l'auberge du faubourg Saint-Louis, et que je viens de voir là.

— Mille diables! dit maître Jacques en se levant brusquement et en commençant dans l'appartement une promenade désespérée; et comment sais-tu cela?

— Par elle-même.

— Quoi! elle a eu l'effronterie de vous le déclarer à vous-même?

— Non pas à nous-mêmes, monsieur, mais elle l'a dit à Julienne qui nous l'a confié ensuite.

— Voilà une folie de jeune fille qu'elle va payer cher, ou que l'enfer m'engloutisse, dit maître Jacques en frappant avec violence sur la table. Ecoute, Maurice, tu sais qu'il est de mon intérêt que ma fille ne fasse aucune liaison qui pourrait nuire à nos affaires; si malheureusement le jeune homme allait l'aimer de son côté, il n'épargnera rien pour la voir. Qui sait? la chose ira peut-être plus loin.

Helmina est jolie, il la demandera en mariage.... et tu comprends le reste... Cependant, ajouta maître Jacques, il faut connaître le merle avant de le dénicher; dis-moi, Maurice, l'as-tu assez examiné à l'auberge pour le reconnaître partout où tu le rencontreras?

— Comment donc! j'ai passé une bonne partie de la nuit avec lui; nous sommes entrés ensemble chez Mme La Troupe.

— Et d'ou sais-tu qu'il est vraiment l'amant de ma fille?

— Dame! comme ça, maître Jacques, vous allez voir vous-même : votre fille dit qu'elle a rencontré son oiseau chez Mme La Troupe, et...

— Tu as raison, Maurice, tu as raison, dit maître Jacques en se tordant les mains de rage et de désespoir; mais au moins, ajouta-t-il, il ignore que ma fille l'aime, n'est-ce pas?

— Oui, sans doute: qui le lui aurait dit? J'ai parlé assez bas à Mme La Troupe pour qu'il n'ait rien entendu.

— Comment! misérable, dit maître Jacques en se laissant tomber sur une chaise, tu l'as dit à Mme La Troupe! langue d'enfer! homme bavard et indiscret qui ne

peux rien garder! Nous sommes perdus, Maurice, lui dit-il en lui lançant des regards foudroyants. Mme La Troupe lui a tout dit sans doute; quel intérêt aurait-elle à le lui cacher? combien au contraire n'en avait-elle pas à le lui apprendre? Nous sommes perdus pour toujours!... Il est temps d'agir. Il faut le connaître, ce jeune homme, il faut le tuer! Quant à ma fille... ma fille!...

Et maître Jacques resta un moment anéanti; puis, tirant une lettre de sa poche :

— Ecoute, Maurice, dit-il avec un sérieux d'enfer, veux-tu me jurer que jamais tu ne dévoileras ce que je vais te dire?

— Je le jure.

— Eh bien! sache qu'Helmina..... n'est pas..... ma fille!

— Que dites-vous?

— Lis cette lettre.

Maurice lut ce qui suit :

« Londres, sept. 18...

» Mon cher ami, — J'ai le plaisir de vous informer que je suis sur le point de me mettre en route pour le Canada, afin d'embrasser la chère petite fille que je vous ai confiée et de l'emmener avec moi. Je vous dirai à mon retour ce qui m'a engagé à prendre une pareille détermination.

» A la hâte,

» Louis Des Lauriers. »

— Ce maudit homme que je croyais mort depuis dix ans! dit maître Jacques en se frappant le front. Mille malédictions! mais que l'enfer me confonde s'il revoit sa fille! Maurice, il me faut encore un service.

— Parlez, maître, dit Maurice, effrayé du désespoir de maître Jacques.

Cette nuit, le père Munro et ses brigands doivent voler chez le vieux Pierre; demain, à pareille heure, il leur faudra enlever Helmina de ta maison.

— Que dites-vous, maître Jacques? dit Maurice en tremblant.

— Tais-toi, ma résolution est prise; il ne sera pas dit qu'un rival l'emportera sur maître Jacques; j'aime Helmina, Maurice, et je l'aurai à tout prix; je vais lui avouer que je ne suis plus son père, je forgerai une lettre comme venant de la main de son véritable père à son lit de mort, je me jetterai à ses genoux et je lui demanderai sa main.

— Mais vous allez la tuer, M. Jacques.

— Tais-toi, encore une fois; écoute-moi sans rien dire. Demain soir donc, je la fais conduire par mes brigands avec Julienne dans la caverne du roc, sans qu'elle sache que nous prenions part à son enlèvement; j'irai la trouver ensuite, en lui disant que j'ai trompé les gardes, je lui dirai tout, je la demanderai en mariage, en lui promettant sa fortune et son évasion; si elle accepte, je laisse immédiatement le Canada avec elle.

— Et si elle n'accepte pas?

— Si elle refuse, continue maître Jacques, alors elle saura qui je suis, et elle mourra dans la caverne de chagrins et de douleur.

— Et que direz-vous à son père?

— Je lui dirai que sa fille a été enlevée; et, s'il se trouve quelqu'un capable de me trahir, ajouta-t-il en lançant un regard diabolique sur Maurice, je le tuerai sans miséricorde.

Maurice vit bien à qui ces dernières paroles s'adressaient; il s'empressa de faire à maître Jacques les plus horribles serments.

— C'est bien, Maurice, je te connais; je sais que tu es fidèle et discret.

Maurice se leva pour partir.

— Où vas-tu à présent? lui demanda maître Jacques.

— Chez moi, maître; il faut que je revienne demain à dix heures.

N'oublie pas surtout l'affaire de demain soir, et pas un mot de ce que je viens de te dire.

Maurice sortit en renouvelant ses serments.

Après avoir passé les limites de la cité, Maurice, accablé de fatigues et de veilles, se laissa tomber le long d'une clôture et se prit à faire diverses réflexions sur ce qu'il venait d'apprendre. Qui l'aurait pensé, se dit-il en lui-même, maître Jacques n'est pas le père d'Helmina! et pourtant cette lettre..., l'impression qu'elle a faite sur lui... : il n'y a pas à douter. Pauvre Helmina! quand elle va l'apprendre; quand elle va savoir que son père est mort, qu'elle est maintenant sous la domination d'un homme qui l'aime et qu'elle ne peut aimer, comme elle va pleurer! lorsqu'il lui faudra ou épouser un monstre et abandonner un jeune homme aimable, bien fait, qu'elle adore, ou bien mourir sous la domination d'un brigand, oh! elle va mourir, c'est certain.

Non, non, il ne sera pas dit que Maurice, tout scélérat qu'il soit, ait pris part à un crime aussi infâme contre une enfant, un ange comme Helmina. Si je me trouve dans l'impossibilité de l'empêcher, du moins je ne veux point y mettre la main.

Allons, Maurice, voilà le jour sur le point de paraître, au diable ta maison d'ici à après-demain soir! Pauvre maison! comme je vais la trouver vide! Et Madelon, comme elle va s'ennuyer! Et Julienne, la pauvre petite, être obligée de partager la douleur d'Helmina, parce qu'elle a su partager son amitié! Non, non, encore une fois, je veux périr à tout jamais si je m'enfourne dans une pareille mêlée; au diable maître Jacques, qu'il s'arrange comme il voudra!

Et Maurice reprit le chemin de la ville.

Ces réflexions pourront peut-être paraître déplacées dans la bouche d'un homme aussi dépravé que Maurice. Mais nous ferons remarquer que, quoique adonné depuis long-temps au crime, Maurice n'était pas encore tout à fait endurci. Il conservait encore en lui un reste de pitié, de compassion surtout pour les malheureux qui n'étaient pas capables de se défendre. Maurice ne s'était jamais distingué dans les actes d'une férocité brutale ; bien loin de là, il était tendre et sensible, jamais il n'avait encore pris part aux crimes des autres brigands. Seulement il savait tout ; maître Jacques, sûr de sa discrétion, ne lui cachait rien : aussi ne pouvait-il comprendre comment il avait pu lui cacher jusqu'à ce jour qu'il n'était pas le père d'Helmina.

VIII.

LA JUSTICE COMMENCE.

Maurice, en parcourant les carrefours du faubourg Saint-Louis, ne voulut pas se rendre sur le marché sans entrer encore une fois chez Mme La Troupe, pour goûter de ce gin excellent qui l'avait tant exalté la veille, et pour se débarrasser un peu de la boue qu'il avait amassée dans ses excursions nocturnes ; et en cela il n'était pas guidé par la propreté, mais bien par la crainte de paraître suspect. Il augmenta donc le pas pour éviter, autant que possible, quelque rencontre désagréable, et dans un instant il se trouva au coin de la rue de l'auberge. Il fut d'abord surpris de trouver tout fermé ; mais, pensant ensuite que Mme La Troupe était dans l'habitude de veiller fort tard, il crut qu'elle n'était pas encore levée.

— Hein, hein! la mère, t'as fait la galipote, j'cré, hier au soir; mais faut qu'tu t'lèves, ma vieille.

Et il se mit à frapper rudement à la porte; le bruit qu'il fit se répandit dans l'intérieur comme un écho lent et sourd, semblable à celui que l'on entend dans un vaste souterrain.

— La vieille sorcière dort comme une souche, dit Maurice après avoir attendu inutilement cinq minutes. Holà! Mme La Troupe, ouvrez; que diable! faut-il cogner trois heures encore. Et il appliqua dans la porte un violent coup de poing qui l'ébranla et la fit craquer horriblement; puis il y eut encore un silence de deux minutes, après lequel Maurice, dont la patience était à bout, était sur le point d'enfoncer la porte, lorsqu'il se sentit frapper sur l'épaule.

— Mais, l'ami, vous ne savez donc pas...?

— Et que diable, dit Maurice, comment voulez-vous que je sache? j'arrive justement de la campagne; mais qu'est-il donc arrivé?

— Oh! si vous saviez!

— J'vous dis que je n'sais rien.

— Une affaire terrible, allez!

— Comment?

— Tout le canton en a été épouvanté.

— Mais qu'est-ce donc?

— Si vous saviez!

— Mais j'vous dis que je n'sais rien, encore une fois.

— Ha! Ha! oui; eh bien! imaginez-vous que...

— Eh bien?

— Imaginez-vous que Mme La Troupe.... vous la connaissez?

— Oui, un peu.

— Cette grande femme-là, qui était si avenante! eh mon Dieu! vous l'avez rencontrée vingt fois pour une; vous savez bien, c'te femme qui...

— J'vous dis que j'la connais, dit Maurice en maîtrisant autant que possible sa colère ; mais, encore une fois, qu'est-il donc arrivé ?

— Ah ! Monsieur, ce que j'n'aurais jamais pensé, ni moi, ni ma femme, ni mes amis, ni le canton, ni...

— Que l'diable vous emporte avec vos *ni !* Je vais tâcher de savoir la chose plus vite, dit Maurice en s'éloignant.

— Arrêtez, arrêtez, Monsieur ; je n'ai pas eu l'intention de vous fâcher ; c'est que, voyez-vous, c'est une affaire !... Et notre importun se mit à étendre les bras et à les élever au ciel.

— De grâce, Monsieur ; vous vous lamenterez demain, et contez-moi aujourd'hui...

— Tout d'suite, entrez chez moi : voyez-vous, j'n'aime pas conter ça en public ; on n'sait pas ce qui peut arriver. Maurice le suivit en jurant en lui-même.

— Allons, lui dit-il aussitôt qu'ils furent entrés, je suis pressé, de grâce dépêchez-vous.

— Dans l'instant ; emportez-nous un coup, Lisette : vous en prenez, j'suppose ?

— Merci, merci, c'est pas la peine, dit Maurice d'un air qui pourtant indiquait assez qu'il n'était pas accoutumé à en refuser.

— Or ça, dit notre narrateur en reprenant le fil de son histoire, je vous dirai donc que c'te nuit, vers..., attendez donc..., oui, vers trois heures... et demie... j'cré ; dame, écoutez donc, j'cré qu'il était bien quatre heures, hein, Lisette ?

— Eh ben ! quoi donc encore ? dit Lisette en mettant sur la table une vieille bouteille française pleine jusqu'au goulot.

— Quelle heure était-il à peu près lorsque Mme La Troupe...

— Dame, il était quatre heures.

— Oui, oui, c'est ça, quatre heures, et t'nez, j'crois même qu'il n'était pas tout à fait ça.

— Mille tonnerres ! que fait l'heure ? dit Maurice en enrageant ; mettez celle que vous voudrez et avancez, ou sur mon âme je...

— Oui, supposons qu'il fût quatre heures ; nous dormions bien tranquillement, ma femme et moi, car vous savez, Monsieur, que le sommeil du matin est toujours le meilleur ; j'ai toujours remarqué cela ; c'est singulier, mais...

— Mais vous n'avancez à rien, mille millions de pies ! dit Maurice en fermant les poings.

— Tout d'un coup, ma femme, qui dort moins dur que moi, et puis j'vous dirai en passant qu'c'est toujours l'ordinaire, et, si vous êtes marié, Monsieur, vous en direz autant que moi ; je n'sais pas, mais j'ai toujours entendu dire que...

— Je veux que *l'siffleu m'étouffe !* si vous n'achevez pas, je *fiche mon camp*, dit Maurice en se levant.

— Tout d'un coup donc, continue notre homme sans s'occuper du tout des imprécations ni de l'impatience de Maurice, semblable à ces grands orateurs et à ces grands écrivains qui parlent et écrivent beaucoup sans rien dire, et qui ne font pas semblant d'entendre les sifflets et les huées de ceux qu'ils ennuient ; tout d'un coup ma femme me pousse. Johnné, qu'elle me dit, entends-tu du bruit dans la rue ? — Queu bruit ? que j'lui dis, et j'saute de mon lit, et j'sors dans la rue malgré les supplications de ma femme, car, soit dit entre nous, Monsieur, j'suis brave, et j'ai toujours passé pour ça, sans m'vanter. J'me rappelle que quand j'étais dans la milice...

— Faites-moi grâce de vos exploits, je suis pressé. Avez-vous envie de me faire manquer mes affaires ? dit

Maurice avec un ton de douceur, après avoir employé inutilement tout autre moyen.

— Excusez, c'est que vous sentez bien..., vous comprenez bien..., vous entendez bien que, lorsqu'un homme vient à se rappeler ses belles actions, vous devez comprendre... qu'il n'est pas aisé...

— De vous endurer sans s'damner, dit Maurice.

— Oui, dit notre homme avec son imperturbable sang-froid ; ainsi me voilà dans la rue.

— Dieu soit loué ! Voilà un bon saut d'fait, dit Maurice en se frappant les mains.

— Dieu soit loué ? pas trop, Monsieur, pas trop. Figurez-vous un peu que j'me trouve au milieu d'la patrouille et de trois voleurs qui venaient de défoncer chez M. Pierre..., à ce qu'on m'a dit.

— Et Mme La Troupe ?

— Attendez donc. V'là qu'j'entends : « Il faut prendre Mme La Troupe aussi. » Vous pouvez penser un peu ! Mme La Troupe était bien connue et bien estimée dans le voisinage ; j'rassemble tous mes voisins et j'allons trouver le maître d'la patrouille, et moi, comme le chef de la bande, j'lui dis à sa barbe qu'il ne prendra pas Mme La Troupe, et puis j'lui demande : « Queu qu'vous disez pour vos raisons? » Oh ben ! tenez, Monsieur, voilà le pire d'l'affaire qui va se montrer !

— S'il met autant d'temps à venir que l'reste, dit Maurice, préparez-moi un lit, car j'vois ben que je serai obligé de coucher ici...

— Alors le maître nous dit.... Mais, Monsieur, je n'ai pas fait venir c't'e bouteille-là pour rien.

Et Johnné fit signe à Maurice de s'approcher ; il ne se fit pas prier.

— J'vous assure, Monsieur, dit Johnné, qu'j'aime à prendre queuqu'chose quand j'conte une histoire comme ça ; ça m'dégoûte... J'vous disais donc que le maître de

la patrouille nous dit que madame La Troupe devait être complice avec les voleurs, puisqu'elle les recevait à toute heure dans la nuit, « et, pour vous convaincre, ajouta-t-il, mes braves (il voyait ben à qui il avait affaire, allez), je vais faire une visite avec vous dans l'auberge. » Nous entrons, moi, monsieur le maître, deux de mes amis et un *watchman*. Madame La Troupe était dans l'comptoir avec sa p'tite fille, qui pleurait à fendre le cœur du gros Jim. Nous nous mettons à fouiller et à refouiller partout, fouille, fouille, fouille, et puis fouille donc, tonnerre! sans trouver aucun effet; le grenier, la cave, rien ne fut épargné; madame La Troupe nous regardait faire sans rien dire. Enfin, nous étions prêts à tout abandonner lorsqu'un homme de la patrouille nous cria en sortant de la cave : « Venez, venez voir! » Nous suivons c't'animal, et il nous montre dans le mur une espèce de porte que nous n'avions pas encore remarquée. Jugez d'not'e surprise lorsque après avoir forcé la serrure, on vit six grandes tablettes fixées dans la pierre surchargées d'argenterie : c'était des chandeliers, des grands plats, des belles assiettes, des beaux bassins tout d'argent, et l'diable et son train.

Vous pouvez compter si ça m'donna un coup! madame La Troupe qu'avait toujours passé pour si honnête, si respectable! foi de créquien, Monsieur, je n'suis pas mauvais, vrai comme v'là un'bouteille; mais t'nez, quand je m'vis trompé d'la pareille façon, ça m'mit dans une colère, mais dans une colère, entendez-vous, qu'j'aurais pu tuer!

— Et vous avez pris madame La Troupe? dit Maurice, voulant mettre fin à cet entretien, qui le touchait d'assez près.

— Comme de raison; mais écoutez, c'n'est pas tout. Nous remontâmes dans l'auberge, et le chef d'la patrouille, après avoir fait retirer tout l'monde excepté

moi, parla à madame La Troupe à peu près comme ça : Madame, qu'il lui dit, on a trouvé des effets volés dans votre cave; votre auberge est ouverte à tous les brigands, tout me porte à croire que vous agissez avec eux ; par conséquent, je vais user de mon droit pour vous faire conduire en prison.

Madame La Troupe gardait un silence complet.

— Avez-vous queuqu'chose à dire pour votre défense? que j'lui dis.

Elle jeta autour de la chambre un regard égaré, puis elle répondit faiblement : « Rien. » Puis, ayant appelé vers elle sa petite fille, elle la serra long-temps contre son sein en l'arrosant de ses larmes ; il y eut en elle un moment de repentir, après quoi elle se leva tout à coup, les cheveux hérissés comme du vrai crin, les yeux tout grand ouverts, et, ayant repoussé brusquement son enfant : « Ne pleure pas, lui dit-elle, ta mère a mérité son châtiment. »

» Malheur à ceux qui m'ont perdue! Malheur à eux! ils périront avec moi! » Puis elle retomba évanouie sur sa chaise.

Maurice, malgré son sang-froid ordinaire, ne put s'empêcher de trembler en entendant ces derniers mots; et, dans la crainte de ne pouvoir assez déguiser son trouble, il se leva et sortit aussitôt en saluant Johnné, qui ne savait que penser d'un départ aussi brusque et aussi subit.

Maurice, comme on peut le penser, ne fut pas sans faire des réflexions terribles sur sa situation actuelle, et sur l'autre, plus horrible encore, qui l'attendait, d'après ce que Mme La Troupe avait dit. Il traversait machinalement toutes les rues, la tête basse, les bras pendants, et en prononçant souvent à demi-voix des imprécations terribles. A sa démarche, il était facile de voir qu'il était sous l'influence du désespoir. Ce fut dans cet état qu'il

arriva sur le marché. Il y était depuis dix minutes lorsqu'il entendit prononcer, à côté de lui, un nom qui le frappa; il leva la tête, et aperçut un homme d'un certain âge, très bien mis, qui paraissait arriver d'un long voyage : c'était M. Des Lauriers, dont nos lecteurs ont déjà vu le nom sur une lettre qu'il avait adressée à maître Jacques. Maurice le considéra avec attention; il fut sur le point d'aller lui parler; mais la crainte l'arrêta. Il se retira tout à coup de la halle : une idée lumineuse venait de traverser son esprit.

Bientôt on le vit marcher à pas précipités dans la rue Saint-Louis; et, à quelque distance, on aperçut un autre homme qui suivait la même direction et qui paraissait ne pas vouloir le perdre de vue. C'était Magloire, le domestique de Stéphane.

IX.

RÉVÉLATIONS.

Stéphane, content d'avoir pu mettre son dessein à exécution, avait laissé la halle et s'était rendu chez lui afin d'attendre le résultat de ce dernier moyen d'avoir des informations sur l'existence de maître Jacques. Il n'y avait pas dix minutes qu'il était arrivé lorsqu'on vint lui dire que quelqu'un désirait lui parler. Il descendit dans l'antichambre et aperçut une jolie petite fille, mais d'une pâleur extrême et les yeux pleins de larmes. Elise, c'était la fille de Mme La Troupe, en voyant Stéphane pour la première fois, baissa les yeux, et fut si troublée qu'elle fut incapable de dire un mot.

— Que voulez-vous, ma pauvre enfant? lui dit Stéphone avec douceur, car il s'était aperçu qu'elle avait du chagrin.

— Ma mère voudrait vous voir, répondit-elle en sanglottant.

— Quelle est votre mère, ma chère?

— Mme La Troupe.

— Et pourquoi pleurez-vous tant? Est-il arrivé quelque malheur à votre mère?

— Hélas! oui, Monsieur, dit Elise en se cachant les yeux dans ses deux mains, maman est en prison.

— En prison! dit Stéphane foudroyé par cette nouvelle, en prison... Ecoutez, Elise, ajouta-t-il après s'être remis un peu, cessez de pleurer, et allez dire à votre mère que, quoiqu'il m'en coûte beaucoup d'aller lui rendre visite dans un pareil lieu, cependant elle peut m'attendre dans une demi-heure. Allez, pauvre petite.

Et Stéphane prit la main d'Elise, et la conduisit en lui donnant une petite pièce d'argent.

Un quart d'heure après Stéphane entrait dans les prisons, au milieu des jurements et des imprécations des portiers et d'une soldatesque grossière et impudente.

Les prisons!... ne semble-t-il pas que ce mot seul, prisons, exprime quelque chose de terrible et d'effrayant, quelque chose de redoutable qui glace le sang et brise le cœur! Lorsque vous prononcez ce mot ou que vous l'entendez dire, ne vous figurez-vous pas sur le champ des murs épais, des cachots ténébreux et infects, des grilles et des portes de fer, des spectres hideux, des personnes décharnées? Ne croyez-vous pas entendre des gémissements sourds, des cris aigus, de pleurs continuels, le bruit des chaînes, le fracas des criminels? Ce mot, prison, ne vous retrace-t-il pas un séjour de douleur et de supplices, un repaire empoisonné, une caverne où le soleil n'a jamais pénétré, un purgatoire terrestre en un mot?.....

Entrons avec Stéphane, et voyons si le tableau que nous aurons à contempler est réellement aussi effrayant

que celui que nous aurons formé dans notre imagination.

En parcourant les longs et humides corridors qui traversent la prison, en entendant l'écho sourd et entrecoupé qui répétait le bruit de ses pas, et en voyant ces énormes portes qui craquaient et roulaient lentement sur leurs gonds, Stéphane ne put s'exempter d'un certain mouvement de frayeur mêlée de dégoût. Pour arriver à la chambre de Mme La Troupe, il fallait traverser celle des hommes. C'était une vaste salle carrée, située au centre de l'édifice, et éclairée par cinq vitraux tous barricadés avec de grosses barres de fer. C'était là que Stéphane devait avoir sous les yeux un spectacle vraiment répugnant et horrible. En y entrant il fut près d'être suffoqué par l'air empesté et nauséabond répandu dans l'appartement, et écrasé par une foule de scélérats qui se pressaient autour de lui en lui tendant la main. Malheureusement Stéphane, n'ayant sur lui rien à donner à ces infâmes brigands, se fit siffler et insulter; plusieurs même qui n'avaient pas encore perdu leur instinct brutal et leur cupidité voulurent se jeter sur lui pour le dépouiller. Puis c'étaient des imprécations, des jurements et des ricanements affreux. Les uns chantaient, les autres pleuraient et gémissaient; ici on en voyait qui étaient en proie au plus terrible désespoir, là quelques autres se livraient à une joie sardonique et bruyante, plus loin ils se disputaient, se maudissaient les uns les autres, et se tiraient aux cheveux.

Telle était cette chambre, que les geôliers appelaient *l'antre du diable*, semblable pour la malpropreté à un bourbier épais où croupissent des insectes dégoûtants, et pour le fracas à un repaire de bêtes féroces poussant de continuels hurlements, et se ruant avec rage et impétuosité les unes sur les autres.

Stéphane, en sortant de cette chambre, jeta un dernier regard sur la scène affreuse qui venait de se dérouler à ses yeux, et sentit ses membres mus par un tremblement convulsif et son cœur se briser par des pulsations violentes. Il s'appuya un instant sur la tablette d'une fenêtre.

— On voit bien, dit le geôlier en souriant de pitié, que vous n'êtes pas accoutumé à de telles visites; mais j'avouerai aussi que je n'ai jamais vu tant de commerce qu'aujourd'hui. Allons, allons, Monsieur, ne vous découragez pas : le pire est fait.

— Tant mieux, mon Dieu! dit Stéphane en prenant courage malgré lui; s'il n'en était pas ainsi, j'aimerais mieux retourner sur sur mes pas.

Le geôlier ouvrit la troisième porte qu'ils rencontrèrent et introduisit Stéphane dans un appartement proprement blanchi et balayé : c'était un nouveau spectacle, moins bruyant à la vérité, mais plus digne de pitié et plus susceptible de faire impression sur un cœur sensible comme pouvait l'être celui de Stéphane. Parmi toutes les femmes, au nombre de trente à quarante, qui étaient rangées tout autour de la salle, une seule ne travaillait pas encore à l'œuvre pénitentiaire, c'était Mme La Troupe. Aussitôt qu'elles aperçurent le geôlier et Stéphane, elles se levèrent avec un respect mêlé de crainte, et baissèrent la vue sur leur ouvrage d'un air qui semblait demander grâce. Elles étaient assez proprement vêtues, mais maigres et décharnées, et tenant une posture nonchalante, nécessaire d'après la vie sédentaire qu'elles étaient obligées de mener.

Stéphane, en examinant furtivement ces femmes perdues, indignes d'un sexe qu'elles déshonoraient, frémit involontairement et porta la main à son front, comme s'il eût voulu chasser les réflexions qui l'accablaient; mais, lorsqu'il vint à remarquer attentivement Mme La

Troupe, qui, de son côté, le regardait en versant des larmes..., Stéphane pleura aussi...

Pauvre Stéphane ! les larmes que tu répands maintenant te sont arrachées par la pitié ; dans un instant il te faudra en verser d'autres plus pénibles encore, puisqu'elles naîtront d'un amour malheureux !

Et, comme s'il eût eu honte de sa faiblesse, il s'essuya promptement les yeux et s'avança d'un pas assez hardi à l'extrémité de la chambre où était Mme La Troupe. Aussitôt que le geôlier se fut retiré, elle fit passer Stéphane dans une espèce de petite cellule pratiquée dans le fond de la principale chambre. Elise les suivit.

Stéphane se jeta sur un banc de bois fixé au mur et laissa retomber sa tête sur l'embrasure d'une fenêtre. Mme La Troupe le regardait avec un air de confusion et de timidité ; elle n'osait commencer l'explication du rendez-vous qu'elle avait donné.

Enfin, après un quart d'heure, Stéphane se leva brusquement comme s'il se fût réveillé d'un sommeil profond, et fixant Mme La Troupe :

— Pourrais-je savoir, Madame, ce qui m'amène ici, dans un lieu où j'ai eu tant à souffrir ?

Mme La Troupe rougit et baissa la vue, puis elle ne répondit rien.

Stéphane se reprocha le ton d'aigreur qu'il avait pris en lui faisant cette première question ; pensant que son silence venait de là, il reprit avec plus de douceur :

— De grâce, parlez ; depuis quand êtes-vous ici ?

— Depuis hier au matin, répondit-elle sur le ton d'un condamné devant son juge.

— Par quel accident ?

— Par un accident que je devais prévoir, répondit Mme La Troupe avec plus de hardiesse.

— Que voulez-vous dire ? dit Stéphane en reprenant son air de sévérité.

— Je veux dire que j'ai bien mérité ce qui m'est arrivé.

En prononçant ces derniers mots, Mme La Troupe sentit disparaître toute sa timidité pour faire place à la colère et la vengeance.

— Malheureuse !

Et Stéphane, honteux de se trouver en tête-à-tête avec une pareille femme, prit son chapeau et fut sur le point de se retirer.

— Attendez, Monsieur, attendez, dit Mme La Troupe en lui prenant le bras ; il s'agira bientôt plus de votre intérêt que du mien.

Stéphane frémit.

— Sachez, poursuivit Mme La Troupe en grinçant des dents, que, si je suis ici aujourd'hui, si je suis condamnée à y terminer ma vie, je dois le reprocher à un seul homme, le plus infâme, le plus exécrable que l'on puisse rencontrer. Malheur à lui ! voici le temps de la vengeance arrivé, voici le moment où ses crimes vont être dévoilés, où ses victimes vont se ruer sur lui pour le condamner et le maudire ! Maudit soit-il ! s'écria Mme La Troupe dans un violent accès de désespoir, en s'arrachant les cheveux et en se frappant la tête.

Elise effrayée s'était approchée en tremblant de Stéphane, qui n'était guère plus rassuré qu'elle.

Après un quart d'heure passé dans des transes et des convulsions horribles, Mme La Troupe devint un peu plus calme ; des sueurs froides inondaient ses joues décharnées ; elle se laissa tomber sur une chaise ; puis, jetant sur Stéphane des yeux égarés, elle versa des larmes abondantes et reprit :

— Je devais être la dernière des femmes qui dût terminer sa vie aussi misérablement : il fut un temps de bonheur et d'aisance pour moi, un temps de vertu et de piété, un temps où je venais moi-même consoler et

secourir les prisonniers ! Et aujourd'hui qu'est devenu ce temps ? J'étais riche, Monsieur, aussi riche que ces dames qui tiennent à présent les premières places dans la société ; je suis devenue pauvre, mais au moins je puis dire que je n'ai pas mérité ce premier malheur ; je l'ai dû à un frère en qui ma confiance avait été poussée trop loin.

Madame La Troupe raconta à Stéphane cette première partie de sa vie que nos lecteurs ont déjà apprise de la bouche de Julienne.

— Voilà, dit-elle en terminant, comment du haut de la grandeur et de la fortune je me suis vue abaissée tout à coup au dernier échelon de la société et de la misère. Mais jusque alors j'avais conservé une partie de mon bonheur : la vertu et la religion. Un monstre plus terrible encore que le premier méditait sourdement le projet de me plonger dans un abîme plus profond que le premier, et d'où je ne devais jamais sortir ; et cet abîme, le voilà, Monsieur, dit madame La Troupe en étendant les bras et en montrant les quatre murs de sa prison ; et ce monstre, vous allez le connaître dans un instant.

Ce fut trois mois après la mort de mon époux que je le vis pour la première fois ; ses manières polies, son air de respect et de modestie, sa honte apparente, tout me porta en sa faveur. Et pourtant, qui eût pensé que c'était un hypocrite auquel je ne devais pas me fier? oui, monsieur, un hypocrite tel que l'enfer n'en a jamais connu, un hypocrite dont on ne pourra jamais approfondir la scélératesse et l'impudence...

Voyant le dénûment et la misère où nous vivions, ma chère petite fille et moi, il nous comblait de présents et de bontés, et dans toutes les transactions il montrait tant d'empressement, tant de délicatesse, que je ne tardai pas à m'attacher entièrement à lui et à lui donner une amitié et une confiance sans bornes. Je lui

racontai tous mes malheurs ; il feignit d'y prendre part, et se répandit en invectives et en reproches contre mon frère ; et lui-même, le monstre, roulait dans son esprit diabolique la ruine de mon âme et de ma réputation : « Madame, me dit-il, vous n'avez plus rien à espérer à la campagne ; mais, si vous voulez bien profiter de l'avantage que je vais vous proposer, je suis certain que vous pourrez encore être heureuse. J'ai à Québec un hôtel qui se trouve abandonné aujourd'hui, faute d'une personne respectable et capable de remplir la fonction d'hôtellière ; je vous l'offre, Madame, avec d'autant plus de confiance que je connais vos qualités et votre activité ; vous aurez, en y entrant, tout ce qui sera nécessaire pour tenir une bonne maison, et les pensionnaires ne vous manqueront pas. Je vous donne donc la préférence sur le grand nombre de personnes qui en ont déjà fait la demande. »

Ma situation ne me permettait pas d'hésiter : je l'acceptai donc avec reconnaissance, et huit jours après je laissais, en pleurant, le lieu de ma naissance, où j'avais passé de si heureux jours ; je fus dire un dernier adieu à la tombe de mon époux, j'embrassai tous mes amis, et je me mis en route avec Elise et le peu d'effets qui m'étaient restés.

Me voilà rendue à cet hôtel ; mais quel hôtel, grand Dieu ! Vous l'avez vu, Monsieur : c'était l'auberge du faubourg Saint-Louis telle qu'elle est aujourd'hui.

Ici madame La Troupe s'arrêta pour donner un libre cours à ses larmes. Jusqu'ici elle n'avait eu à raconter que le malheur ; mais elle touchait à présent à quelque chose de plus révoltant : le crime !

Stéphane, après avoir partagé sa douleur, la pria de continuer.

— Lorsque j'aperçus cette chétive masure, reprit madame La Troupe, lorsque je remarquai le délabre-

ment, la mal propreté et l'abandon qui m'étaient réservés, je regrettai mon premier état, ma misère, tout affreuse qu'elle était; cependant je ne voulus pas encore m'arrêter à la pensée que j'avais été trompée; mon protecteur (je pouvais alors lui donner ce nom) m'avait paru trop plein de mérite. J'attendis avec impatience une visite de sa part; il vint le lendemain matin.

Est-ce là, lui demandai-je, l'hôtel?... « Les misérables, se dit-il avec une colère affectée, voyez un peu s'il y a à laisser quelque chose de bon à leur disposition; voyez comme ils ont tout massacré dans l'espace d'un mois tout au plus. Je vous demande pardon, Madame, me dit-il avec déférence, j'ai été trompé moi-même; j'avais donné permission à quelques uns de mes gens de loger ici en attendant, et voyez, ajouta-t-il en levant les épaules; mais ne vous désespérez pas : je vais remettre en peu de temps toutes les choses en ordre; vous serez comme une reine; demain je vais envoyer des ouvriers et des effets. Prenez courage, Madame, vous verrez que je suis homme à tenir ma promesse. » Et il se retira en me donnant deux dix chelins pour la journée.

Le lendemain, la semaine, se passèrent; je ne vis arriver personne, ni ouvriers, ni mon protecteur; ce ne fut que le mardi de la semaine suivante que j'eus sa seconde visite; il me dit que de mauvaises affaires l'avaient empêché d'avoir des ouvriers, mais qu'il le ferait aussitôt qu'il serait en état de les payer. Enfin, pour abréger autant que possible cette malheureuse histoire, je vous dirai que mon auberge resta telle que vous l'avez vue, qu'elle ne fut fréquentée que par le rebut de la société, avec qui je m'accoutumai peu à peu, si bien qu'au bout de trois mois j'en avais acquis les vices et les habitudes. A force de détours et de supplications, je parvins à apprendre que j'avais affaire à des brigands et

à des scélérats dont le chef n'était autre que mon protecteur. Il m'avoua tout lui-même, et me fit de si horribles menaces, de si belles promesses, que je n'eus pas le courage d'abandonner l'auberge. Il me mit ensuite dans ses secrets et ses intérêts les plus chers; je connaissais tous les crimes avant même leur exécution, et ma maison devint le réceptacle de tous les effets volés.

Ce mystère ne pouvait durer long-temps. Cette nuit on a surpris les brigands au moment même où ils entraient chez moi pour cacher leur vol; on fit des fouilles, elles ne furent pas infructueuses : il était donc visible que j'étais leur complice, et il m'a fallu subir le même sort.

Mme La Troupe s'était empressée de raconter la fin de son histoire pour éviter sans doute les justes remarques que Stéphane aurait pu faire, et pour abréger autant que possible la honte et la confusion que de pareils aveux devaient nécessairement faire naître en elle; mais elle ne put résister plus long-temps, elle tomba évanouie sur le parquet. Elise, qui la crut morte, se jeta sur elle en l'appelant à haute voix. Ce fut une terrible scène pour Stéphane, un horrible contraste, que de voir la vertu aux prises avec le crime entre les quatre murailles d'un sombre cachot!...

Mme La Troupe revint bientôt à elle; puis, après avoir pressé sa fille sur son cœur, elle se traîna jusqu'à Stéphane, et retombant à ses genoux :

— O Stéphane, lui dit-elle en pleurant, si les prières d'une femme criminelle mais repentante peuvent avoir quelque influence sur vous, si votre cœur, en maudissant le crime et ses esclaves, peut respecter et aimer la vertu toujours pure au milieu du vice, daignez jeter les yeux sur cette chère enfant; daignez protéger une misérable orpheline qui sans vous devra traîner sa vie dans l'infortune et l'esclavage, peut-être, hélas! dans la scé-

lératesse comme son infâme mère. Oh! dites-moi, Monsieur, dites-moi que vous l'arracherez des mains des scélérats qui m'ont perdue; dites-moi que vous la conduirez dans le chemin de la vertu, que vous la conserverez dans la pureté où elle a toujours vécu jusqu'à présent... Viens, Elise, viens te jeter avec moi aux pieds de M. Stéphane.... Pauvre enfant!... tu n'as plus personne maintenant sur la terre!...

Stéphane releva Mme La Troupe, et lui promit de prendre soin d'Elise; puis, se rappelant qu'elle lui avait donné à entendre que le rendez-vous l'intéressait autant qu'elle, il la pria de le lui apprendre.

Mme La Troupe le regarda fixement.

— Avant de vous répondre, Monsieur, lui dit-elle, permettez-moi de vous faire une question. Aimez-vous encore la fille de maître Jacques?

— Pourquoi voulez-vous savoir cela?

— Parce que, si vous ne l'aimez plus, je n'aurai rien à vous dire.

— Eh bien! supposons que je l'aime encore.

— Ce n'est pas une supposition, Monsieur, je le vois bien; vos yeux m'en disent assez. Avez-vous eu des informations sur son compte?

— Non.

— Aimeriez-vous en avoir?

— Parlez, dit Stéphane avec crainte et inquiétude.

— Ce que je vais vous dire est terrible.

—Parlez, dit encore Stéphane d'une voix tremblante.

— Vous l'exigez-donc?

— Oui.

— Eh bien, je vous conseille d'oublier pour toujours la fille de M. Jacques.

Stéphane pâlit.

— Qu'avez-vous à dire contre elle?

—Rien contre elle: au contraire, c'est une charmante

enfant, douce, vertueuse, remplie d'excellentes qualités, aussi pure qu'un ange, je le sais de bonne part; mais son père....

— Eh bien! son père, qu'allez-vous dire?

— Son père est... brigand...

— Un brigand!

— Le chef d'une bande de scélérats.

—Ciel!...

— Le même qui m'a perdue!. .

— Le misérable!... un brigand!... le chef!... et sa fille un ange!... horrible mystère! dit Stéphane en faisant trois ou quatre tours dans le caveau, et en sortant brusquement comme un homme que la folie vient d'accabler.

X.

DELIRIUM TREMENS.

Trois heures sonnent lentement. Stéphane est dans la chambre, étendu sur une bergère, le visage d'une pâleur livide, les yeux égarés, les cheveux en désordre et les poings fermés. Tout à coup il se lève, se promène à grands pas, frappe tout ce qu'il rencontre, et vient retomber sur son fauteuil; puis il se relève encore, se roule sur le plancher, déchire ses habits, et regagne encore une fois son siége. Tantôt il grince des dents, s'arrache les cheveux, se meurtrit les bras; tantôt il pleure, il gémit, il tremble convulsivement, puis ses yeux se ferment doucement, on dirait qu'il repose paisiblement:

— Helmina, la fille d'un brigand!...

M. Jacques un brigand!.... Chère Helmina....! je l'aime... et c'est la fille d'un brigand, d'un chef... Voilà donc les informations!... Et puis, mon père... oh! il ne voudra pas... non, Emile...; jamais, que dis-je... oui, je l'épouserai... contre mon père, oh! mais c'est horrible!... l'abandonner?... jamais!... si belle, si ver-

tueuse... Maître Jacques... l'infâme! je le tuerai... il le mérite... Helmina! Helmina!...

Et Stéphane retomba dans un assoupissement léthargique qui lui fut favorable; il s'éveilla les sens plus tranquilles, l'esprit moins agité; il ne conservait plus qu'une douleur modérée et plus concentrée...

En ce moment on frappa à la porte. Stéphane s'efforça de reprendre son sang-froid habituel; mais il ne réussit pas assez pour que Magloire ne s'aperçût pas de quelque chose.

— Eh bien? Magloire, dit Stéphane avec précipitation, pour empêcher toute question de la part de son serviteur.

— Eh bien! mon maître, répondit Magloire sur le même ton, les affaires ont été rondement.

— Que trop peut-être, dit le malheureux en soupirant.

— Comment que trop? ça n'peut jamais aller trop ben.

— Où demeure cet homme?

— Justement dans une des premières maisons de Sainte-Foy, une jolie p'tite maison, sur mon âme, propre comme un sou ben frotté.

— Tu y es entré?

— Comment donc! vous savez ben que je n'manque jamais mon coup, dit Magloire avec importance. J'ai suivi mon *gars*, avec beaucoup de peine par exemple; il allait d'un pas d'cheval Je n'me suis arrêté qu'à quelques arpents de la maison, et j'me suis enfourné dans un tas de branches; il n'a pas été dix minutes dedans, et il a gagné le bois du Cap Rouge.

— C'est bien cela, dit Stéphane à demi-voix, les misérables!

— Quoi?

— Rien, Magloire, rien.

— Aussitôt que je l'ai vu dans le bois, j'suis sorti d'mon trou, et, en faisant semblant d'être ben fatigué, j'suis entré pour me reposer. Et puis, une chance du bon Dieu, il n'y avait que deux p'tites filles, propres comme deux petites chattes, et puis jolies! Oh dame! t'nez, j'commence à être sur l'âge pourtant, et ben j'n'ai pu m'empêcher de leur faire les yeux doux, ma parole d'honneur! Il y en avait une surtout, justement celle à qui j'ai donné vot' lettre, t'nez, vrai comme j'm'appelle Magloire, c'est comme le petit enfant Jésus de la messe de minuit.

Stéphane sourit malgré lui.

— Tu lui as donné la lettre?

— Eh oui, vous me l'aviez dit, pas vrai?

— Oui; je te remercie, Magloire...

Elle sait tout à présent, murmura Stéphane...

— Et qu'a-t-elle fait?

— D'abord elle m'a remercié, car c'est poli, n'faut pas en parler; ensuite elle a rougi, puis elle s'est retirée dans une autre chambre, et je ne l'ai plus revue.

— Et tu t'es retiré?

— Non pas; j'ai demandé ensuite à quelle heure on pourrait voir le maître de la maison; on m'a répondu qu'il n'était chez lui qu'à l'heure des repas.

— Je vois malheureusement que tu n'as rien oublié de ta commission.

— Malheureusement! Pourquoi ce mot? M. Stéphane.

— Ecoute-moi, Magloire. J'ai cru que je pouvais aimer cette jeune fille: c'était pour le lui apprendre que tu lui as remis une lettre de ma part; mais, comme j'ai appris ce matin qu'il m'était impossible de consommer cet amour, j'aurais voulu au moins qu'il demeurât secret, qu'il mourût en moi seul.

— J'ai cru m'apercevoir en effet que vous l'aimiez : elle est si belle, elle paraît si vertueuse, si bonne enfant !

— Elle l'est en effet, Magloire, elle ferait mon bonheur ; et malgré cela...

— S'il m'était permis, dit Magloire avec timidité...

— Tu me demanderais pourquoi, n'est-ce pas? dit Stéphane en devinant sa pensée. Eh bien! je vais te le dire : crois-tu que le monde, et mon père surtout, souffrirait que j'épousasse la fille... d'un brigand?

— Elle, grand Dieu ! la fille d'un brigand !

— Oui, Magloire, la fille d'un brigand qui dans quelques jours peut-être périra sur l'échafaud.

— Mais, c'est impossible ! M. Stéphane, à la voir...

— On ne le dirait pas sans doute, et pourtant c'est le cas. C'est un mystère que je t'expliquerai une autre fois.

Stéphane se cacha le visage dans ses deux mains et pleura amèrement.

Magloire se prit à réfléchir profondément sur ce qu'il venait d'apprendre, lorsqu'on frappa doucement à la porte, et, en même temps, Stéphane, en écartant un peu ses mains, aperçut son ami Emile. Magloire voulut se retirer, mais Stéphane le retint.

— Demeure ici, Magloire, lui dit-il.

— Encore du chagrin, mon pauvre Stéphane, dit Emile en lui frappant légèrement sur l'épaule : vous n'êtes pas raisonnable.

— Voilà long-temps qu'il pleure comme ça, dit Magloire, c'en est *démontant*.

— Voyons, mon cher ami, montrez-vous plus ferme que cela; avez-vous eu des nouvelles d'Helmina?

— Ne m'en parlez plus, Emile, ne me parlez plus de cela ; je n'y penserai plus, je veux l'oublier, dit Stéphane avec un air de décision pénible... Pauvre Helmina !...

— De grâce, dites-moi qui vous a fait prendre une résolution aussi prompte ?

— L'honneur, Emile, l'honneur : croyez-vous que ce n'est rien?

— C'est beaucoup, mais encore, parlez.

— Oui, je parlerai ; mais ce sont d'horribles révélations que je vais vous faire.

— N'importe.

— Eh bien! vous rappelez-vous de madame La Troupe?

— Parfaitement.

— Savez-vous où elle est maintenant?

Où nous l'avons vue probablement.

— Non, pas où nous l'avons vue, mais où je viens de la voir...

— Expliquez-vous.

— Elle est en prison...

— En prison! Et vous avez été la voir ?

— Il n'y a qu'un instant.

— Et depuis quand y est-elle?

— Depuis hier; on a trouvé chez elle des effets volés...

— La misérable! Elle était donc complice?

— Oui, Emile, complice; elle me l'a avoué, elle m'a raconté sa vie. Vous ne vous êtes pas trompé, elle a été respectable, riche et vertueuse; mais elle a été ruinée d'abord par un frère, et perdue ensuite... vous ne devineriez pas par qui?... par un monstre, par maître Jacques, enfin!...

— Maître Jacques, Stéphane, maître Jacques!

— Oui, par maître Jacques... Comprenez-vous maintenant pourquoi je pleure? . . . .

— Maître Jacques! continua Stéphane en retombant dans un accès de désespoir : le père d'Helmina, d'une

jeune fille que j'ai tant aimée, que j'aime encore. Vous comprenez donc maintenant pourquoi je pleure !...

Et Stéphane se frappait le front et se tordait les bras en répétant toujours : Vous comprenez donc pourquoi je pleure !

— Du calme, de la raison, mon cher Stéphane, dit Emile en lui retenant les bras.

— Non, plus de calme, Emile, plus de repos que lorsque la mort me le donnera ; mais toujours du chagrin, toujours des larmes.

Puis il tomba dans de nouvelles crises. Portant partout ses yeux égarés, il se leva tout à coup, et se rua sur tout ce qu'il rencontra, malgré les efforts de Magloire et d'Emile... Le voilà, le misérable, le voilà, Emile ; le voyez-vous?... Approche donc, infâme ! Tenez, sa fille est avec lui. Helmina ! ma chère Helmina ! Elle pleure... Il l'a battue, le lâche !...

En même temps son père, attiré par ses cris, ouvrit la porte.

— Qu'est-ce que ce bruit ? demanda-t-il. Mon Dieu, il est fou ! mon fils est fou !

Puis il s'avança pour parler à Stéphane.

— Tenez, dit Stéphane en le voyant venir, le voilà encore, le scélérat, il approche, il va me tuer !... Et Stéphane tomba sur une chaise hors d'haleine.

— Que dit-il ? Seigneur ! dit M. D... Tu ne me reconnais donc pas, mon cher enfant ?

Stéphane le regarda attentivement depuis les pieds jusqu'à la tête.

— Comme tu es fou, Stéphane, tu ne reconnais pas ton père ?

Stéphane le fixa encore une fois, puis il se jeta à son cou : il l'avait reconnu.

— Oh ! pardonnez, mon père, pardonnez ! c'était un

rêve. Pourtant non, je l'ai bien vu! N'est-ce pas qu'il est venu, il a voulu me tuer parce que j'aime sa fille, le scélérat!

— Tu te trompes, Stéphane, personne n'est venu excepté moi.

— Ne le laissez plus entrer, mon père, c'est un brigand, maître Jacques!

— De qui veux-tu parler? pauvre enfant.

— Je parle, continua Stéphane en regardant au fond de l'appartement et en montrant du bout de son doigt, je parle de celui qui était là il n'y a qu'un instant, de maître Jacques, le père d'Helmina.

Stéphane tomba épuisé dans les bras de son père.

Emile et Magloire le transportèrent doucement sur son lit; son repos fut assez paisible.

— Mon cher Emile, dit M. D..., croyez-vous à des suites dangereuses pour sa santé?

— Il n'en sera rien, j'espère, Monsieur, si toutefois Stéphane sait modérer sa douleur et prendre un peu plus sur lui.

— Pauvre enfant!.... Mais, dites-moi, quel est ce maître Jacques dont il me parlait? sans doute un homme qu'il se figurait?

— Je vais vous raconter cette histoire en peu de mots, dit Emile en parlant le plus bas possible. Il y a environ quinze jours, Stéphane rencontra une jeune fille dont il devint amoureux, sans même connaître sa famille et sa naissance. Nous avons fait ensemble beaucoup de perquisitions à cet égard, et ce n'est qu'aujourd'hui que votre fils a appris que son amante est la fille d'un brigand nommé maître Jacques.

— Le malheureux! *s'enmouracher* d'une pareille fille!

— Je vous assure, Monsieur, que c'est la plus charmante enfant que j'aie rencontrée, et, de plus, Stéphane

a appris qu'aux qualités extérieures elle réunissait encore celles du cœur et de la vertu.

— Comment cela peut-il être dans la fille d'un brigand?

— Je l'ignore; mais je sais que c'est le cas.

—Quand tout cela serait vrai, mon cher Emile, vous conviendrez que sa naissance gâte tout cela.

— Malheureusement oui; et voilà ce qui cause tout le chagrin de votre fils.

— Pourvu au moins, dit M. D.... d'un air découragé, que la jeune fille ignore cet amour.

— Elle le sait, Monsieur, dit Magloire, je lui ai remis une lettre de la part de M. Stéphane qui le lui a appris.

— Mille damnations! il ne manquait plus que cela. Peut-il avoir poussé la folie jusqu'à ce point!

— Il le regrette beaucoup à présent, soyez-en persuadé, dit Emile.

— Il est bien temps vraiment de le regretter; mais croyez-vous que la jeune fille l'aime de son côté?

— J'en suis certain.

— L'insensée! elle se connaît pourtant!

— Pardon, Monsieur, dit Magloire; j'ai entendu dire à M. Stéphane qu'elle ignorait elle-même que son est un brigand.

— Quel coup pour elle lors qu'elle l'apprendra! dit Emile.

—Mais c'est donc un mystère? dit M. D... en levant les mains au ciel.

XI.

ENLÈVEMENT.

Magloire avait à peine quitté l'habitation de Maurice, que Julienne avait déjà rejoint son amie, qui n'eut rien de plus pressé que de lui montrer la lettre qu'elle venait

de recevoir, ainsi que la boucle de cheveux de Stéphane.

— Ce sont bien là ses cheveux, dit l'amante en rougissant; et cette lettre, lisez-la, ma bonne amie; il doit venir me voir. O Ciel! s'il allait se rencontrer avec mon père....

Julienne lut attentivement la lettre, puis, la remettant à la jeune fille, elle vit ses yeux humides et deux grosses larmes glisser comme des perles sur la pourpre de ses joues.

— Pourquoi pleurer? ma chère; cette lettre ne doit-elle pas au contraire vous rendre l'espérance et la joie?

— Non, Julienne. Il est vrai que je connais et son nom et son amour; pour tout autre que moi cette réciprocité qu'il m'avoue serait le bonheur; mais pour moi, à quoi me servira-t-il, sinon à me rendre encore plus malheureuse que je ne le suis à présent?

— Pourquoi ces idées sombres? Attendez donc que vous n'ayez plus d'espérance; alors il sera bien assez temps de pleurer.

— Je suis certaine que mon père se refusera à tout.

— Qui vous l'a dit?

— Sa conduite récente envers moi, ses conseils contre le mariage, son mépris avoué envers les jeunes gens.

— Allez-vous montrer cette lettre à Madelon?

— Qu'en dites-vous?

— Je ne vois pas pourquoi nous la lui cacherions plus que le reste.

— Vous avez raison, Julienne, elle la verra. Tenez, je crois entendre sa voix, la voilà qui revient des champs.

En effet, le son d'une voix grêle et cassée se fit entendre, chantant une chanson de paysan, et peu après Madelon entra avec le lait de ses vaches.

— J'avons de la pluie, mes enfants, voilà les poules qui *gourgoussent;* j'avons du mauvais temps.

— Toujours du mauvais temps! dit-elle en entrant.

— Toujours du mauvais temps, dit Julienne, cela devient fatigant.

— T'as raison, ma fille; épis, c'est qu'ça fait tort, parce que, quand il mouille la journée des sept frères martyrs, on a d'la pluie pendant quarante jours. C'est une vieille remarque, ça, épis c'est immanquable.

— Mais dites donc, les enfants, Maurice est-il venu aujourd'hui?

— Oui, un instant.

— Que peut faire le cher homme toujours hors de la maison?

— Or çà, Madelon, dit Julienne en branlant la tête, nous avons eu de la visite tandis que vous étiez absente.

— Oui! qui donc? queuqu'*faraud ?* ma fille.

— Non, mais un messager de *faraud*, par exemple.

— Pas possible! et pour qui? dit Madelon en faisant la moue.

— Dame, pour Helmina.

— Tout d'bon?

La jeune fille rougit en baissant les yeux.

— Tiens, tiens, il fallait ça pourtant; et que t'a-t-il dit, ma mignonne?

Bah! dit Julienne, il ne lui a rien dit, c'est trop commun ça; mais il lui a apporté une lettre.

— Une lettre! Ah ben! sûrement tu vas m'montrer ça, Helmina. Ça doit être futé, par exemple! un cavalier d'la ville, hein! ça n'badine pas.

Helmina sourit malgré elle; puis, ayant tiré de son sein une lettre délicatement pliée, elle la remit à Madelon.

— N'faut pas avoir honte, mon enfant, dit Madelon

en s'apercevant du trouble d'Helmina, n'faut pas avoir honte; faut toujours qu'ça vienne un jour. *Parguenne*, va, j'étais ben plus jeune que toi, moi, et j'avais déjà des *farauds;* oh dame! par exemple, j'avais de l'*atout*, d'la *maniganse*; épis, j'étais assez jolie dans c'temps-là. Voyons, lis-moi ça, ma belle.

— Julienne vous la lira mieux que moi.

Julienne lut ce qui suit :

« A ma chère Helmina... »

— Hein! c'est chaud! c'est chaud! dit Madelon.

« J'ose espérer que vous ne rejetterez pas ce léger
» souvenir d'un homme qui vous adore et qui n'aspire
» qu'au moment de vous prouver d'une manière plus
» sensible l'amour que vos charmes ont glissé dans son
» cœur. S'il m'était permis de lire dans l'avenir, si je
» pouvais, sans témérité et sans blesser votre délica-
» tesse, porter mes regards dans les replis secrets de
» votre pensée, aurais-je le bonheur d'y découvrir quel-
» que faveur, quelque inclination à mon égard? J'ai en
» moi le sentiment intime, quoique peu fondé, que
» vous daignerez au moins me faire parvenir quelques
» unes de ces paroles si douces et si expressives dont
» j'ai ressenti tout dernièrement l'influence. »

» Tout à vous,

» STEPHANE D.... »

— Ah ben! en v'là pourtant une lettre à mon goût, s'écria Madelon en frappant du plat de sa main sur l'épaule d'Helmina; sainte Anne du bon Dieu, comme c'est ben tourné! Mais ça dit dedans qu'vous avez reçu queuque chose, il m'semble, hein?

Helmina lui passa la boucle de cheveux.

— Tiens! c't'idée! Avez-vous vu c'coup! Oh! p'tit Jésus! dit Madelon en examinant avec une scrupuleuse attention, justement les cheveux du défunt p'tit Pierre,

mon p'tit garçon : mais c'est frappant! Dieu des bons anges! les beaux cheveux. Ecoutez donc, ma fille, vous devez être fière comme une reine au moins d'avoir un *merle* aussi futé qu'ça.

Helmina ne répondit rien.

— Ecoutez-moi, Helmina, il faudra placer les cheveux dans un p'tit cadre, faut garder ça; pas vrai, Julienne ?

— Je suppose.

— J'aimerais mieux les brûler, dit Helmina en pleurant.

— Pourquoi donc ?

— Parce que, si mon père...

— On l'ramènera à la raison, l'bonhomme; faut qu'il change.

— Jamais, Madelon!

— Jamais...? ah ben! nous verrons, dit Madelon avec impatience; j'vais lui parler au *dret* du visage, moi; ça serait ben curieux, par exemple, s'il n'entendait pas l'bon sens des choses. Allons, mes p'tites filles, plus d'chagrin, on va souper. Mais voyez donc un peu comme Maurice est long-temps; l'infâme est damnant, sur mon âme... Approchez, approchez, il mangera après les autres...; pourvu qu'il vienne, encore, ça s'ra beau... Et Madelon commença à manger avec un appétit dévorant.

— Tiens, un éclair! dit Julienne en se signant.

— Ah, oui! j'avons de l'orage, dit Madelon en l'imitant; c'est sûr que mon *man* va coucher en chemin. Mais mange donc, Helmina, faut qu'tu manges pour rester belle; si ton *faraud* allait te trouver maigre, ça n's'rait pas drôle; oui, mange donc...

— Il fera moins de dépenses, dit Helmina en s'efforçant de prendre le ton de la plaisanterie.

— C't'idée, dit Madelon en riant à gorge déployée. Allons, Julienne, puisqu'on ne mange plus, ôtons la

table. On va s'coucher de bonne heure ce soir ; quand il tonne comme ça, moi j'aime mieux être dans le lit : on dit qu'il y a moins d'danger.

Une demi-heure après, Madelon priait au pied de son lit. Helmina et Julienne s'étaient retirées dans leur chambre, et parlaient de la journée qui venait de s'écouler.

Il était dix heures lorsqu'elles se mirent au lit. Julienne ne tarda pas à sommeiller ; Helmina dormit aussi, mais ce fut un sommeil convulsif, un rêve horrible. Tout entière à son amour, à ses réflexions pénibles, elle s'était endormie en prononçant le nom de son amant et en caressant la lettre qu'il lui avait envoyée. Alors l'amour, toujours inexorable pour ses victimes, lui donna un de ces rêves entremêlés de jouissance et de douleur, un de ces rêves qui, en se formant dans une imagination aussi vaste et aussi exaltée que celle d'Helmina, semblent laisser dans l'esprit les traces d'une réalité effrayante.

Helmina se crut transportée sur les bords d'une charmante petite rivière, où elle soupirait tendrement la mélodie ordinaire des amants. Puis tout à coup, ayant porté les yeux sur la rive opposée, elle aperçut Stéphane qui l'appelait, lui tendait les bras. Et elle lui montrait de sa main l'abîme qui les séparait. Alors elle vit Stéphane se précipiter dans les ondes, lutter contre le courant des rapides, et venir enfin se reposer à ses genoux . . . .

Mais tout à coup un nuage noir se forma un peu plus haut que la cime des sapins, s'abaissa lentement sur le rivage, s'élança avec rapidité sur la surface de l'eau, et vint planer sur les deux amants.

— L'orage ! disait Helmina ; mon Dieu, déjà l'orage !

Puis elle crut entendre une voix qui partait du nuage et qui lui répéta :

— L'orage, Helmina ! gare à toi !

Et Stéphane s'écria :

— Ne crains rien, Helmina : il n'y a jamais d'orage pour les amants !...

Aussitôt le nuage descendit entre eux deux, se dissipa, et un homme parut.

Et il se jeta sur Stéphane, et Helmina vit tomber son amant. Elle voulut le relever.

— Arrête, lui dit le monstre, arrête, jeune fille...

Elle reconnut son père.

Et maître Jacques l'accabla de menaces et d'injures ; et elle se sentit tout à coup enlever du rivage et transporter dans un noir cachot ; puis un éclair jaillit, elle crut que c'était une arme à feu, elle s'éveilla en sursaut, et le roulement du tonnerre qu'elle entendit en même temps contribua à la fortifier dans sa terreur. Un tremblement nerveux s'empara d'elle ; elle se crut réellement sous la domination des esprits, sous le sceptre d'un tyran.

O Helmina, tu n'as point fait de rêve ; ton imagination ne t'a rien exagéré cette fois !...

Tout à coup elle entendit un bruit sourd de pas précipités autour de la maison, puis un murmure de voix étouffées, un frôlement ménagé, un cliquetis d'armes. Elle se leva doucement, puis, gagnant le lit de Julienne :

— Julienne, dit-elle en l'éveillant, entends-tu?

— Quoi? Helmina.

— Entends-tu? répéta Helmina en tremblant.

— Mais non, je n'entends rien.

— Ecoute ; ils approchent...

— Oh mon Dieu ! dit Julienne en se mettant sur son séant...

— Ce sont des brigands, Julienne ; qu'allons-nous faire ? de pauvres femmes seules !

— Ils approchent encore !... Seigneur, ayez pitié de nous !... Eveillons Madelon.

Et Helmina courut à son lit.

— Madelon, des brigands! dit Helmina en lui tirant le bras.

— Tiens, tiens, dit Madelon en bâillant, allez donc, hein, c'est l'vent.

— Non, Madelon, j'vous assure, j'ai entendu marcher et parler.

— Ah ben dame! si vous l'avez dans votre tête...

Et Madelon se leva tout endormie, et renversa une chaise avec violence.

Puis il y eut un silence terrible au dedans et au dehors.

Les brigands étaient immobiles comme des statues.

— Ils sont éveillés, mille damnations! dit Lampsac; il faut les laisser recoucher.

— Oui, ça s'ra mieux, dit Bouleau : il vaut toujours mieux faire les choses sans fracas.

— Et sans danger, n'est-ce pas? flandrin de poltron, dit Mouflard avec un air de plaisanterie offensante.

— Silence, pendards de *va-nu-pieds*, ou je vous brûle, dit maître Jacques, qui s'était masqué et déguisé horriblement afin de pouvoir être présent à l'affaire sans être reconnu.

— Vous voyez ben qu'vous vous êtes trompées, peureuses, dit Madelon en se remettant au lit.

— Oh oui, dit Julienne, ce n'est rien.

Helmina, quoique peu rassurée, fut obligée de faire comme elles; mais elle ne dormit pas.

— Les voilà endormis encore une fois, dit maître Jacques à voix basse. Écoutez-moi. Aussitôt que la porte sera enfoncée, Bouleau et Mouflard s'empareront chacun de leur brassée; et toi, Lampsac, tu feras semblant de retenir Maurice, car lui aussi jouera son rôle avec nous; mais si par hasard tu t'apercevais qu'il veut le jouer tout de bon, c'est-à-dire faire le métier de traî-

tre, fais-lui goûter de tes *dragées*. Quant à Madelon, je m'en charge. Allons, êtes-vous prêts ?

Les brigands firent un signe affirmatif.

Arriver sur le perron, enfoncer la porte et empoigner les jeunes filles fut l'affaire d'un instant ; tellement que Madelon crut en être quitte pour avoir été serrée, un peu brutalement à la vérité.

Aussitôt que les voleurs furent partis, elle appela Helmina et Julienne... Point de réponse !...

Elle se leva, alluma sa lampe, et, gagnant leur chambre, elle trouva les lits vides..... les jeunes filles n'y étaient plus.

A cette vue la pauvre Madelon se sentit écrasée malgré elle, et tomba à la renverse sur le parquet... Elle était évanouie......

Les brigands s'étaient déjà rendus à l'entrée du bois du cap Rouge ; ils avaient déposé pour un instant leur fardeau sur les feuilles.

Helmina était muette et inactive ; pas une parole, pas une larme.

Sa malheureuse compagne poussait, par intervalles, des sanglots entrecoupés, et murmurait des plaintes si touchantes, que les brigands, tout insensibles et inhumains qu'ils étaient, ne pouvaient s'empêcher d'en être touchés. Bouleau surtout, le plus sensible des quatre, était tellement ému que, sans la crainte d'une mort inévitable et certaine, il les aurait mises en liberté.

— Tiens, Mouflard, disait-il tout bas en lui frappant sur l'épaule, je n'ai pas coutume de faire cas des larmes, eh ben, que l'diable me *tarabuste*, ça m'bouleverse le corps et l'esprit tout ensemble de voir ces pauvres p'tites *criatures* pleurer comme ça.

Mouflard ne répondit rien.

— Allons, allons, mes enfants, dit Lampsac en s'efforçant de diminuer sa grosse voix, ne pleurez

pas tant, ou, que Satan m'épouvante! ça va aller mal.

—Où nous menez-vous donc, barbares? dit Julienne; avons-nous mérité ce que vous nous faites?

— Silence, jeune fille, dit Lampsac; vous avez bien à vous plaindre vraiment : vous n'avez pas mis pied à terre, et puis vous allez être nourries, hébergées, sans rien faire.

Julienne se tut.

Maître Jacques ne disait rien, sa voix pouvait le trahir.

— Allons, mes *jars*, dit Lampsac, en route!

— Attendez donc, dit Bouleau, mille bombes! j'suis fatigué en diable; j'sue comme un bourreau.

— Oh le vilain flandrin! dit Lampsac.

— Nous marcherons, dit Julienne, qui, malgré le mépris et la haine qu'elle avait pour ses ravisseurs, ne put fermer son cœur à un reste de pitié, et dédaignait de se faire porter plus long-temps par des misérables de cette espèce; nous marcherons, n'est-ce pas, Helmina?

— N'as-tu pas honte, Bouleau, dit Mouflard, avec son ironie ordinaire.

— Vas au diable, impitoyable bavard, dit Bouleau en serrant les dents.

Lampsac alluma une lanterne et battit la marche. Après lui venaient Helmina et Julienne, suivies de Mouflard, de Bouleau et de maître Jacques, qui marchait le dernier.

Il est impossible de donner une idée de l'impression terrible que dut faire sur l'esprit des jeunes filles cette marche horrible dans des sentiers tortueux, à travers les ténèbres d'un bois aussi redouté que le cap Rouge, à la lueur des éclairs, au bruit du tonnerre, et au milieu d'une bande de brigands impitoyables qui proféraient à tout moment, dans leur langue diabolique, les plus horribles jurements, les blasphèmes les plus dégoûtants.

Après avoir parcouru la moitié du bois, il prirent un

sentier qui faisait angle droit avec le premier, et qui conduisait sur la pente du cap; puis, au bout d'une dizaine d'arpents, ils descendirent dans une espèce de cavité pratiquée dans la pierre, et, après avoir écarté quelques branches vertes et quelques troncs d'arbre, ils firent sauter une trappe, descendirent trois ou quatre degrés, et se trouvèrent dans un carré irrégulier tout tapissé de mousse, et éclairé seulement par des trous de tarière placés de distance en distance dans la voûte du souterrain. C'était la CAVERNE DU ROC, où devaient vivre Helmina et Julienne. Lampsac alluma trois lampes de cuivre doré suspendues à la voûte, et, après avoir montré aux jeunes filles une armoire remplie de mets de toutes sortes, il se retira avec Bouleau et Mouflard.

Cette fois maître Jacques n'était pas entré.

Aussitôt qu'ils furent sortis, Helmina ne put maîtriser plus long-temps sa douleur; elle se mit à pleurer et remplit la caverne de ses cris et de ses plaintes. Julienne essaya vainement à la consoler; Julienne avait elle-même trop besoin de consolation pour pouvoir en offrir aux autres. Elles pleuraient encore lorsqu'elles virent le jour percer faiblement à travers les misérables ouvertures de leur cachot et faire pâlir un peu la lumière des lampes. Julienne fit deux ou trois tours dans le souterrain, ouvrit l'armoire, et prit quelques bouchées à la hâte, plutôt par nécessité que par goût; puis elle vint s'asseoir près de son amie.

— Que va faire la pauvre Madelon, mon Dieu, lorsqu'elle va se trouver seule? dit Julienne.

— Et lorsque mon père lui demandera sa fille? ajouta Helmina. Quel infâme dessein peuvent avoir ces misérables?

— Nous ne l'apprendrons peut-être que trop un jour, ma chère Helmina...

Cette première journée de leur captivité, la plus ter-

rible sans doute, se passa dans les pleurs et le désespoir.

XII.

UNE ENTREVUE TERRIBLE.

Le jour était sur le point de finir, la nuit était déjà commencée dans la caverne du roc, et les jeunes filles se disposaient à ensevelir, si cela se pouvait, leur douleur dans le repos, lorsqu'elles entendirent en tressaillant des pas au dessus de leurs têtes; bientôt après, elles virent paraître Mouflard, qui venait allumer les lampes.

— Il y a, dit-il, à votre porte, un homme qui désirerait vous parler; préparez-vous à sa visite.

— Qu'il entre, dit Julienne avec un dédain énergique; puisse-t-il être le bourreau qui terminera notre malheureuse existence!

Mouflard sortit, puis, ouvrant la porte une seconde fois: Entrez, dit-il, puisque vous avez la permission; mais gare à vous!

C'était maître Jacques.

— O mon père! dit Helmina en courant à lui.

— O Helmina! dit maître Jacques avec une tendresse hypocrite, dans quel cachot te vois-je enfermée!....... Et vous aussi, pauvre Julienne?...

Il versa des larmes feintes.

Comment avez-vous pu découvrir notre retraite?

— Je te le dirai plus tard, Helmina, dit maître Jacques pour éviter d'autres questions qui auraient pu le trahir; aujourd'hui j'ai quelque chose de plus sérieux à t'apprendre, un secret plus intéressant à te dévoiler.

— Que dites-vous, mon père?

— Écoute, Helmina, ne me donne plus ce nom...

— O mon Dieu, dit Helmina à demi-voix, il me re-

nie pour sa fille ! Qu'ai-je donc fait pour mériter tant de châtiments à la fois ?

— O mon père !... non jamais je ne pourrai vous appeler autrement... Mon père, mon père !...

— Helmina, te dis-je, je ne suis point ton père.

— Ciel ! Tu l'entends, Julienne ? il me renie encore une fois.

— Mais écoute donc, dit maître Jacques avec un mouvement d'impatience, que diable ! écoute donc. Tiens, ajouta-t-il en lui passant un papier, voici une lettre de celui qui fut véritablement l'auteur de tes jours ; il me l'a écrite deux jours avant sa mort.

— Jamais je ne le croirai, non, jamais !

— Mais il faut que tu le croies, puisque c'est la vérité. J'ai voulu jusqu'à présent recevoir de toi ce doux titre, parce que je savais qu'en même temps tu me témoignerais plus de respect, plus d'obéissance ; mais aujourd'hui, Helmina, qu'il s'agit de ton avenir, je dois t'apprendre le nom et les intentions de ton véritable père à ton égard ; lis cette lettre.

Helmina prit la lettre, et après l'avoir lue attentivement :

— Est-il possible, dit-elle, que vous ne me trompez pas ?

— Me crois-tu capable de le faire ?

— Seigneur ! qui l'aurait pensé ?

— Tu as dû remarquer sur cette lettre, continua maître Jacques, que ton père m'a donné le pouvoir de disposer à ton égard comme je l'entendrais. Te voilà d'âge maintenant à penser sérieusement à l'avenir, à une union, par exemple.

Helmina rougit.

—Si jusque aujourd'hui je t'ai parlé avec désavantage du mariage, ne crois pas que je parlais suivant mon

cœur. Non, Helmina; j'en agissais ainsi parce que j'étais bien persuadé que l'amour entre bien assez vite, sans qu'on le précipite, dans le cœur d'une jeune fille comme toi.

Helmina conçut une faible espérance en voyant maître Jacques tellement changé; mais, se rappelant aussitôt la situation où elle était :

—Comment voulez-vous donc, dit-elle en rougissant, que je pense à mon avenir dans le cachot?

—Tu en sortiras, Helmina; je me plaindrai à la justice. Les misérables! il faudra bien qu'ils te délivrent!

—Merci! merci, mon père... Monsieur.... je ne sais comment vous appeler à présent, dit Helmina avec embarras.

— O Helmina! dit maître Jacques en se jetant à ses genoux avec le sentiment d'une passion brutale et en cessant de la tutoyer, si vous ne pouvez plus me donner le nom de père, il en est un autre bien plus beau, bien plus expressif, auquel je peux aspirer et que vous pouvez me donner.

Et maître Jacques lui prit la main et la serra contre son cœur.

— Que voulez-vous dire, Monsieur? dit Helmina en retirant sa main.

— Oui, Helmina, continua maître Jacques, je me croirais le plus heureux des hommes si, à la suite de cette amitié que vous m'avez toujours témoignée et que j'ai essayé de mériter, vous mettiez le comble à votre bonté en m'accordant à présent votre amour, en me donnant le nom d'époux.

— Que dit-il, Julienne? dit Helmina foudroyée par ces dernières paroles; que dit-il?

— Je dis, reprit maître Jacques sur le même ton, que je serais le plus fortuné des époux si j'avais pour épouse un ange comme vous, une jeune fille aussi belle,

aussi tendre et aussi vertueuse que vous. Je dis que, pour faire le bonheur d'une épouse comme vous, je n'épargnerais rien, rien au monde.

— Mon Dieu, dit Helmina, que faire?

— Que faire? Helmina, dites-moi que vous m'aimez, que vous serez ma fiancée. Dites-le moi, aimable fille, je vous en conjure, et je ferai tout pour vous.

Et maître Jacques voulut s'appuyer la tête sur ses genoux; Helmina se leva en le repoussant.

— Est-ce pour abuser de ma position, Monsieur, dit-elle avec un air imposant, que vous.....?

— Non, Helmina, non; mais je vous aime...

— Eh bien, dit Helmina en prenant un sang-froid et un ton de sévérité qui n'était pas naturel, sachez que je ne puis vous aimer, moi.

— Ingrate, dit maître Jacques en changeant de ton et en versant des larmes, ingrate, vous oubliez donc tout ce que j'ai fait pour vous? vous oubliez que vous me devez tout! Mais que dis-je? non, Helmina, votre cœur n'est pas capable d'ingratitude! jamais je ne pourrai le croire.

—Ecoutez, Monsieur, dit Helmina touchée jusqu'aux larmes, ma reconnaissance pour vous est sans bornes, je crois vous l'avoir prouvée plus d'une fois, et je suis prête à le faire encore; mais quant à cet amour que vous réclamez, Monsieur, encore une fois, mon cœur s'y refuse et s'y refusera toujours.

— Et moi, dit maître Jacques en prenant un dernier moyen de la toucher, je ne pourrai jamais en aimer d'autre que vous; vous me refusez : adieu donc, Helmina, adieu! vous ne me reverrez jamais! jamais! entendez-vous?

— De grâce, Monsieur, ne m'accablez pas, dit Helmina en versant un torrent de larmes; je vous le répète, je ne puis vous aimer..... j'aime déjà.

Puis, tirant la lettre de Stéphane et la présentant à maître Jacques :

— Lisez, Monsieur, dit-elle, puisqu'il faut tout vous avouer.

— Voilà donc ce que je devais craindre, dit maître Jacques en se relevant tout-à-coup et en reprenant sa férocité habituelle, un rival ! mille malédictions ! un rival ! Je devais m'y attendre ! Mais..., ajouta-t-il en faisant trembler sa voix et en déchirant la lettre, il périra, ce rival, dussé-je périr avec lui ! Puis, jetant sur Helmina des regards farouches : — Helmina, lui dit-il, fille ingrate, fille dénaturée, répétez-moi que vous ne pouvez pas m'aimer, que vous l'aimez encore, répétez-moi-le, et je n'insiste plus.

— Je le répète, dit Helmina en essuyant ses larmes et en passant de la pitié au mépris et au courage le plus héroïque contre maître Jacques.

— Fort bien, jeune fille, dit-il en grinçant des dents, fort bien ! Et moi, je le répète aussi, votre amant mourra de ma main ; et vous, Mademoiselle, vous ne sortirez jamais d'ici. Sachez que c'est moi qui vous ai fait conduire dans ce cachot pour vous enlever à mon rival, et soyez persuadée que vous y demeurerez tant que vous persisterez dans votre fol entêtement.

— Vous ! dit Helmina ; mais qui êtes-vous donc ?

— Je suis le chef des brigands.

— Misérable ! dit Helmina, incapable de maîtriser plus long-temps son indignation, et vous me croyez assez vile, assez infâme moi-même pour m'unir avec un brigand comme vous ! Jamais ! maître Jacques, jamais, monstre !...

Maître Jacques écumait de rage.

— Qui l'aurait pensé ? un brigand ! celui que j'ai appelé si long-temps mon père, celui qui paraissait si digne de porter ce nom respectable... Le monstre !...

— Le monstre ! répéta Julienne, aussi exaspérée que son amie.

— Ah çà, jeunes filles, je vous ordonne de vous taire.

— Tu es un monstre ! répéta Helmina, je te le répèterai toujours ; je ne crains point de vengeance. Prends ma vie ; elle m'est à charge depuis qu'elle dépend d'un scélérat de ton espèce.

Maître Jacques s'arrachait les cheveux, se ruait sur les pierres avec frénésie ; puis, s'arrêtant tout-à-coup et pour tâcher de mortifier la jeune fille :

— Helmina, lui dit-il, cette lettre que tu as vue, je l'ai feinte. Ton père est encore vivant, peut-être est-il arrivé en ce moment dans cette ville ; mais tu mourras sans le voir.

— Tu mens ! infâme brigand, tu mens ! dit Helmina.

— Tais-toi, fille impudente ; je te dis que ton père vit encore, et, si tu pousses ma fureur à bout, je t'emporterai dans quelques jours sa tête sanglante.

Helmina commençait à croire.

— Ecoute, dit-elle, que me demandes-tu pour que je le voie ?

— Ton amour.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit Helmina, toujours cela !

Puis elle commença à pleurer.

— Ah ! ah ! jeune fille, dit maître Jacques avec une satisfaction d'enfer, tu veux me résister ! mais tu le paieras cher, penses-y bien.

Puis il fit semblant de partir.

— Attendez un peu, cruel, dit Julienne en tombant à ses genoux ; pitié, pitié pour de pauvres enfants comme nous. Nous sommes incapables de te nuire ; laisse-nous aller en liberté, et nous jurerons de ne jamais dévoiler l'ignoble mystère que tu viens de nous expliquer.

Maître Jacques jeta un éclat de rire sardonique.

— Y penses-tu, jeune fille ? Pour qui me prends-tu ?

— Pour un homme qui n'a pas encore éteint toute sensibilité dans son cœur, continua Julienne en lui prenant la main et en l'arrosant de larmes. Oh ! j'en suis persuadée, Monsieur, vous ne rejetterez pas plus longtemps la prière de pauvres jeunes filles que vous avez paru tant aimer jusque aujourd'hui. Consentez au moins à ce que nous retournions chez Madelon.

— Jeune fille, dit maître Jacques, ma résolution est prise ; ne pense pas me fléchir par tes lamentations et tes larmes ; ce que je n'ai pu obtenir de cette jeune impudente, dit-il en montrant Helmina, ne crois pas l'obtenir de moi. J'ai essayé tous les moyens, les pleurs, les menaces, les supplications, les promesses ; elle a tout rejeté. Eh ! bien ! je me jouerai pareillement de toutes les ressources que vous prendrez pour faire changer mes sentiments. Non, Julienne, jamais tu n'obtiendras rien de moi. Je puis être sensible encore, mais jamais contre mes plus chers intérêts. J'aime Helmina, je l'aime, et j'ai droit à son amour plus que tout autre. Elle s'y refuse, et tu crois que je serais assez étourdi, assez insensé pour abandonner tout-à-coup cette affection que je lui promettais, que j'ai caressée si long-temps dans mon esprit, pour la livrer à un rival que je hais, que je maudis ? Ah ! jeune fille, tu ne me connais pas ! Encore une fois, n'espère jamais me fléchir.

— Mais son père, Monsieur, son père.... qu'allez-vous lui dire ? car il vous redemandera sa fille sans doute.

— Je lui dirai que sa fille a été enlevée, et, si je le vois disposé à tout tenter pour me démasquer, voilà ce que j'emploierai pour arrêter ses poursuites, dit maître Jacques en montrant un pistolet pendu à sa ceinture. Si, au contraire, cette jeune entêtée me voulait pour son époux, alors, Julienne, j'abandonnerais pour

toujours le *métier de brigand;* je la demanderais à son père, et je vivrais avec elle du fruit de mes épargnes...

— De tes épargnes, monstre ! s'écria Helmina, qui, entendant ces derniers mots, sentit renaître sa noble fureur ; de tes épargnes, infâme ! peux-tu appeler ainsi ce que l'enfer te fera payer si cher un jour.... qui n'est peut-être pas éloigné.

Maître Jacques trembla malgré lui ; puis, reprenant aussitôt sa fermeté diabolique :

— Tu l'entends, Julienne ! Mille damnations ! tu le vois, elle méprise tout ce que je lui propose. Eh bien ! Helmina, que l'enfer se déchaîne contre moi, que le ciel m'accable du poids de sa vengeance ! mais toi, je te le répète, tu mourras ici !

Puis, se tournant du côté de la porte :

— Lampsac, Mouflard, s'écria-t-il, ici, esclaves de mes volontés !...

Et les deux brigands entrèrent armés de toutes pièces, et vinrent courber la tête devant leur chef.

— Voici, dit maître Jacques, deux misérables filles que je mets sous vos charges ; elles doivent apprendre ce que c'est que de me résister.

Les brigands saisirent la détente de leurs pistolets.

— Arrêtez, brigands, leur dit-il : une mort si prompte leur serait trop douce ; elles mourront de faim...

Maître Jacques fixa Helmina pour voir quelle impression cette sentence avait faite sur elle ; puis, remarquant que la jeune fille conservait son dédain et son énergie :

— Je vous défends, ajouta-t-il, de laisser entrer qui que ce soit ici ; vous ôterez ces lampes, vous fermerez toutes les ouvertures, et vous les enchaînerez. Je veux être obéi, entendez-vous ?

Les brigands sortirent en faisant un signe de soumission.

— Il est encore temps, Helmina, dit maître Jacques d'un ton moitié affectueux, moitié sévère ; persistez-vous dans votre résolution?

Pour toute réponse Helmina lui lança un regard de mépris héroïque.

Maître Jacques sortit en grinçant des dents et en faisant des serments épouvantables.

Aussitôt après, les jeunes filles entendirent sur la voûte de la caverne un bruit de pas sourd : c'étaient les brigands qui bouchaient alternativement toutes les ouvertures ; en dix minutes, elles se trouvèrent dans l'obscurité la plus complète.

Puis elles se mirent à genoux et adressèrent à l'Eternel la prière des captifs ; puis elles s'endormirent en priant, et ce fut un rêve du ciel.

Elles virent un ange étincelant descendre au milieu d'elles ; la lumière qu'il répandait semblait embraser la caverne.

Et l'ange leur dit :

— Vierges captives, le Seigneur a entendu votre prière ; et l'encens de votre vertu a traversé les nuages épais de la voûte céleste, et s'est répandu autour du trône de Jésus comme une odeur de myrrhe et d'ambroisie. Et le Seigneur, ayant abaissé les yeux sur la terre, a dit des paroles qui ont réjoui les anges : « Bénies soient les vierges du Canada qui gémissent dans » les ténèbres pour la vertu et la religion. »

Et les intelligences célestes ont répété en chœur : « Bénies soient les vierges du Canada qui gémissent » dans les ténèbres pour la vertu et la religion. »

Puis les jeunes filles entendirent en même temps la harpe de David et les mélodies des anges.

Et l'ange, joignant ses deux mains et les séparant aussitôt, ouvrit la caverne, et Helmina vit paraître son père et son amant, qui lui tendaient les bras.

Et l'ange remonta au ciel, et le concert céleste recommença. Puis un autel s'éleva sur le gazon, et le prêtre bénit Helmina et son fiancé!...

Puis elle aperçut dans le lointain un gibet sanglant; elle détourna les yeux et les porta sur l'avenir qui venait de se dérouler devant elle: c'était un avenir de délices et de bonheur.

Puis tout disparut comme un rêve, et Helmina s'endormit paisiblement.

XIII.

PLAINTES DE L'AMOUR. — CONFESSION.

— Le soleil va disparaître, Stéphane : allons sous les peupliers de l'Esplanade rêver à l'amour infortuné; viens, trop malheureux ami, viens, à l'ombre du crépuscule, au murmure de l'oiseau plaintif, du zéphyr caressant, t'entretenir sur les rêves du jeune âge, les hasards de la vie! . . . .

. . . .

Et Emile pressait le bras de Stéphane; et tous deux suivaient lentement la rue Saint-Louis dans un morne silence.

Arrivés à la balustrade qui avoisine l'église de la Congrégation, Stéphane l'arrêta tout à coup, et s'appuya sur la barrière qu'ils devaient franchir. Une voix angélique venait de le frapper : c'était celle d'une jeune et tendre vierge qui mêlait aux accords du piano la mélodie de ses chants passionnés et douloureux. Elle chantait la romance si expressive :

Ce que je désire et que j'aime,
C'est encore toi, etc...

— Entendez-vous, Emile?... dit Stéphane... O jeune fille, que ta voix soit bénie!... Et moi aussi, pourtant, je pourrais chanter :

Ce que je désire et que j'aime,
C'est encore toi, etc...

O Helmina!... oui, c'est encore toi que je désire, toujours toi!... seulement toi!...

Et Emile entraîna Stéphane sur la terrasse de l'Esplanade; et tous deux se laissèrent tomber sur le gazon...

Il y eut un silence de quelques minutes.

— Jusqu'à quand, Stéphane, vous abandonnerez-vous donc à un chagrin sans espoir?

— Tant que le soleil luira sur mon existence, Emile, il luira sur mon chagrin; n'essayez plus à le chasser de mon cœur, je mourrais trop tôt sans lui!...

— Pauvre ami! dit Emile en lui prenant sa main brûlante et en la serrant dans les siennes... vous pleurerez donc toujours!...

— Toujours, Emile, toujours!... Helmina! Helmina! s'écria-t-il d'une voix mourante, comment t'oublier aujourd'hui! Comment effacer de mon esprit cette douce impression que tu y as laissée?... Comment ne pas se rappeler ton sourire si divin..., ta voix si mélodieuse..., tes charmes, ta pureté?... Oh! Emile, quand votre cœur se sera ouvert au bonheur des amants... alors vous direz comme moi... : toujours aimer ou toujours pleurer... Toujours pleurer!... point d'alternative.... Toujours des larmes!... toujours souffrir..., jamais jouir!... voilà mon sort!...

Et Stéphane s'appuya la tête sur les genoux d'Emile, qu'il arrosa de ses larmes.

Puis il y eut encore un silence parfait qui n'était troublé que par la brise du soir.

— Mon cher Stéphane, dit Emile d'un air inspiré, voulez-vous m'écouter?

— Parlez, Emile, je suis toujours disposé à vous écouter.

— Eh bien! il est encore un moyen pour vous d'épouser Helmina.

— De grâce, Emile, ne badinez pas ainsi.

— Je parle sérieusement.

— Si c'était vrai!

— Vrai comme Dieu existe! Vous êtes certain d'abord qu'Helmina est vertueuse?

— Je le jurerais sur mon âme!... C'est un ange qu'Helmina!

— Voilà tout ce que je veux savoir; maintenant mon parti est pris.

— Qu'allez-vous faire, Emile?

— Vous le saurez plus tard.

— Prenez garde!... oh! prenez garde.

— Ne craignez rien.

Emile reconduisit Stéphane jusque chez lui et reprit la rue Saint-Louis. En détournant le coin de la rue Sainte-Ursule, il se rencontra face à face avec deux hommes dont l'un ne lui était pas inconnu: c'était Maurice.

— Ah ben, que l'bon Dieu m'bénisse! dit Maurice, v'là une rencontre qui vient comme les cheveux sur la soupe; mais n'importe, t'nez, après tout, j'cré qu'ça n'sera pas mauvais. Ah ça, Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à Emile, voulez-vous nous suivre?

— Pourquoi, s'il vous plait?

— Dame, pourquoi, vous l'saurez dans un instant; tout c'que j'peux dire à présent, c'est qu'vous n'en aurez pas de r'gret.

— Il m'en a dit tout autant qu'à vous, dit l'inconnu, qui n'était autre que M. Des Lauriers.

Après avoir détourné ensemble trois ou quatre rues, Maurice s'arrêta devant une petite maison d'assez chétive apparence, que ses compagnons ne tardèrent pas à prendre pour une auberge de la dernière qualité. Après avoir monté un escalier, ils se trouvèrent dans une chambre toute tapissée, dont Maurice ferma soigneusement la porte et les fenêtres; et, comme il s'aperçut que

ces précautions minutieuses commençaient à le rendre passablement suspect :

— Ne craignez rien, Messieurs, leur dit-il à demi-voix, c'est que j'ai des secrets que personne autre que vous ne doit entendre.

Puis, ayant tiré de sa poche une lettre repliée en tout sens :

— Reconnaissez-vous ce papier? dit-il en s'adressant à M. Des Lauriers.

— Que veut dire ceci, Monsieur? connaîtriez-vous monsieur... ?

— Ne nommez personne à présent.

— De grâce, dites-moi où il demeure : voilà deux jours que je le cherche. Et ma fille, Monsieur, ma chère petite fille... ?

— Vous la reverrez, Monsieur, elle vous sera rendue, mais après que je vous aurai dévoilé un secret d'enfer, un mystère terrible, mais après que vous aurez juré sur votre âme de l'ensevelir à jamais dans l'oubli.

— Je le jure, dit M. Des Lauriers.

Maurice se leva, et, après avoir ouvert une porte qui donnait dans un autre appartement :

— Avant de vous initier à ce mystère, qui ne vous intéresse que secondement, dit-il à Emile, j'aimerais à dire quelques mots à monsieur. Auriez-vous objection à passer dans cette chambre pour un instant !

Emile ne savait que penser de cette foule de formalités et de cette recherche d'expressions et de politesse dans un homme qu'il avait toujours vu si brusque et si grossier ; cependant il se rendit promptement à l'invitation de Maurice, qui le reconduisit et ferma sur lui la porte à double tour de clef.

Cette dernière précaution prise, Maurice se plaça le plus près possible de M. Des Lauriers, et demeura cinq minutes le front appuyé sur les mains, comme s'il eût

voulu recueillir ses idées. Puis il se jeta tout à coup à ses genoux, les yeux remplis de larmes.

— Que faites-vous, mon ami? dit M. Des Lauriers en voulant le relever.

— Laissez-moi, Monsieur, dit Maurice avec l'air d'un repentir sincère : vous voyez devant vous le plus criminel des hommes; si votre fille gémit dans un cachot...

— Ma fille dans un cachot!

— Oüi, Monsieur, et par ma faute.

— Misérable, dit M. Des Lauriers en le repoussant, misérable!... et tu n'as pas honte de faire un pareil aveu devant son père!... Va, scélérat, tu vas payer cela de ta tête, ajouta-t-il en voulant se retirer.

— Voilà donc l'effet de votre promesse? dit Maurice en se relevant et en prenant un ton d'indignation douloureuse ; vous ne vous rappelez donc plus le serment que vous venez de faire ?

M. Des Lauriers frémit.

— Parle donc, infâme ; je me tairai puisqu'il me faut t'écouter sans avoir le droit de te punir, mais je t'avertis qu'il me faut ma fille.

— Vous l'aurez, Monsieur, je vous conduirai moi-même à la caverne où maître Jacques l'a enfermée.

— Maître Jacques, dites-vous ?

— Oui, maître Jacques, celui à qui vous l'avez confiée. C'est un de ses moindres crimes !

— Mais quel homme est-ce donc ?

— Le chef des brigands du cap Rouge, dont je fais partie.

— Lui !... vous !... dit M. Des Lauriers en tremblant.

— Vous comprenez donc maintenant pourquoi je vous demandais grâce, dit Maurice en retombant aux pieds de M. Des Lauriers. Pour l'amour de ce que vous

avez de plus cher au monde, daignez me pardonner et me guider dans la nouvelle route que je veux suivre à l'avenir! Oui, j'en prends à témoin le Dieu que j'ai toujours méconnu jusqu'à présent, c'en est décidé, j'abandonne le crime !... Puis-je espérer, Monsieur, dites-le moi ?

— Si votre repentir est sincère, malheureux, je vous le promets, dit M. Des Lauriers, vaincu par sa sensibilité. Mais, de grâce, hâtez-vous de me mettre dans les bras de mon Helmina, si toutefois elle a su, au milieu du crime, se conserver digne de son père.

— Elle l'est, Monsieur, dit Maurice, soyez-en persuadé ; elle a été bien élevée : ma femme est trop vertueuse elle-même...

— Votre femme, dites-vous ?

— Oui, c'est elle qui l'a instruite dans la religion, qu'elle a toujours pratiquée comme un ange.

— Pauvre Helmina !... Et comment ce misérable Jacques s'est-il comporté avec elle ?

— Il lui a toujours caché son genre de vie, et, tant qu'il l'a regardée comme sa fille, il a agi avec elle en homme ; mais, aujourd'hui qu'il la regarde comme son amante...

— Son amante !... quelle indignité !

— C'est un amour désordonné, engendré par une infâme jalousie.

— Est-ce que ma fille aimerait quelqu'un ?

— Oui, un beau jeune homme des plus aimables, justement l'ami du jeune monsieur qui est entré avec nous. Maître Jacques l'a appris, et, craignant que cet amour ne vînt à avoir des suites funestes à ses affaires, il a fait transporter Helmina dans un souterrain, lui a avoué qu'il n'était pas son père, et lui a demandé sa main. Elle a refusé entièrement.

— Quelle grandeur d'âme !

— Ce refus, continua Maurice, a tellement exaspéré maître Jacques, qu'il a juré à Helmina qu'elle mourrait dans son cachot. Et alors il lui a déclaré qu'il était le chef des brigands.

— Quel enchaînement d'infamies!... Mais comment aurait-il soutenu devant moi?...

— Il avait intention de vous tromper en disant qu'Helmina avait été enlevée.

— Le scélérat!... Et vous saviez tout cela, Monsieur, et vous n'avez pas eu le courage de l'empêcher?

— Je n'en ai pas eu la force: maître Jacques a su se rendre si redoutable!... dit Maurice avec regret et confusion.

— Je vous le pardonne, dit M. Des Lauriers, en considération de votre repentir et des aveux que vous venez de me faire; de votre côté, j'exige que vous accomplissiez votre promesse et que vous me rendiez ma fille. Mais avant faites entrer ce monsieur qui est dans l'autre chambre, et qui attend avec tant d'impatience; je vais tout lui confier.

Maurice ouvrit la porte et introduisit Emile.

— Permettez-moi, Monsieur, dit M. Des Lauriers en allant au devant de lui et en lui serrant la main amicalement, de vous faire une question qui vous paraîtra d'abord indiscrète. N'est-il pas vrai qu'un de vos amis, monsieur... Comment le nommez-vous, Maurice?

— M. Stéphane, c'est le seul nom que je lui connaisse.

— Vous voulez parler de Stéphane D...? demanda Emile.

— Stéphane D...! dit M. Des Lauriers avec surprise; mais, mon Dieu, je connais son père comme mon *Pater:* c'était un de mes meilleurs amis. N'est-il pas vrai que ce jeune homme est amoureux d'une fille nommée Helmina?

— La question n'est pas mal indiscrète en effet, dit Emile avec réserve; néanmoins, je vous dirai qu'il est

vrai que M. Stéphane a aimé cette jeune fille jusqu'au moment où il a appris qu'elle était la fille d'un brigand.

— Il le sait, dit Maurice ; qui le lui a donc appris?

— Il ne l'aime donc plus à présent? dit M. Des Lauriers.

— Il lui faut l'abandonner nécessairement, quoiqu'il l'ait bien aimée.

— Pauvre jeune homme !... il est temps de le désabuser : allez donc dire à votre ami que la jeune fille qu'il aime est, non la fille de maître Jacques, mais bien la fille d'un des meilleurs amis de son père, M. Des Lauriers.

— Vous, Monsieur? Mais c'est impossible, dit Emile.

— Oui, moi ; et, si vous en doutez, dit M. Des Lauriers en lui présentant l'extrait de baptême d'Helmina, voici de quoi vous en convaincre.

— Quel heureux hasard ! Le pauvre Stéphane..., il va en mourir de joie. Je me hâte de lui annoncer cette nouvelle, dit Emile en ouvrant la porte pour sortir.

— Attendez, Monsieur, dit M. Des Lauriers en le retenant, ne brusquons pas les choses ; réservez-moi le plaisir de la lui apprendre moi-même. Je vous prie donc de vous trouver demain à deux heures à ma maison, rue des Jardins, avec M. Stéphane et son père, sans leur dire un mot de ce que vous venez d'entendre. Puis-je compter sur vous ?

— Je vous en donne ma parole la plus sacrée.

— Cela suffit.

Emile sortit.

— Maintenant, Maurice, êtes-vous prêt à remplir votre promesse ?

— Je ne l'ai pas oubliée, Monsieur, mais je crois qu'il vaut mieux attendre à demain matin. La caverne est dans le bois du cap Rouge : il serait dangereux de s'y risquer à l'heure qu'il est ; le jour, il n'y a rien à craindre, jamais les voleurs ne s'y tiennent.

— Et maître Jacques n'y fait pas de visites dans la journée ?

— C'est bien rare.

— En ce cas-là, dit M. Des Lauriers, voici ce que nous allons faire : vous allez venir coucher avec moi, et demain, à six heures au plus tard, il faut qu'Helmina soit délivrée. Après cela, il faudra trouver maître Jacques et l'emmener avec vous chez moi ; je veux voir de quel front il soutiendra l'examen que je lui ferai. Cela fait-il ?

— Parfaitement ; mais le coup, c'est d'attirer maître Jacques dans nos filets sans qu'il s'en doute ; cependant, j'essaierai.

— Oui, oui, et je suis certain que vous réussirez. Oh mais ! j'oubliais... ; il faut que votre femme soit de la scène aussi.

— Comme vous voudrez ; vous avez envie, je vois bien, de faire un coup de théâtre.

XIV.

LE BONHEUR VA COMMENCER.

Un jour radieux va paraitre ; cessez de gémir, Helmina et Julienne, pauvres jeunes filles qui n'avez soupiré jusqu'à présent que les plaintes de la mort et de la captivité ! le malheur ne doit pas toujours subsister ; l'orage ne peut pas toujours durer...

Assez long-temps vous avez pleuré dans les ténèbres d'une existence infortunée ; assez long-temps vos yeux se sont noyés dans les larmes, votre cœur s'est brisé dans la douleur : voici le jour des consolations arrivé.., l'orage ne peut pas toujours durer...

Le ciel est pur, le tonnerre ne gronde plus, les vents furieux se sont enfuis, les nuages noirs se sont disper-

sés : ne craignez plus..., l'orage ne peut pas toujours durer....

N'entendez-vous pas au dehors de votre cachot l'oiseau, naguère plaintif, qui gazouille l'hymne de la délivrance, le chant de l'hymen, le triomphe de l'amour constant? N'entendez-vous pas au dedans de vous-mêmes une voix mystérieuse qui vous répète souvent : Espérez..., l'orage ne peut pas durer toujours.

O Helmina.... ô Julienne, filles de prédilection, vierges chéries du ciel, nous vous le répétons avec toute la nature : Espérez, le temps du bonheur va paraître, car il est bien en nous aussi une voix qui nous dit : L'orage ne peut pas durer toujours. . . . .

Les jeunes filles venaient d'ouvrir les yeux à l'obscurité de leur prison, lorsqu'elles entendirent tout à coup le craquement lointain des branches et un bruit de pas précipités qui approchaient sensiblement ; puis, bientôt après, elles entendirent le murmure d'une conversation assez animée.

— Voilà une voix, dit Helmina en prêtant l'oreille, qui ne m'est pas tout-à-fait inconnue ; je puis assurer au moins que ce n'est pas celle de maître Jacques ; qu'en dites-vous, Julienne ?

— O mon Dieu ! s'écria Helmina en tremblant au bruit de deux coups de feu qui retentirent et allèrent se perdre lentement dans l'épaisseur du bois. Puis, aussitôt après, la porte s'ouvrit violemment, et deux hommes parurent.

— Que vois-je ? dit Helmina ; Maurice ! est-ce bien vous ?

Et elle tomba à ses genoux.

— Et toi, Julienne, tu ne me reconnais donc pas ? dit Julien en la serrant dans ses bras.

— Ciel ! mon père !... je vous vois donc encore une

fois avant de mourir !... Je ne demande plus rien, je mourrai contente....

— Tu ne mourras pas, ma chère fille ; tu vivras pour pardonner à ton malheureux père.

—Et vous aussi, pauvre Helmina, dit Maurice ; vous vivrez pour m'inspirer votre vertu.

Vous allez enfin être rendue à la liberté ; un bonheur sans bornes vous attend. Il y a déjà assez long-temps que nous risquons notre vie pour le crime ; aujourd'hui nous devons la risquer pour le bien, pour arracher l'innocence des mains d'un brigand qui nous a malheureusement perdus, mais que nous haïssons.

— Que dites-vous, Maurice? dit Helmina ; je ne vous comprends pas.

— Le temps est trop précieux pour que je vous détaille aujourd'hui cette malheureuse histoire, vous la connaîtrez plus tard ; qu'il me suffise de vous dire pour le moment que j'ai été le complice de maître Jacques, votre bourreau.

— Malheureux !

— Et vous, mon père, dit Julienne, par quel hasard...?

—Complice aussi, dit Julien en se jetant aux genoux de sa fille... Pardon ! pardon pour nous deux ; le repentir a fait votre délivrance, j'espère qu'il fera le reste. Pardon, ma fille ; grâce, Helmina !... nous renonçons au crime.

— Parlez, jeunes filles ; dites-nous que vous nous pardonnez, dit Maurice en pleurant ; hâtez-vous, Helmina : il est à quelque distance de cette caverne un homme qui attend avec impatience l'heureux moment où il pourra vous presser dans ses bras.

— De qui voulez-vous parler? dit Helmina avec précipitation ; mon Dieu, serait-ce encore quelque....?

— Il n'y a plus de mystère, dit Maurice; votre père, M. Des Lauriers, vous attend à la sortie du bois.

—Mon père !.. oh mais! c'est un rêve..., un rêve de bonheur ; mon père!... ah! Maurice, vous vous jouez de ma sensibilité!...

— Sortons, dit Julien, qui ne pouvait plus résister à ses émotions; sortons.

— O mon Dieu ! qu'est-ce que cela? dit Helmina à la vue de deux cadavres sanglants étendus à la porte de la caverne, qu'elle reconnut pour ceux de Lampsac et de Mouflard ; qu'avez-vous fait? un meurtre!... horrible!...

— Non, Helmina, dit Maurice; nous avons défendu notre vie contre eux : les misérables ont voulu soutenir jusqu'à la fin leur scélératesse!

—Quelle mort! dit Helmina..., et quelles terribles suites...... Que Dieu ait pitié de leurs âmes...

Il y a quelques jours, Helmina traversait les mêmes sentiers qu'elle parcourt aujourd'hui ; mais alors c'était une marche pénible, affreuse ; elle allait à la mort, guidée par ses bourreaux. A présent elle court vers le bonheur ; ses pas sont légers, sa marche est aisée... : l'espérance donne des ailes... Ce bois du cap Rouge qui lui avait paru si effrayant lui paraît aujourd'hui majestueux ; il n'est plus éclairé par la lueur rapide de l'éclair, mais par les rayons d'un soleil radieux qui commence à s'élever au dessus de la cime des plus grands arbres ; elle n'y entend plus les jurements et les imprécations des brigands, mais le ramage d'une foule de petits oiseaux qui se bercent sur toutes les branches, et semblent vouloir partager son bonheur.

Helmina ne peut alors fermer son cœur à des sentiments de reconnaissance et d'admiration pour Dieu; alors elle commence à croire et à répéter en elle-même

cet adage du vieux temps : L'orage ne peut pas toujours durer...

—Est-il bien vrai, Maurice, dit Helmina, que vous ne m'avez pas trompée en me disant que j'allais retrouver mon père? Hélas! comment pourrais-je le croire!

— Croyez-le, Helmina, vous êtes sur le point de le voir; j'entends les branches qui plient, c'est lui.

En effet, M. Des Lauriers, impatienté d'attendre, et craignant qu'il ne fût arrivé quelque malheur, s'était avancé à une petite distance dans le bois. Maurice se mit à siffler : c'était le signal convenu pour se reconnaître. M. Des Lauriers parut, et, se précipitant dans les bras d'Helmina :

—O ma chère petite fille, je te revois enfin! s'écria-t-il avec joie.

— O mon père! dit timidement Helmina.

Nous n'entreprendrons pas de peindre à nos lecteurs la scène touchante et expressive qui eut lieu alors dans le bois du cap Rouge. Ceux qui, comme M. Des Lauriers, ont eu occasion de goûter le même bonheur, conviendront avec nous qu'il n'est pas de paroles assez fortes, assez énergiques, pour l'exprimer. De pareils moments donnés à un père, à une épouse, à un parent, à un ami quelconque, et, généralement parlant, à l'amitié ou à l'amour, après une longue absence ou un retour inespéré, sont des délices que le cœur seul pourrait dépeindre . . . .

M. Des Lauriers, après avoir donné le temps nécessaire à la manifestation de son amour paternel, fit monter Helmina avec lui dans une voiture qu'il avait emmenée, et disparut comme l'éclair, après avoir dit tout bas à Maurice de chercher maître Jacques et de l'emmener chez lui, comme il en était convenu avec lui.

XV.

TOUT EST DÉCOUVERT.

Le temps s'écoule rapidement; l'heure du rendez-vous est passée, et presque personne ne paraît encore dans le vaste salon où viennent d'entrer M. D...., Stéphane et Émile. Ils gardent tous trois un silence religieux, et semblent, par leur contenance, être dans l'attente de quelque grand événement...

Enfin la porte s'ouvre : M. Des Lauriers entre, et, saluant avec gravité, il gagne une large bergère placée dans le fond de l'appartement, et penche la tête sur une longue table d'acajou qui est devant lui. Puis il y a encore quelques instants de silence.

Alors un homme que personne n'a le temps d'examiner entr'ouvre la porte et fait un signal convenu à M. Des Lauriers, qui le suit et se retire, en priant de l'attendre.

— Vous l'avez donc trouvé, Maurice?

— Oui, Monsieur ; il est dans l'antichambre.

— Merci. Tenez-vous prêt, je vais vous appeler dans l'instant.

Et il entra.

— Comment se porte M. Des Lauriers? dit maître Jacques avec familiarité et d'un air affable.

— Très bien, Monsieur, dit M. Des Lauriers en déguisant son indignation.

— Vous venez sans doute, comme vous me l'avez appris, retrouver votre petite-fille, dit maître Jacques sans autre préambule.

— Oui, s'il vous plaît.

— Ah! Monsieur, dit maître Jacques en prenant un ton de découragement, il me faut vous apprendre une nouvelle des plus malheureuses ; c'est une pénible nécessité pour moi..., mais...

— Parlez vite, de grâce, dit M. Des Lauriers en feignant un vif empressement; mon Dieu! qu'est-il arrivé?...

— Je n'ose vous le dire.

— Oh! je prévois... ma fille est morte!

— C'est comme si elle l'était... elle m'a été enlevée!

— Que dites-vous?... dit M. Des Lauriers en s'arrachant les cheveux... enlevée!... Par qui?

— Par des brigands, Monsieur, par des scélérats...

— Par des brigands! Et vous n'avez pu éviter ce malheur?

— Soyez-en persuadé.

— Pauvre Helmina!... pauvre enfant! elle qui était si digne de vivre, de briller sous les yeux de son père.

Et M. Des Lauriers fit semblant de verser des larmes; maître Jacques l'imita.

— Ecoutez, Monsieur, dit M. Des Lauriers, il faudra faire des perquisitions pour la retrouver; je n'épargnerai rien, et j'espère que, de votre côté, vous m'accorderez vos services.

— Avec plaisir, Monsieur; mais je crois qu'il serait inutile...

— Nous essaierons toujours; demain donc nous irons ensemble, vous et moi, accompagnés d'un certain nombre de personnes, faire une fouille générale dans le cap Rouge: on dit que c'est là le refuge de tous les brigands, n'est-ce pas, mon ami?

M. Des Lauriers l'examina attentivement.

— Oui, dit maître Jacques embarrassé; mais il est bien probable qu'on se trompe: il n'est pas croyable que les voleurs se tiennent si près que cela de la ville.

— Nous verrons cela; mais avant, Monsieur, quoique je ne doute nullement de votre franchise et de votre fidélité à mon égard, je crois qu'il sera nécessaire que vous me donniez des preuves convaincantes et solides

comme quoi ma fille a été réellement enlevée sans que vous y ayez pris aucune part.

— Comment! dit maître Jacques, comment, vous oseriez croire...

— Je ne crois rien, encore une fois, je ne vous soupçonne nullement; mais il faut que je sois certain de cet enlèvement, qui me paraît assez extraordinaire, avant d'aller plus loin; et votre parole, toute sacrée qu'elle puisse être, suivant moi, ne serait peut-être pas suffisante aux yeux d'autres personnes presque aussi intéressées que moi dans cette affaire. Ainsi donc, il vous faudra faire votre déposition devant un magistrat, ou bien me produire des témoins.

— Quant à des témoins, dit maître Jacques, je pourrai vous en donner deux bons; et si vous n'en êtes pas satisfait, je suis prêt à jurer...

— Assez, dit M. Des Lauriers incapable de maîtriser plus long-temps son ressentiment, assez, M. Jacques; je connais maintenant vos dispositions... je sais ce que vous êtes capable de faire. A quoi sert de perdre le temps inutilement?... Sachez, M. Jacques, que je connais l'auteur du crime.

— Mais vous badinez... dit maître Jacques en faisant l'étonné et en frissonnant... ce n'est pas possible!

— Très possible; et je sais fort bien que vous le connaissez vous-même.

— Allons, allons, plus de badinage.

— Je parle sérieusement, dit M. Des Lauriers en fixant attentivement maître Jacques; il ne s'agit pas de rire et de jouer ici, entendez-vous?

— Ecoutez donc, mon cher ami, dit maître Jacques en s'impatientant, je n'ai pas de leçons à recevoir de vous, probablement?

— Plût à Dieu que vous en eussiez eu! dit M. Des Lauriers avec une sévérité qui augmentait de plus en

plus; mais aujourd'hui il n'est plus temps, il ne s'agit plus de cela. Vous dites donc que vous ne connaissez pas le coupable?

— Vous moquez-vous?

— Et vous pouvez le jurer?

— Tant qu'il vous plaira.

— Et pouvez-vous jurer que ce n'est pas vous?

— Si vous voulez m'insulter, dit maître Jacques avec colère, vous le paierez plus cher que vous ne pensez. Vos questions sont par trop impertinentes pour que je les souffre plus long-temps; avec tout autre qu'un ami il y a long-temps que je les aurais punies.

— Moi, votre ami! Monsieur; je maudis le jour où je vous ai connu.

— Et cependant vous avez été bien fier de me confier votre fille... Voilà donc votre reconnaissance!

— Parce que je vous croyais alors honnête homme.

— Et pour qui me prenez-vous donc à présent?

— Pour ce que vous êtes, un scélérat, un voleur! dit M. Des Lauriers avec mépris, et en le regardant avec fermeté et courage.

Maître Jacques bondit de rage.

— Vous prouverez, Monsieur, vous donnerez vos témoins; je vous montrerai, moi, ce que c'est que d'insulter un homme d'honneur sans raison.

— Et moi, dit M. Des Lauriers, infâme scélérat, je vais te faire voir immédiatement que je peux prouver ce que je viens d'avancer. Puis, ouvrant la porte: Maurice! s'écria-t-il; ici, Maurice.

Maitre Jacques frémit horriblement.

— Voilà, ajouta M. Des Lauriers, voilà l'homme qui va te condamner; c'est lui qui m'a tout déclaré. Tu ne diras pas qu'il a inventé; tu sais qu'il connaît tous tes crimes aussi bien que toi....

— Parle, Maurice! N'est-il pas vrai que c'est maî-

tre Jacques qui t'a perdu, qui t'a entraîné dans le crime?

— C'est vrai.

— Il ment, le pendard, il ment, dit maître Jacques, ou que Satan m'enveloppe !

— Tais-toi, monstre !

— Quand je le voudrai.

— Et Julien, continua M. Des Lauriers, ne doit-il pas tout son malheur, sa scélératesse, à maître Jacques?

— C'est encore vrai.

— Et pour tout dire en un mot, peux-tu affirmer que tous les crimes dont Québec a été le théâtre depuis quelque temps ont été commis par lui ?

— Je puis le jurer.

Maître Jacques fut près de se jeter sur Maurice.

— Venons maintenant, dit M Des Lauriers, à ce qui nous regarde plus particulièrement. Il y a quelques jours, ne t'a-t-il pas montré une lettre que je lui envoyais et dans laquelle je lui redemandais ma fille ?

— Je ne nie pas cela, dit maître Jacques pour faire voir qu'il était sincère.

— Et nieras-tu que, pour favoriser ta passion honteuse, pour enlever ma fille à un jeune homme estimable qui l'aimait, tu l'as fait enlever et transporter dans le bois du Cap Rouge ? Nie-le, si tu l'oses.

— Je le nie.

— C'est vrai, dit Maurice ; il ment.

— Tu mens toi-même, vil coquin ! dit maître Jacques, en lui lançant des regards foudroyants.

— Tu vas nier aussi probablement, ajouta M. Des Lauriers, que cette lettre, contrefaite de la manière la plus infâme, ne vient pas de toi ?

— Je le nie.

— C'est bien, courage ! Tu n'avoueras pas non plus que tu as montré cette même lettre à Helmina, que tu l'as demandée en mariage, et que tu l'as menacée, sur

son refus formel, d'une mort horrible. Tu vas dire effrontément aussi que tu n'as jamais formé le projet de tuer son amant, de me tuer moi-même, si tu t'apercevais que je n'épargnais rien pour retrouver ma fille. Misérable ! scélérat que tu es ! dit M. Des Lauriers avec indignation. Et tu croyais pouvoir vivre ainsi dans le crime sans jamais être reconnu ! Tu croyais qu'il n'existe pas dans le ciel un Dieu tout puissant, vengeur de l'innocence, un Dieu juste et inexorable pour punir le vice et bénir la vertu ! Prépare-toi donc à apprendre le contraire : je vais rassembler ici devant toi toutes tes victimes ; elles-mêmes te jugeront comme tu le mérites.

M. Des Lauriers se tournant du côté de la porte : Maurice, lui dit-il, faites entrer....

Maurice sortit, et revint aussitôt suivi de Julien.

Maître Jacques le regarda sans rien dire. Après lui parut M. D..., Emile, et Stéphane, qui s'écria en voyant maître Jacques :

— Mon père, mon père, partons : voici maître Jacques, le brigand.

— Non, non, cher ami, dit M. Des Lauriers ; demeurez ici.

Puis s'adressant au brigand :

— Tu vois que tu es déjà bien connu.

Maître Jacques se mordait les poings et ne disait plus rien.

— Mon cher ami, dit M. D.... en serrant la main de M. Des Lauriers, que je suis aise de te revoir !...

Stéphane passa de la crainte à la surprise.

— Viens donner la main au compagnon d'enfance de ton père, mon cher fils, dit M. D..., viens.

Stéphane obéit avec quelque hésitation.

— Que signifie tout ceci, Monsieur ? demanda-t-il avec inquiétude.

—Vous allez le savoir, mon cher enfant, dit M. Des

Lauriers avec une douce gaîté; permettez-moi de vous appeler ainsi... Que ce jour où j'ai découvert le plus noir des forfaits soit en même temps celui du bonheur le plus pur et le plus délicieux. Maurice, allez chercher ma fille.

Helmina parut aussitôt, suivie de Julienne et de Madelon.

— Grand Dieu! que vois-je! Helmina... la fille du brigand !

— Non, Stéphane... la fille d'un honnête homme... ma fille, si vous l'aimez mieux.

— Helmina, votre fille! répéta Stéphane.

— Mais c'est incroyable, dit M. D...

— Dieu des bons anges, queu nouvelle! s'écria Madelon en frappant des mains.

— Je suis trahi, dit maître Jacques en tombant sur une chaise; tout est découvert!

— C'est donc vrai, dit Stéphane.

Puis se jetant aux genoux de M. Des Lauriers :

— Je l'aime, Monsieur; permettez qu'elle soit mon épouse.

Il ne put en dire davantage; il porta les yeux sur Helmina, qui rougit et vint tomber dans les bras de son père!...

— Soyez heureux, mes chers enfants, dit M. Des Lauriers, attendri jusqu'aux larmes et en leur joignant les mains; nous permettons votre union, que Dieu la bénisse!... Soyez heureux.

— Puissiez-vous apprendre dans ce passage subit de l'infortune au bonheur le plus parfait à ne jamais désespérer de la Providence, dit M. D... en embrassant ses deux enfants.

— Oh! bon saint Antoine! dit Madelon, ça va faire un beau p'tit mariage rach'vé.

— Eh bien! Stéphane, vous allez donc enfin être

heureux, dit Emile en lui serrant la main; je suis content, je vous en félicite.

— Et moi aussi, dit Maurice, je veux apprendre de vous à goûter la joie de l'honnête homme.

Helmina n'avait pû résister à cette scène si délicieuse et si touchante, à laquelle son cœur était encore tout à fait inaccoutumé; elle s'était évanouie sur le sein de son père. Tandis que tout le monde s'empressait tumultueusement autour d'elle, maître Jacques ouvrit une fenêtre qui donnait dans la cour et s'évada sans que personne y prît garde. Ce ne fut qu'après qu'Helmina fut parfaitement revenue à elle que l'on s'aperçut de son absence.

— Il s'est sauvé, dit Maurice; je vais courir après.

— Non, non, mon brave, dit M. Des Lauriers; laissez-le aller, le malheureux; que Dieu ait pitié de lui. Et vous, mes amis, ajouta-t-il en s'adressant à Julien et à Maurice, puisqu'il est bien vrai que vous voulez abandonner le sentier du crime...

— Quoi! dit Madelon en interrompant, t'as été voleur, toi, Maurice... oh ben! c'est affreux, ça.

— Pardon, Madelon, dit Maurice en se jetant dans ses bras, pardon.

— Tout est pardonné dans ce beau jour, dit M. Des Lauriers; ne pensons plus au passé. Je suis sur le point d'acheter deux terres dans une campagne voisine, Julien en cultivera une et toi l'autre; nous irons vous voir de temps en temps, ce sera notre promenade favorite.

— Mon père, dit Helmina, Julienne restera avec nous.

— Non, Helmina, il faut qu'elle suive son père; mais je te donnerai une autre compagne, Elise, la fille de Mme La Troupe. Quant à cette dernière, je vais tout faire en mon pouvoir pour l'arracher des mains de la justice.

— Hélas! Monsieur, dit Stéphane, vous ne serez pas

à cette peine: la malheureuse s'est empoisonnée de désespoir.

— O mon Dieu! s'écrièrent à la fois Emile, Helmina et Julienne.

— Et sa petite fille, où est-elle? demanda M. D...

— Elle doit être chez moi à présent: j'ai donné ordre à Magloire d'aller la chercher.

— C'est bien, tout est terminé maintenant.

— Oui, dit M. Des Lauriers, et il ne nous reste plus qu'à fixer le mariage de Stéphane avec Helmina à demain; nous épargnerons autant que possible le trop d'éclat et de tumulte. Vous êtes tous de la noce, mes amis; c'est un repas de famille où il vous faut assister.

. . . .

Le dénoûment est facile à prévoir.

Il n'est que cinq heures; l'aurore vient de disparaître, et les conviés sont déjà sur pied. Il n'y a pas jusqu'à Magloire qui a endossé l'habit de drap vert à l'antique, et se pavane sous un énorme chapeau de castor à longs poils et à larges bords.

La cloche tinte; on se met en marche, et on suit gaîment la route de l'église...

Puis un tumulte se fait entendre, et on aperçoit une foule qui se presse autour d'un cadavre. M. Des Lauriers et M. D..., en approchant de plus près, reconnaissent le corps d'un noyé: c'est celui de maître Jacques.

— N'en parlons pas, dit M. D..., cela pourrait peut-être troubler notre petite fête.

Une heure après les fiancés sont unis, tout est fini heureusement. Le reste de la journée se passe gaîment comme le jour d'une noce, et, le soir, le soleil se couche radieux pour les nouveaux époux.

EUGÈNE L'ÉCUYER.

1845.

HISTOIRE DE MON ONCLE.

Il y a déjà long-temps de cela ; c'était du temps des voyageurs, du temps que, tous les ans, il partait de nos villes et de nos campagnes un essaim de jeunes Canadiens pour les *pays d'en haut* (c'était le nom). Alors tous les jeunes gens qui avaient l'esprit et les goûts tant soit peu tournés du côté des aventures s'engageaient à la société du nord-ouest. Après quelques jours de fête pour s'étourdir sur les travaux et les privations qui les attendaient, ils disaient un dernier adieu à leurs parents et à leurs amis, et partaient. L'amour aussi, pour plusieurs, était la cause de ces longs et pénibles voyages sur nos fleuves et à travers nos épaisses forêts de l'Ouest. Celui-ci, maltraité par sa maîtresse, allait, le désespoir au cœur, se venger de son malheureux destin sur le castor, la martre et l'orignal, qui peuplaient alors les bords de nos lacs et de nos rivières. Celui-là, plus heureux dans ses amours, mais disgracié par la fortune, allait passer quelques années dans le nord-ouest, et revenait avec des épargnes suffisantes pour réaliser ses plus douces espérances.

L'ancien marché de Montréal, les auberges avoisinantes, étaient le rendez-vous de cette jeunesse vigoureuse. Après avoir entamé et quelquefois même épuisé les avances qu'ils recevaient, et après s'être munis d'un couteau de poche, d'un briquet et d'une ceinture flêchée (ce dernier article était indispensable), nos jeunes voyageurs partaient en chantant pour se rendre à Lachine, le cœur gros d'amour, de larmes et d'espérances. Là, on s'embarquait en canot, et, comme le chant donne de la force et du courage, rend plus heureux en-

core ceux qui le sont déjà, et berce dans de douces rêveries ceux qui n'ont pas *le cœur à rire*, on entonnait la vieille romance *A la claire fontaine.* De ces temps-là datent toutes nos jolies chansons de voyageurs, ces romances, ces complaintes, qui, pour manquer quelquefois de rime et de mesure, n'en sont pas moins des plus poétiques. L'on n'était pas seulement poète alors, l'on était aussi musicien. Et quoi de plus gracieux, de plus naïf, que tous ces airs de nos chansons de voyageurs : *A la claire fontaine, Derrière chez ma tante*, *En roulant, ma boule roulant!* Nombre d'artistes européens s'en feraient honneur, à cause de leur simplicité et de leur naturel.

Nos voyageurs voguaient toute la journée, prenant l'aviron chacun son tour. Le soir arrivé, on abordait dans la première petite anse venue, l'on faisait du feu et l'on suspendait la marmite à un arbre. Après le repas, qui se composait de lard salé et d'un biscuit sans levain, chacun allumait sa pipe, et ceux d'entre les voyageurs qui avaient déjà fait la même route racontaient aux jeunes *conscrits* leurs aventures. L'un, exactement à la même place où l'on allait passer la nuit, avait vu, un an auparavant, un serpent plus ou moins gros, selon que son imagination le lui avait plus ou moins grossi. L'autre avait vu, à l'entrée de la forêt, un animal d'une forme extraordinaire, comme il ne s'en était jamais vu et comme il ne s'en verra probablement jamais. Un autre, et c'était pis encore, avait vu, au milieu de la nuit, par un beau clair de lune, et il ne dormait certainement pas, un homme d'une taille gigantesque traversant les airs avec la rapidité d'une flèche. Venaient ensuite des histoires de loups-garoux, de chasse-galeries, de revenants, que sais-je? et mille autres histoires de ce genre; ce qui ne contribuait pas peu à disposer les plus jeunes voyageurs à en voir autant, et plus s'il eût été possible.

D'ailleurs, tout dans ces expéditions lointaines tendait à leur exagérer les choses et à les rendre superstitieux. La vue de ces immenses forêts vierges avec leurs ombres mystérieuses, l'aspect de nos grands lacs, qui ont toute la majesté de l'Océan, le calme et la sérénité de nos belles nuits du Nord, jetaient ces jeunes hommes, la plupart sans instruction, dans un étonnement, dans un vague indéfinissable, qui exaltaient leur imagination et leur faisaient tout voir du côté merveilleux.

Pourtant, quant à ce que je vais vous conter, vous lui donnerez le titre que vous voudrez ; vous le nommerez histoire, conte ou légende, peu importe, le nom n'y fait rien, mais ne doutez pas de la véracité du fait : mes auteurs étaient incapables de mentir. Voici ce que mon oncle, vieux voyageur, me racontait, il y a quelque dix ans, et ce qu'affirmait un de ses amis en ma présence, comme vous le verrez plus tard. C'est mon oncle qui parle :

C'était par une belle soirée du mois de mai, l'hivernement était terminé. Nous venions de laisser l'Outaouais et nous entrions dans la rivière des Prairies ; nous n'étions qu'à quelques milles de chez mon père, où je me proposais d'arrêter un moment, avec mes compagnons, avant d'aller à Québec, où nous descendions plusieurs canots chargés des plus riches pelleteries et d'ouvrages indiens que nous avions eus en échange contre de la poudre, du plomb et de l'eau-de-vie. Comme il n'était pas tard, et que nous étions passablement fatigués, nous résolûmes d'allumer la pipe à la première maison et de nous laisser aller au courant jusque chez mon père. A peine avions-nous laissé l'aviron, que nous apercevons sur la côte une petite lumière qui brillait à travers trois ou quatre vitres, les seules qui n'avaient pas encore été remplacées par du papier. Comme habitant de l'endroit, l'on me député vers cette petite maison pour aller chercher

un tison de feu. Je descends sur le rivage et je monte à la chaumière. Je frappe à la porte, on ne me dit pas d'entrer; cependant j'entre. J'aperçois sur le foyer, placés de chaque côté de la cheminée, un vieillard et une vieille femme, tous deux la tête appuyée dans la main et les yeux fixés sur un feu presque éteint qui n'éclairait que faiblement les quatre murs blanchis de cette maison, si toutefois l'on pouvait appeler cela maison. Je fus frappé de la nudité de cette misérable demeure : il n'y avait rien, rien du tout, ni lit, ni table, ni chaise. Je salue, aussi poliment que me le permettait mon titre de voyageur des pays d'en haut. ces deux *personnages* à figures étranges et immobiles; politesse inutile, on ne me rend pas mon salut, on ne daigne seulement pas lever la vue sur moi. Je leur demande la permission d'allumer ma pipe et de prendre un petit tison pour mes compagnons, qui étaient sur la grève; pas plus de réponse, pas plus de regards qu'auparavant. Je ne suis ni peureux, ni superstitieux; d'ailleurs, j'avais eu des aventures de cette nature dans le Nord; eh bien! n'eût été la honte de reparaître devant mes compagnons sans feu, eux qui avaient vu et qui voyaient encore la petite fenêtre éclairée, je crois que j'aurais gagné la porte et que je me serais enfui à toutes jambes, tant étaient effrayantes l'immobilité et la fixité des regards de ces deux êtres. Je rassemble en tremblant le peu de force et de courage qui me restaient, je m'avance vers la cheminée, je saisis un tison par le bout éteint et je passe la porte. Chaque pas qui m'éloignait de cette maudite cabane me semblait un poids de moins sur le cœur. Je saute dans mon canot avec mon tison et le passe à mes compagnons, sans souffler mot de ce qui venait de m'arriver : on eût ri de moi. Chose étrange! le feu ne brûlait pas plus leur tabac que si c'eût été un glaçon. — Nom de Dieu! dit l'un d'eux, que signifie cela? ce feu-là ne brûle pas.

J'allais leur raconter ma silencieuse réception à la cabane, sans craindre de trop faire rire de moi, puisque le feu que j'en rapportais ne brûlait pas, du moins le tabac, lorsque tout à coup la petite lumière de la cabane éclate comme un immense incendie, disparaît avec la rapidité d'un éclair et nous laisse dans la plus profonde obscurité. Au même instant, on entend des cris de chats épouvantables; deux énormes matous, aux yeux brillants comme des escarboucles, se jettent à la nage, grimpent sur le canot, et cela, toujours avec les miaulements les plus effrayants. Une idée lumineuse me traverse la tête : — Jette-leur le tison, criai-je à celui qui le tenait; ce qu'il fait aussitôt. Les cris cessent, les deux chats sautent sur le tison et s'enfuient vers la cabane, où la petite lumière avait reparu.

Mon oncle avait vingt fois raconté ce fait devant sa famille et devant beaucoup d'autres personnes; mais autant il l'avait raconté de fois, autant il avait trouvé d'incrédules.

Vingt ans après cette aventure, j'étais en vacance chez mon oncle, à la rivière des Prairies: c'était dans le mois d'août; lui et moi nous fumions sur le perron de sa maison blanche, à contrevents verts. Un cajeu venait de s'arrêter à la côte. Un homme d'une cinquantaine d'années, à figure franche et joviale, venait de laisser le cajeu; il s'en vient droit à nous, et demande à mon oncle, en le tutoyant et en l'appelant par son nom de baptême, comment il se portait.—Bien, lui dit mon oncle; mais je ne vous reconnais pas.—Comment, lui dit l'étranger, tu ne te rappelles pas Morin?

A ce nom, comme s'il se fût réveillé en sursaut, mon oncle fait un pas en arrière, puis se jette au cou de Morin. Tout ce que peuvent faire deux amis de voyage qui ne se sont pas vus depuis vingt ans se fit. Il va sans dire que Morin soupa et coucha à la maison. Durant la veillée,

pendant que les deux vieux voyageurs étaient animés à parler de leur jeunesse et de la misère qu'ils avaient eue dans le Nord-Ouest, mon oncle s'arrête tout à coup.— Ah ! Morin, dit-il, pendant que j'y pense, il y a assez long-temps que je passe pour un menteur, conte à la compagnie ce qui nous est arrivé en telle année ; t'en rappelles-tu ?— Ma foi, oui, dit Morin, je m'en rappellerai toute ma vie. Et Morin rapporta à la compagnie et devant moi, sans augmentation ni diminution, le fait au moins surnaturel que je vous ai narré. D'où je conclus qu'il ne faut jamais jurer ni douter de rien.

Alph. Poitras (1).

1846.

LE FRÈRE ET LA SOEUR.

I.

UNE MALADIE SECRÈTE.

Il n'y a que quelques années la seigneurie de Beauharnais appartenait à un grand d'Angleterre, qui en avait confié le soin à un homme équitable et plein d'une honnête bonhomie. Les forêts seigneuriales étaient alors ouvertes à tous les plaisirs, et les habitants du lieu en usaient en bons fils de famille.

Mais depuis que des spéculateurs avides se sont partagé en lambeaux ces domaines naguère si heureux, la joie est disparue, loin d'entraîner avec elle la misère et les infructueux travaux.

Sous le régime libéral de la vieille tenure, j'avais

(1) M. Poitras est avocat du barreau de Montréal.

moi-même battu plus d'une fois les sentiers ombreux du domaine seigneurial. Plus d'une fois aussi l'écho de ses bois avait répété le bruit inoffensif de mon fusil inhabile. Ce fut dans une de ces courses que je m'arrêtai un jour sur une pointe de terre qui s'avance dans le fleuve et dont le charmant aspect attira plus tard mes pas journaliers. Ce lieu ravissant, connu sous le nom de *Pointe du Buisson,* réunit, malgré son peu d'étendue, tous les agréments que puisse offrir la plus riche nature. Le fleuve en baignant la rive semble par un effort suprême vouloir étaler toutes ses richesses, sa force et sa limpidité. Les cascades se soulèvent par milliers, revêtues des plus brillantes couleurs, mêlées d'or, d'argent et d'azur. Elles se choquent entre elles, puis s'embrassent tout à coup pour retomber enlacées sur leur lit pavoisé d'une mousse soyeuse. Toute la masse des eaux, resserrée en cet endroit entre une île et la pointe, bondit tumultueusement, variant sans cesse ses luttes et ses couleurs. A de courts intervalles vous pouvez voir un bateau s'engouffrer dans ces gorges et disparaître sous l'écume mugissante, pour remonter bientôt glorieux sur les flots, prêt à recommencer la lutte, sans prendre le temps de sécher ses abondantes sueurs.

Souvent, assis sur un tertre verdoyant et les pieds sur les bords gazonnés du buisson, je rêvais le bonheur du poète dont le regard inspiré eût contemplé ce tableau enchanteur. Mais une larme de dépit m'arrachait de mes méditations infructueuses et me reportait dans les sinueux sentiers du bois où mes dents faisaient force poésie sur les mûres et les framboises. Les fruits les plus variés, les plus délicieux, s'offraient de toutes parts pour égayer mes soucis, et je confessais gaîment que la nature m'avait plutôt fait glouton que poète.

A différentes époques je m'étais arrêté à examiner les dehors d'un ermitage situé sur la partie la plus pitto-

resque du buisson. Le lierre envahisseur en avait caché jusqu'à la moindre ouverture. Il était facile de voir par la tenue sauvage de l'alentour que plusieurs années s'étaient écoulées depuis qu'on y était entré.

Un jour que j'étais à deux pas de là, à prendre une collation de framboises en la société de plusieurs jeunes personnes, j'entendis l'une d'elles dire en soupirant :

— Tu te rappelles, Lydie, du temps où nous venions fêter ici ce qu'ils appelaient « le jour du frère et de la sœur ? » — Nous avions bien du plaisir, répondit l'autre en soupirant à son tour.

L'expression involontaire de ces regrets pour le temps passé piqua ma curiosité. Je demandai un mot d'explication, mais on me dit que c'était une longue histoire, et personne ne voulait se charger du récit. J'insistai, je priai, sans trop réussir. J'aurais bien pu terminer la contestation en m'adressant à mon voisin : mais j'attachais déjà trop d'importance aux paroles d'une femme pour démordre de mes premières sollicitations. Je vis enfin une poitrine se soulever par trois longs soupirs, des doigts délicats se sécher du jus de framboises, et déposer un plat encore rempli de fruits. C'était un exorde de rigueur et de bon augure.

« L'ermitage avait été construit il y avait déjà de longues années, c'est-à-dire vingt-cinq à trente ans. A peine était-il garni de quelques meubles qu'on le vit habité par deux jeunes enfants et une *bonne* à figure honnête et déjà sur le retour de l'âge.

Carolle et Eliza voyaient gaîment s'épanouir leur premier lustre et ne souhaitaient rien autre chose que des bonbons et les baisers de la bonne Marianne, qu'ils appelaient maman-grand'mère.

Le père des deux enfants venait plusieurs fois dans l'année passer quelques jours à l'ermitage et y laissait chaque fois une abondante provision de bonbons et de

jouets. Il arriva un jour sans son entourage ordinaire de poupées et de dragées. Peu s'en fallut qu'il ne s'ensuivît une insurrection déplorable. Mais le père calma bientôt cet ouragan formidable en annonçant aux rebelles qu'ils allaient laisser l'ermitage et venir à la ville choisir leurs jouets eux-mêmes. Mais, hélas ! cruelle déception ! En arrivant à Montréal, Eliza dut embrasser son frère pour aller goûter les bonbons du couvent, tandis que Carolle, de son côté, suivait son père vers un collége des Etats-Unis.

Quatre années s'écoulèrent avant qu'ils se revissent. Après une si longue absence, l'ermitage s'ouvrit pompeux et décoré pour recevoir ses anciens hôtes. Des merveilles étonnantes s'étaient opérées pendant ces quatre années. Le frère et la sœur, qui se revoyaient pour la première fois, se regardaient de haut en bas, comme si, au réveil d'une longue nuit, où une fée mystérieuse aurait touché leur existence de son talisman miraculeux, ils auraient cherché mutellement en eux les traces de la veille entièrement effacées.

Eliza qui, à son départ, faisait de longues tresses de ses cheveux, une ceinture dont le double nœud laissait encore flotter ses extrémités ondoyantes, encadrait alors sa figure d'ange dans un double cintre du plus riche châtain, qui s'ombellait en se nouant derrière les oreilles. Le reste de sa tenue ne laissait aucune trace des années de l'enfance, et laissait facilement voir qu'une caméristе habile avait entièrement improuvé la vieille routine de la bonne Marianne, qui se trouva toute désorientée dans ce nouveau système de toilette.

Carolle, quoiqu'il eût alors ses seize ans bien comptés, ne paraissait pas avoir beaucoup progressé dans la perfection de son physique. Il semblait même n'avoir jamais songé à porter le moindre soin à sa personne, et il parut tout étonné de voir l'attention particulière avec

laquelle sa sœur redressait le plus léger filet qui s'écartait de l'enchevêtrement travaillé de sa chevelure. Chez lui aussi il n'était pourtant resté aucun vestige de la légèreté de ses premières années. Une humeur sombre et pensive avait succédé à toutes les folles joies de l'enfance. Une idée fixe, unique, occupait continuellement son imagination naguère si expansive. Cette inquiète préoccupation ne ferma pas néanmoins son cœur aux douces consolations de l'amour fraternel. Mais dès qu'il était seul, ses pensées reprenaient leur cours et tombaient comme un cauchemar accablant sur tous les instants de sa solitude.

Il fallut bientôt se séparer pour reprendre de nouveau la discipline du pensionnat. Il serait assez difficile de dire ce que la courte vacance qui les avait réunis avait jeté d'étranges sentiments dans le cœur de chacun d'eux. Eliza ne parut plus la même. La vie qu'elle s'était faite si joyeuse, si folâtre, dans ses premières années d'études, lui devint dure et insoutenable ; et, chose étonnante, ce ne fut que de ce moment qu'elle sembla vouloir en jouir pleinement. Elle commença à étudier les charmes de son esprit et de sa personne, et à mépriser les amusements de l'enfance. L'instinct du beau, si naturel à son sexe, se réveillant prématurément en elle, elle devina bientôt les priviléges attachés à sa nature, et saisit avec avidité la clef des admirations que prodigue la société à la beauté et à l'esprit cultivé. Ce fut avec le même dégoût de la réclusion que Carolle se rendit au collége. Lui aussi, il osa demander aux grâces si elles n'auraient pas échappé chez lui quelqu'un de leurs dons enchanteurs. Cette première investigation était loin de pouvoir le désespérer ; aussi commença-t-il activement á exploiter le fonds de talents et de valeur physique que la nature lui avait départi.

Nous laisserons ces quatre années passer inaperçues,

et nous viendrons de suite à l'ermitage, qui s'ouvrait enfin pour posséder long-temps les deux anges du buisson. Eliza était libre depuis deux ans, et connaissait déjà amplement toutes les petites intrigues qui composent la vie de tous les mortels. Carolle avait de l'éducation tout ce qu'il en faut pour faire un savant ou un artiste; mais il lui manquait la connaissance du monde, pour l'étude duquel il se remit sans réserve entre les mains de sa sœur.

Sans savoir pourquoi, Carolle commença néanmoins à s'éloigner d'elle dès les premiers jours de son arrivée. Il partait le matin, son fusil sur l'épaule, et ne reparaissait que le soir, morne, abattu, brisé de fatigue et de tourments intérieurs. Eliza, laissée à elle seule, renchérissait sur la taciturne mélancolie de son frère. Elle passait tout le jour en promenades, sans but, sans consolation, rentrant le soir sans savoir ce qu'elle avait fait. Souvent elle avait surpris son frère assis sur la dernière pierre d'un précipice, la tête appuyée dans ses mains, et les pieds inondés du reflux des flots. Elle s'en retournait en essuyant les larmes qui coulaient sur ses joues roses et en se demandant à elle-même : — Mon Dieu, qu'a-t-il?

Un jour que, cachée derrière des broussailles, elle l'examinait assis sur cette pierre menaçante, elle le vit tout-à-coup se lever, la figure sereine et le pas assuré. Elle s'enfuit promptement pour dérober ses yeux rougis. Mais il l'atteignit bientôt, et, l'enlaçant dans ses bras, il lui demanda pardon de la solitude dans laquelle il la laissait vivre.

— Pourquoi, en effet, nous fuyons-nous? reprend la tendre jeune fille. Pourquoi me laisser seule? Oh! si tu savais combien mes pensées sont tristes et mon âme inquiète, quand tu me laisses ainsi seule! Toi-même, comme tu parais souffrir dans la solitude que tu cherches

sans cesse ! Qui sait, si nous parlions ensemble de ce qui nous occupe lorsque nous sommes loin l'un de l'autre, si nous n'allégerions pas nos peines respectives?

— Hélas! dit le jeune homme avec amertume, tu peux, toi, me parler de tes soucis, mais moi...

— Tu consens au moins à ce que je parle un peu de moi. Eh bien ! tu as vu souvent ces petites villageoises qui viennent cueillir ici des fruits. Ne leur as-tu jamais entendu dire entre elles : « Ce panier de mûres, ce casseau de framboises, je le garde pour maman. » Comme elles parlent avec amour, avec tendresse, de leur mère ! Ce nom de mère n'a-t-il pas souvent porté sur tes lèvres cette question désespérante : Notre mère à nous, qui est-elle, où est-elle ? Oh ! Carolle, qu'il est cruel, n'est-ce pas, de ne pouvoir répondre à cette question ! Qu'il est cruel de n'avoir pas à ses côtés cet être aimant pour nous attirer contre son cœur et nous répondre par des baisers !

—Tu y penses donc, toi aussi, malheureuse enfant! Je ne te laissais donc jamais seule, puisque ma pensée continuelle demeurait avec toi et s'unissait à la tienne ! Oh ! oui, une mère, une mère !... pour connaître nos peines, pour les faire oublier de sa douce parole !...

Tout-à-coup la jeune fille sembla renaître sous l'inspiration d'une idée inattendue.

— Dis donc, Carolle, reprit-elle, si par hasard c'était encore un des secrets de papa de nous cacher l'existence de notre mère ? Oh ! quel bonheur de la retrouver !...

— La retrouver ! Oh ! non, jamais... Papa nous aime trop pour nous cacher une chose pareille. Ne l'espère pas, car la déception serait trop cruelle.

Reconnaissant l'invraisemblance de sa supposition, Eliza retomba aussitôt dans un désespérant silence. La tête penchée sur son sein, les yeux inondés de larmes,

elle roulait machinalement entre ses doigts les boucles de cheveux qui s'ondulaient sur son cou d'albâtre. La sympathie fraternelle se communiquant rapidement, les yeux de Carolle se mouillèrent de larmes à son insu. Empruntant néanmoins des illusions qui ne l'égaraient pas et un espoir qu'il n'osait concevoir, il essaya de relever le courage abattu de sa sœur.

— Espérons pourtant, reprit-il en lui prenant les mains, espérons que le temps effacera ces chagrins. Quant à retrouver notre mère, je n'y ai jamais songé. Mais les joies du monde et les plaisirs que papa nous promet pour l'avenir nous feront peut-être oublier ce qui nous manquera. Bientôt tu les savoureras ces plaisirs d'un monde que je ne connais pas encore, et que je n'envie pas de connaître. Bientôt tu brilleras sur ce nouveau théâtre... Oh! comme ton nom seul fera palpiter de cœurs!... Oh! sois heureuse, sois heureuse, car ton avenir est beau. Anticipe ce bonheur par un cœur tranquille.

— Mais pourquoi pleures-tu donc en me faisant ces beaux contes? interrompit la jeune fille surprise et troublée.

— Car, vois-tu, ces plaisirs, tu les prendras sans moi, oh! oui, sans moi...

— Alors, je n'en veux aucun, dit la sœur en passant son bras autour du cou de son frère, et de l'autre main glissant son mouchoir blanc sur ses yeux.

— Ne parlons plus ainsi, reprit Carolle ; bannissons ces pensées. Laissons derrière nous le passé, et fermons les yeux sur l'avenir. Vivons désormais heureux du présent, et soyons, comme autrefois, ce qu'ils appelaient : les petits anges du buisson.

Ces dernières paroles, prononcées d'un ton amicalement badin, reçurent leur sanction par le baiser le plus suavement humecté que jamais lèvres fraternelles aient

échangé. Le bonheur reparut avec son entourage gracieux. Les jours passaient inaperçus, et les soirées s'annonçaient par une musique pleine d'inspirations. A peine trouvaient-ils un moment pour aller aspirer la brise épurée du rivage. Ils ne sortaient plus; l'ermitage était transformé en salon d'artiste. Ils faisaient de la musique l'un pour l'autre, et, de peur d'en laisser jouir la solitude même qui entourait leur habitation, tout était hermétiquement fermé. Au silence qui commença à régner, on aurait pu croire que la vieille Marianne était le seul être vivant qui y demeurât. Cependant une harmonie variée du son alternatif de plusieurs instruments, et parfois aussi une voix pure, jeune, pleine de feu, de langueur, tantôt animée frénétiquement, tantôt longue et douloureuse comme la voix d'une captive, indiquait clairement que l'ermitage enfermait de jeunes existences. Et la vieille, qui ne songeait pas plus à prendre un air musicien qu'à se friser ou à se farder, ne pouvait donner l'ombre de quiproquo. La nuit, les chants se prolongeaient fort tard. Il n'y avait pas à se méprendre, on entendait bien deux voix. C'étaient de magnifiques duos, où encore on n'osait croire que la bonne fût pour quelque chose. La voix de basse était moins flexible, moins vibrante; elle s'élevait moins haut vers les cieux et s'unissait plus faiblement à la voix des anges.

La bonne Marianne, qui, autant que ses pupilles, avait souffert de leur peu d'intimité, semblait rajeunir en les voyant s'amuser avec autant de bonheur. Elle applaudissait à tous leurs jeux, et leur demandait souvent quelque belle *gigue* de son vieux temps.

Depuis trois mois seulement ils goûtaient de cette nouvelle vie, lorsque les choses changèrent subitement de face. Carolle, qui n'avait paru renoncer à ses vieux chagrins que par l'effet d'une résolution subite et forcée, sentit bientôt s'affaiblir le calme salutaire qu'il avait trou-

vé auprès de sa sœur. Eliza elle-même avait laissé ses pinceaux se sécher et son aiguille s'endormir au milieu d'une tapisserie inachevée.

Carolle, ennuyé de cette vie où son âme serrée à l'étroit avait besoin d'une expansion plus large, résolut d'y mettre fin d'un manière quelconque. Sans attendre d'un jour, il écrivit à son père la lettre qui suit :

« Mon cher père,— Si le bien-être matériel pouvait suffire à la vie et au bonheur de vos enfants, depuis long-temps vos bontés auraient fait taire tout désir de nouvelles faveurs. Tant que la légèreté de l'enfance habita cet ermitage, nous ne désirions rien que l'heure de vos visites. Quoique ce désir soit encore le plus empressé qui nous anime, je ne puis vous taire plus longtemps que la vie que nous faisons est souvent et même toujours bien sombre. Ce n'est pas que j'ambitionne les plaisirs que vous nous promettez. Eliza n'en paraît pas non plus bien éprise. Mais sans pouvoir clairement m'expliquer sur ce qui manque à notre bonheur, je vous soumettrai mes vœux, et je demande avec instances et prières que vous portiez votre attention sur leur accomplissement prochain.

» Ce qu'il me faut à moi règlera nécessairement ce qu'il faut à ma sœur. Je sais que son désir le plus ardent serait de s'attacher à mes pas partout où j'irais. Notre longue habitude de vivre ensemble explique naturellement ce goût. Je ne vous dirai pas quels sont mes goûts; j'oserai plus, je vous dirai mes besoins. Je sens profondément que le seul moyen, non pas de guérir, mais de soulager les maux réels qu'une imagination trop vive m'a créés, serait de voyager loin et longtemps. S'il m'était possible de vous dire les motifs de cette détermination, vous ne balanceriez pas un moment à me fournir les moyens de l'exécuter.

» Loin de moi, je sais qu'Eliza goûtera peu des plai-

sirs que vous nous avez fait entrevoir. Aussi vous faudra-t-il mettre toute votre sensibilité au jeu pour la distraire. Mais la nécessité qui me presse est plus forte encore que l'affection que je lui porte. Pardonnez ma discrétion, et permettez-moi d'espérer votre réponse sous quatre jours.

» Ermitage du Buisson.

» CAROLLE. »

Deux jours après il recevait cette réponse, et la communiquait à sa sœur avant même de lui avoir fait part de ses projets :

« MON BIEN-AIMÉ CAROLLE, — Plus que jamais je sens aujourd'hui l'amertume des mystères de famille qu'il m'a fallu tenir avec mes enfants. La première relation de famille que j'ai à vous faire professer est de vous associer à mes peines et à mon deuil, en vous annonçant la mort de mon père. Il vient d'expirer sans avoir embrassé son petit-fils, non plus que mon aimable petite Eliza, sans même les avoir connus. Cet événement devant terminer votre vie de réclusion, je sens que vous ne pourrez que faiblement participer à ma douleur. Aussi je fais grâce à vos sentiments intérieurs, et je travaille incessamment à donner à cette perte cruelle les conséquences favorables qu'elle peut avoir pour chacun de vous. Il me faudra à peu près huit jours pour régler les plus pressantes affaires. Sans vouloir pénétrer tes secrets, je pense que tu peux attendre mon retour parmi vous pour discuter avec moi sur le mérite de tes projets de voyage. Attends-moi donc avec la conviction que mon affaire unique sera désormais le bonheur de mes enfants, et que, quelle que soit la manière de le leur procurer, je ne refuserai rien à leurs désirs. Soyez toujours bons enfants, et embrassez-vous dix fois en souvenir de votre père. »

— Et tu pars ? ajouta aussitôt Eliza, devenue blanche comme un lis.

— Il le faut, répondit Carolle.

La jeune fille se leva sans prononcer une parole, et, lançant sur son frère un regard inspiré de terreur et presque d'égarement, elle disparut derrière les buissons, où Carolle ne voulut pas la perdre d'un instant. Il la ramena bientôt à l'ermitage, où, saisie d'une fièvre ardente, elle s'enferma dans sa chambre, refusant de recevoir tout soin quelconque.

II.

UN REMÈDE SECRET.

Le jour s'était levé avec toute la pompe qui illustre ordinairement les douces et bienfaisantes matinées de juin. L'horizon se diaprait d'un large manteau d'azur, sur lequel une aurore éblouissante déployait coquettement ses coupoles d'or, qui se détachaient comme une frange de rubis et d'émeraudes. Une brise légère courant complaisamment sur les bruyères forçait mille et mille fleurs sauvages à déployer leurs corolles embaumées. Le joyeux rossignol, courtisan assidu de l'aurore, s'évertuait vainement à embellir de ses chants cette scène sublime, car le ressac continu des cascades étouffait ses mélodies sous son mugissement saccadé.

L'ermitage, au sein de toutes ces merveilles, ne laisse pas de relever admirablement l'art des hommes, mis en contemplation avec les créations de la main éternelle qui l'entourent. Plus vaste que l'ajoupa des Indiens, il en dessine parfaitement l'extérieur feuillu et sauvage. Le lierre, grimpant jusqu'au sommet de sa toiture, laisse pendre ses brindilles vertes, enchevêtrées les unes dans les autres et formant une enveloppe artistement combinée, où le rossignol va promener ses

chants et courir ses amours. Quelques fenêtres percées en ogive se perdent sous ce tissu verdoyant. L'aurore, épandant ses nappes de lumière, à demi interceptées par la verdure, éclaire splendidement le riche intérieur de l'ermitage. D'un coup d'œil on devine la sollicitude et l'amour paternels qui ont présidé au luxe et à l'aisance qui y règne. Le pallier, recouvert en entier de damas bleu-ciel, permet néanmoins à deux larges glaces de reproduire les beautés de cette habitation solitaire. Le parquet, enfoui sous la plus riche mousse de Turquie, éteint le moindre bruit des pas. Une table d'ébène, incrustée en mosaïque, tient le milieu de la salle, et porte pêle-mêle mille objets de luxe futile, dont une partie se perd sous un encombrement d'instruments de musique. Un sofa dont les bras s'ouvrent voluptueusement aux fatigues et à l'indolence occupe la pénombre d'une alcôve faiblement déclive.

Eliza y est assise et promène une main agitée sur les dernières touches du clavecin dont l'extrémité atteint presque le sofa. Carolle est devant elle, debout, le coude appuyé sur la console de la cheminée, et regardant les oiseaux se becqueter sur la fenêtre. Tous deux se taisent; le son discordant que produisent les coups de doigts nerveux de la jeune fille sur le clavecin troublent seuls ce silence ennuyeux. Enfin elle retire son bras, et, s'adressant à son frère :

— Quelle heure est-il? Carolle.

—Six heures à peine. Je ne sais ce qui a pu nous tirer si tôt du lit. Ce n'est pourtant pas la joie précoce de voir arriver papa: car, quoique ma résolution soit bien prise, il m'en coûte de partir.

— Oui, partir, reprit sa sœur, partir.... Et moi qui n'ai de joies que les tiennes, de peines que les tiennes, tu ne me juges pas digne d'être consultée sur une af-

faire dont les suites me seront aussi personnelles qu'à toi.

— Pardon, ma sœur, pour te consulter là-dessus, il n'aurait pas même fallu songer à partir, car ton avis m'était connu d'avance.

—Mais enfin pourquoi nous laisser, et pour combien de temps vas-tu nous laisser pleurer...?

Et une larme tomba sur sa joue pâle et fiévreuse. Carolle tourna la tête vers la fenêtre sans répondre, et, plein d'émotion, il vint s'asseoir au côté de sa sœur.

— Allons ! courage, lui dit-il. Je ne puis te dire ni mes motifs de départ, ni le temps que je passerai loin de mon père et de toi... Ecoute... Quand j'étais au collége, j'avais fait bien des rêves de bonheur, où, toi, ma sœur, tu étais toujours présente. J'avais fait de l'avenir un riant portrait, où encore toi, Eliza, tu tenais la première place. Mais pardon, pardon, si mes paroles te font mal... Je ne sais quel pinceau sombre a passé sur ce fabuleux tableau. Je ne puis soulever la toile funeste qui te le cache; mais console-toi en songeant que tu fus toujours digne de réaliser mes rêves, et que moi seul, malheureux, j'y ai apporté un obstacle infranchissable. N'exige pas d'aveux plus explicites, ils sont impossibles... Pour le dernier jour que nous allons passer ensemble, allons visiter nos vieux domaines, pour leur dire adieu, peut-être éternellement...

Sa voix s'éteignit sous un torrent de larmes. Il prit le bras de sa sœur, qui ne pleurait pas, et qui ne paraissait plus vivre de l'âme. Ils sortirent d'un pas lent et se perdirent bientôt dans les sinuosités du Buisson.

Carolle, sombre de ses sinistres projets, les oubliait, pour ne penser qu'au deuil qu'il allait laisser. Attrister sa sœur, elle si bonne, si douce, si belle !.. Cet ange que les poètes n'ont jamais pu dire; ce regard devant lequel Michel-Ange eût jeté de dépit son pinceau

inhabile, et dans lequel l'amour avait gravé son nom; ces lèvres si fraîches que, naguère encore, un sourire angélique agitait sans cesse; ces couleurs que le lis était trop pâle et la rose trop sombre pour reproduire; elle enfin que la nature, après un long travail et des efforts sans exemple, avait offerte à l'admiration des hommes..., il la voyait déjà se flétrir sous la douleur, et l'entendait lui demander compte de la vie qu'il lui arrachait.

Ces tristes pensées tombaient sur son âme comme les gouttes de plomb rougi sur la chair des suppliciés.

La promenade d'adieux dura trois heures. Ils revinrent à l'ermitage pour y attendre leur père, qui devait arriver à chaque instant. En effet, dix heures sonnaient à peine qu'ils entendirent le galop de plusieurs chevaux qui arrivaient sur la pointe du Buisson. C'était leur père, suivi de deux laquais qui conduisaient chacun deux chevaux. Ceux qu'ils tenaient en laisse étaient destinés aux hôtes de l'ermitage, qui ne paraissaient pas fort disposés à en faire usage. Ils arrivèrent tous deux comme leur père descendait de cheval. Loin d'offrir, comme à l'ordinaire, leurs fronts purs et sereins à ses baisers, ils venaient devant lui comme des condamnés devant leurs juges.

— Allons, allons! leur cria-t-il en souriant, je vois que le départ vous prend mal au cœur. Embrassez-moi toujours, et allons, sans me reposer, nous conter nos petites affaires.

Ils partirent tous trois, et, tournant à la bifurcation d'une allée de jeunes noyers, ils s'assirent sur une verte pelouse, le père au milieu, et les deux enfants assez près de lui pour laisser leurs mains dans les siennes.

— Je vois bien, commença le père en les regardant tour à tour, que nous avons mutuellement besoin d'explications. Je vais d'abord vous conter mon histoire, qui

sera la vôtre, et après cela vous me direz ce que vous voudrez de vos secrets.

« J'avais ton âge, Eliza, dix-huit ans. Mon père, à cette époque, commençait à se relever de longs échecs. Aujourd'hui que la noblesse consiste en Canada à avoir de nombreux écus, il avait compris qu'il lui fallait nécessairement troquer ses vieux titres pour cette noblesse scabreuse qui brille ou s'éclipse suivant que les spéculations sont bien ou mal dirigées. Il vit bientôt qu'il fallait autant de noblesse d'âme pour courir et supporter les diverses chances du commerce que pour affronter le sort des armes. Après des désastres incalculables, il était parvenu à faire choir le malheur de dessus sa tête, sans faillir à ses vieux principes d'honneur. Ce succès lui inspira une singulière idée. Fier de lui-même, et ne sachant gré à personne du bien-être qu'il s'était acquis, il prétendit en dominer l'usage par sa volonté toute-puissante. Il pensait bien que ses fils hériteraient un jour du prix de ses sueurs, mais il voulait qu'ils le gagnassent par une servitude aveugle à tous ses caprices.

» Prenez garde, mes enfants, de me calomnier en votre pensée. Ce que je dis d'un petit travers de mon père ne m'empêche pas de respecter et chérir sa mémoire ; mais l'explication en est nécessaire pour ce que j'ai encore à vous dire.

» J'avais un frère plus âgé que moi, qui s'avisa de se marier contre son gré. Pendant qu'il stipulait les conditions de son mariage, mon père dressait son acte de déshéritation. Il est mort malheureux, loin de nous, sans secours, sans consolations.

» J'avais cet exemple sous les yeux quand j'atteignis ma vingtième année. Employé dans le commerce de mon père, je m'étais étroitement lié avec le fils de son associé. L'analogie de notre âge et de notre condition avait

cimenté cette amitié, et nous vivions dans une intimité toute fraternelle.

» Un jour que nous étions tous deux en promenade à la campagne, un violent orage nous surprit au milieu de la route. Nous courons à la première habitation demander un abri. Une jeune fille de seize ans était seule à la maison. Elle nous ouvre en rougissant, et, plaçant deux siéges près de la cheminée, elle nous invite à y prendre place. Je ne vous ferai pas le portrait de cette jeune fille. Cette peinture réveillerait chez moi de trop cruels souvenirs, et, dans mon enthousiasme, je craindrais de me rendre ridicule aux yeux même de mes enfants.

» Son père entra bientôt, suivi d'un nombreux cortége des employés de la ferme. C'était un respectable vieillard, dont la figure toujours réjouie respirait l'aisance et l'honnêteté villageoise. Après l'explication de notre présence chez lui, mille civilités nous accablèrent à la fois. La salle où nous étions se trouvant presque remplie par ces nouveaux venus, notre hôte nous introduisit dans un salon dont la richesse et le bon ton ne laissaient rien à désirer aux splendeurs de la ville. Ce qui surtout poussa notre étonnement à bout fut l'ensemble de tout ce qui compose ordinairement l'entourage d'une femme bien élevée. Ici c'était des peintures encore sous palette, là des broderies en fil d'or et d'argent. Des feuilles de musique étaient éparses sur toutes les tables, et les instruments étaient là pour prouver qu'elles n'étaient pas exposées par vaine ostentation. Nous étions nous-mêmes confus de ne pouvoir dissimuler notre ébahissement. Nous passions néanmoins tous ces objets en revue. Du tableau ou de la broderie, nos regards tombaient involontairement sur la jeune fille, comme pour chercher dans sa figure l'étincelle du génie qui brillait dans ses œuvres. Le vieillard, apercevant la confusion

dans laquelle cette investigation jetait son enfant, et comprenant l'embarras où nous étions nous-mêmes sur la manière de faire faire explosion à notre admiration comprimée, vint directement à nous, en nous disant :

— Eh bien! Messieurs, voilà, n'est-ce pas, bien des choses qui ne ressemblent pas à des instruments de labourage? Que voulez-vous? Les goûts changent quand on devient vieux. Autrefois c'était moi qui faisais vivre ma fille, aujourd'hui c'est elle qui me donne la vie. Sans le bonheur dont elle m'entoure, je vous assure que je n'aurais pas à cette heure le plaisir de vous recevoir chez moi, et mes cheveux n'auraient certainement pas pris le temps et la peine de blanchir.

— De quelle heureuse vieillesse vous devez en effet jouir! repris-je vivement. Combien vous paraissez tous deux dignes du bonheur dont l'aperçu nous a d'abord étonnés! Nous avons mille excuses à demander à mademoiselle et à vous de la légèreté et de l'étourderie avec laquelle nous avons répondu à vos bontés.

— Oh! tout est bien, s'empressa de dire notre hôte pour couper court à tout compliment. Maintenant que vous avez moins besoin de vous occuper à sécher vos habits, il ne vous sera peut-être pas désagréable d'humecter votre intérieur; après quoi je prendrai encore sur moi de placer cette guitare entre les mains de cette petite coquine de fille. Allons! à la collation!

— Oh! pardonnez, pardonnez, m'écriai-je avec mon ami; la guitare d'abord, la guitare! La pluie est moins forte, dans quelques minutes nous pourrons partir.

— A moins, Messieurs, que vos occupations ne vous pressent, ou que vous ne dédaigniez mon vin et mes fruits, suivez-moi.

» Force nous fut donc de recevoir sans mot dire toutes les politesses de notre hôte.

» Je vois, mes enfants, que je me plais trop à m'éten-

dre sur cette heureuse époque de ma vie. La disposition de vos esprits ne vous permet peut-être pas de prendre beaucoup d'intérêt à ce récit; ainsi je l'abrégerai autant que possible.

» J'étais entré dans cette maison poussé par l'orage, j'en sortis le cœur agité de mille pensées indéfinies qui se pressaient encore plus impétueusement que la tempête causée par les éléments en furie. Ce fut là l'époque de mes premiers amours, comme bientôt vous rencontrerez la vôtre. Je ne vous dirai rien des folies d'un amant, vous les saurez à votre tour. A quelques jours de là, j'allai de nouveau chercher une tempête près de la demeure de cette jeune fille. J'eus beau conjurer le ciel, il ne m'envoya qu'un soleil torréfiant. Enfin mon parti était pris; je m'adresse au père, et lui dis sans détour :

— Il m'a suffi de voir une fois votre enfant pour l'aimer. Je viens directement vous demander sa main. Voici mon nom, ma résidence, mes moyens, mes conditions. La principale est celle-ci : Je veux tenir mon mariage secret, pour la raison que je connais la ferme volonté de mon père et les projets d'alliance qu'il a sur moi. Je serai riche si je ne lui désobéis pas ouvertement ; sinon je me confesse incapable de faire vivre honorablement et heureusement une épouse. Vous avez peu de chose à laisser à votre enfant. Je me contenterais de peu, il est vrai; mais vous savez vous-même que le bonheur habite désagréablement avec la misère. Ainsi c'est pour ma femme plus que pour moi que je pose cette condition. D'ailleurs, mon père me donne actuellement de larges moyens de vivre, et je n'aurai nullement à désirer le moment de me voir affranchir de sa puissance. Pesez bien ces raisons, consultez votre enfant, et prenez sur moi tous les renseignements qu'il vous plaira. Je demande votre réponse sous huit jours, et à quinze d'ici

je reviens avec un prêtre et j'épouse votre fille chez vous.

» Le pauvre villageois n'avait pas même eu le temps d'ouvrir ses grands yeux ; je le laisse comme au milieu d'un songe, et rejoins ma voiture après une demi-heure d'absence. Sage conduite, n'est-ce pas, après l'exemple de mon frère ? J'eus néanmoins la prudence de ne pas prendre mon père pour confident.

» Quinze jours plus tard, tout se passait comme je l'avais voulu ; avec assez de difficulté néanmoins de la part de mon beau-père, qui ne trouva pas fort à sa mode la liturgie qui régla les cérémonies du mariage. Mais le plus difficile n'était pas fait. Il fallait encore laisser ignorer mes relations journalières avec ma femme. Avec un amalgame compliqué des plus brillants prétextes, je réussis à cacher tout. Il me resterait à vous dire le bonheur de la paternité, et les jouissances ineffables de ces relations secrètes. Mais un souvenir trop amer ferme mon cœur à la joie, et m'interdit l'évocation d'un passé si regrettable.

» Pour combler la mesure de mes félicités, mon ami avait enfin cédé aux sollicitations de son père, et contracté une union agréable à tous les partis. En joignant son habitation à la mienne, il avait affranchi mes relations conjugales de tout embarras. Les deux jeunes épouses coulaient ensemble leurs jours sereins, et rien ne troublait la tranquillité de leur esprit qu'une légère anticipation de la part des nouveaux conjoints de voir leur condition égale à la nôtre par la paternité. Pauvres fleurs à peine ouvertes ! C'était la rosée bienfaisante du matin qu'elles demandaient au ciel, et une pluie de feu devait les consumer avant leur épanouissement !... Pour préluder au malheur qui devait les frapper, leurs familles respectives échangèrent leur bonne intelligence pour la

haine la plus invétérée. Leurs persécutions s'étendirent jusqu'aux enfants qu'ils avaient eux-mêmes unis. Forcés de rompre avec leurs familles, nos amis brisèrent aussi toute relation extérieure.

» Enfin arriva le moment tant désiré pour chacun d'eux. Mais hélas ! qu'ils auraient dû plutôt l'éloigner de toute la force de leur pressentiment ! La maternité et la mort se tenaient par la main, l'une laissait son fruit, l'autre emportait sa victime. L'enfant qui reçut le jour n'eut malheureusement pas l'empire de faire oublier la perte de son auteur. Les haines qui s'étaient de plus en plus envenimées entre les vieux parents, reléguant l'infortuné jeune homme dans un isolement complet, achevèrent l'œuvre commencée par la douleur et le deuil. Un mal secret le mina sourdement, et peu à peu il sentit la vie s'affaiblir en lui. Comme notre maison était éloignée de la ville et avait toujours été fermée à tout le monde, il put continuer d'habiter avec nous sans nous compromettre. Quelques mois seulement après la mort de son épouse, une maladie contagieuse se déclara chez lui. Comme nos plaisirs avaient toujours été les mêmes, il fallut que nos infortunes fussent communes. Avant que la nature de son mal fût connue, il l'avait déjà communiqué à ma femme, qui lui prodiguait ses soins. J'étais à la ville quand j'appris cette terrible nouvelle. Cette révélation tomba sur moi comme la foudre. Je courus tout égaré pour arracher ma femme au danger qui la menaçait. Je n'avais pas encore franchi le seuil de la porte, que toi-même, Carolle, tu accourais à moi avec l'expression la plus éplorée que pouvait prendre ta figure de trois ans. *Maman ! maman !* Et tu me traînais dans la chambre, où je la trouvai gisant sur le parquet et en proie aux mêmes tourments sous lesquels je vis bientôt mourir mon ami...

» Vous me pardonnerez, mes enfants, si ce souvenir mouille involontairement mes yeux... Je passe rapidement sur les détails de mon malheur... Le mal avait été beaucoup plus rapide chez elle. Une demi-heure après le premier accès, il avait atteint son dernier paroxisme. Ce fut en vain que, la couvrant de baisers et de larmes, et la serrant dans mes bras, je tentais de sucer sur ses lèvres en feu les principes de son mal. Le sort m'épargna, et me conserva à mes enfants. Elle luttait contre ma sensibilité, et cherchait à m'éloigner d'elle de toutes les forces que lui laissait le supplice atroce qu'elle endurait. Enfin, après un effort encore vain, elle me prit la main et soupira en expirant : « Adieu, mon ami, » adieu !... Nous nous retrouverons dans le ciel. »

L'époux infortuné laissait ses larmes couler complaisamment. Les deux enfants pleuraient aussi et s'oubliaient eux-mêmes pour confondre leurs regrets avec la douleur de leur père.

« Essuyons maintenant nos larmes, reprit ce dernier, car j'ai encore quelques mots à dire. Je ne sais s'ils provoqueront de nouveau vos pleurs; mais leur importance excitera infailliblement votre attention.

» Mon ami avait survécu de deux jours à ma femme. L'idée des malheurs qu'il avait causés vainquait, pour ainsi dire, les tortures du corps pour leur substituer celles bien plus atroces de l'esprit. Que n'aurait-il pas donné pour pouvoir au moins se jeter à mes genoux et me demander pardon de sa faute involontaire ! Mais la crainte d'entraîner de nouvelles infortunes était encore plus impérieuse que ses désirs de justification. On l'avait transporté chez son père, où il refusa absolument de me voir ; et, quand il fut certain de l'inutilité des remèdes, il ferma sa porte à tout le monde. D'ailleurs la douleur et l'amitié n'avaient pas éteint chez moi la tendresse

et l'anxieuse sollicitude du père. Je sentais que ma vie était encore nécessaire, et c'eût été folie de l'exposer inutilement.

» Comme la nuit tombait, j'entendis les premiers coups d'un glas funèbre, et on m'apporta à l'instant un billet à peine intelligible et conçu en ces termes :

» Toujours confiant en toi, j'ai osé te nommer mon exécuteur testamentaire. Dans un instant j'aurai rejoint nos deux amies... C'est en leur nom que je termine mes dernières volontés...

» Je remets entre les mains de l'honneur et de l'amitié tout ce qui me reste de cher sur la terre... mon enfant... Eliza... Adieu... »

Frappés de cette révélation inattendue, les deux enfants fléchirent mutuellement la tête sur les genoux de leur père, dans un sympathique évanouissement. Quand la surprise disparut pour mettre l'amour en ses droits, ils s'enlaçaient amoureusement, et leurs lèvres délicieusement unies exprimèrent tout ce que leur long silence avait fomenté d'amour et de doux sentiments...

— Oh ! rends-moi la vie de l'amant, disait Carolle, car celle du frère était trop malheureuse !...

Un éclair de joie sillonna tout à coup les traits encore jeunes de leur père.

— Ils s'aimaient ! s'écria-t-il. Merci, mon Dieu, merci ! Je vous bénis, mes enfants, et vous unis au nom de Dieu et de votre mère...

Tous deux se jetèrent dans ses bras, le couvrirent de larmes en s'écriant joyeusement : « Oh ! quel remède contre la maladie des voyages et toutes les peines ! »

— Il est doux de retrouver un frère, disait la belle jeune fille, mais que parfois il est bien plus doux de le perdre ! Moi qui ne comprenais pas ce qu'il avait et ce

que j'avais moi-même... Oh! comme on apprend vite à tes leçons, bon père! Maintenant bonheur, joies, plaisirs pour la vie avec toi, toujours avec toi!...

Quelques minutes après, une joyeuse cavalcade franchissait les dernières limites du bois, et, à plusieurs années consécutives, le couple heureux revit l'ermitage à la même époque, et associait à ses joies toutes les jeunes personnes des environs, qui, pendant toute l'année, parlaient du jour consacré *au frère et à la sœur*, avec l'attente empressée des Juifs pour le Messie.

J. DOUTRE (1).

1846.

LA TERRE PATERNELLE.

I.

UN ENFANT DU SOL.

Parmi tous les sites remarquables qui se déroulent aux yeux du voyageur, lorsque, pendant la belle saison, il parcourt le côté nord de l'île de Montréal, l'endroit appelé le « Gros Sault » est celui où il s'arrête de préférence, frappé qu'il est par la fraîcheur de ses campagnes et la vue pittoresque du paysage qui l'environne.

La branche de l'Outaouais qui, en cet endroit, prend le nom de « rivière des Prairies », y roule ses eaux

(1) M. Doutre est avocat au barreau de Montréal, et l'un des collaborateurs du journal *l'Avenir*. Il a publié, au sortir du collége, un roman ayant titre : *Les Fiancés de* 1812.

impétueuses et profondes, jusqu'au bout de l'île, où elle les réunit à celles du Saint-Laurent. Une forêt de beaux arbres respectés du temps et de la hache du cultivateur couvre dans une grande étendue la côte et le rivage. Quelques uns, déracinés en partie par la force du courant, se penchent sur les eaux, et semblent se mirer dans le cristal limpide qui baigne leurs pieds. Une riche pelouse s'étend comme un beau tapis vert sous ces arbres dont la cîme touffue offre une ombre impénétrable aux ardeurs du soleil.

L'industrie a su autrefois tirer partie du cours rapide de cette rivière, dont les eaux alimentent encore aujourd'hui deux moulins, l'un sur l'île de Montréal, appelé « moulin du Gros Sault », et naguères la propriété de nos seigneurs; et l'autre, presqu'en face, sur l'île Jésus, appelé « Moulin du Crochet, » appartenant à MM. du séminaire de Québec.

Le bourdonnement sourd et majestueux des eaux, l'apparition inattendue d'un large radeau chargé de bois entraîné avec rapidité au milieu des cris de joie des hardis conducteurs, les habitations des cultivateurs situées sur les deux rives opposées à des intervalles presque réguliers, et qui se détachent agréablement sur le vert sombre des arbres qui les environnent, forment le coup d'œil le plus satisfaisant pour le spectateur.

Ce lieu charmant ne pouvait manquer d'attirer l'attention des amateurs de la belle nature; aussi, chaque année, pendant la chaude saison, est-il le rendez-vous d'un grand nombre d'habitants de Montréal, qui viennent s'y délasser, pendant quelques heures, des fatigues de la semaine, et échanger l'atmosphère lourde et brûlante de la ville contre l'air pur et frais qu'on y respire.

Parmi toutes les habitations de cultivateurs qui bor-

dent l'île de Montréal en cet endroit, une se fait remarquer par son bon état de culture, la propreté et la belle tenue de la maison et des divers bâtiments qui la composent.

La famille qui était propriétaire de cette terre, il y a quelques années, appartenait à une des plus anciennes du pays. Jean Chauvin, sergent dans un des premiers régiments français envoyés en ce pays, après avoir obtenu son congé, en avait été le premier concessionnaire, le 20 février 1670, comme on peut le constater par le terrier des seigneurs; puis il l'avait léguée à son fils Léonard; des mains de celui-ci elle était passée par héritage à Gabriel Chauvin, puis à François, son fils. Enfin, Jean-Baptiste Chauvin, au temps où commence notre histoire, en était propriétaire comme héritier de son père François, mort depuis peu de temps, chargé de travaux et d'années. Chauvin aimait souvent à rappeler cette succession non interrompue de ses ancêtres, dont il s'enorgueillissait à juste titre, et qui comptait pour lui comme autant de quartiers de noblesse. Il avait épousé la fille d'un cultivateur des environs. De cette union il avait eu trois enfants, deux garçons et une fille. L'aîné portait le nom de son père; le cadet s'appelait Charles, et la fille Marguerite. Les parents, par une coupable indifférence, avaient entièrement négligé l'éducation de leur garçon; ceux-ci n'avaient eu que les soins d'une mère tendre et vertueuse, les conseils et l'exemple d'un bon père. C'était sans doute quelque chose, beaucoup même; mais tout avait été fait pour le cœur, rien pour l'esprit. Marguerite là-dessus avait l'avantage sur ses frères. On l'avait envoyée passer quelque temps dans un pensionnat, où le germe des plus heureuses dispositions s'était développé en elle; aussi c'était à elle qu'était dévolu, chaque soir, après le souper, le soin de faire la lecture en famille; les petites

transactions, les états de recette et de dépense, les lettres à écrire et les réponses à faire, tout cela était de son ressort et lui passait par les mains, et elle s'en acquittait à merveille.

Cependant, malgré le défaut d'instruction des chefs de cette famille, tout n'en prospérait pas moins autour d'eux. Le bon ordre et l'aisance régnaient dans cette maison. Chaque jour, le père, au dehors, comme la mère à l'intérieur, montraient à leurs enfants l'exemple du travail, de l'économie et de l'industrie, et ceux-ci les secondaient de leur mieux. La terre, soigneusement labourée et ensemencée, s'empressait de rendre au centuple ce qu'on avait confié dans son sein. Le soin et l'engrais des troupeaux, la fabrication des diverses étoffes, et les autres produits de l'industrie, formaient l'occupation journalière de cette famille. La proximité des marchés de la ville facilitait l'exportation du surplus des produits de la ferme, et régulièrement une fois la semaine, le vendredi, une voiture chargée de toutes sortes de denrées, et conduite par la mère Chauvin, accompagnée de Marguerite, venait prendre au marché sa place accoutumée. De retour à la maison, il y avait reddition de compte en règle. Chauvin portait en recette le prix des grains, du fourrage et du bois qu'il avait vendus; la mère, de son côté, rendait compte du produit de son marché; le tout était supputé jusqu'à un sou près, et soigneusement enfermé dans un vieux coffre qui n'avait presque servi à d'autre usage pendant un temps immémorial.

Cette scrupuleuse exactitude à toujours mettre au coffre, et à n'en jamais rien retirer que pour les besoins les plus urgents de la ferme, avait eu pour résultat tout naturel d'accroître considérablement le dépôt. Aussi le père Chauvin passait-il pour un des habitants les plus aisés des environs; et la commune renommée lui accor-

dait volontiers plusieurs mille livres au coffre, qu'en père sage et prévoyant il destinait à l'établissement de ses enfants.

La paix, l'union, l'abondance, régnaient donc dans cette famille; aucun souci ne venait en altérer le bonheur. Contents de cultiver en paix le champ que leurs ancêtres avaient arrosé de leurs sueurs, ils coulaient des jours tranquilles et sereins. Heureux, oh! trop heureux les habitants des campagnes, s'ils connaissaient leur bonheur!

II.

L'ENGAGEMENT.

On était au mois de février. La journée du jeudi venait de s'écouler à faire les préparatifs ordinaires pour le lendemain, jour de marché. La soirée était avancée, et l'on parlait déjà de se retirer, quand Chauvin, suivant son habitude, sortit pour examiner le temps; il entra bientôt en prédisant, à certains signes infaillibles qu'il tenait de ses ancêtres, du mauvais temps pour le lendemain. Marguerite, qui comptait déjà sur le plaisir du voyage à la ville, ne partagea pas, comme on le pense bien, l'opinion de son père. Néanmoins, il fut décidé qu'en cas de mauvais temps le jeune Charles accompagnerait sa mère. Puis chacun se retira, le père désirant n'être pas pris en défaut, et Marguerite conjurant l'orage de tous ses vœux. Cependant Chauvin avait pronostiqué juste. Pendant la première partie de la nuit, la neige tomba lentement et en larges flocons; puis, le vent, s'étant élevé, l'avait balayée devant lui et amoncelée en grands bancs, à une telle hauteur que les routes en étaient complétement obstruées; l'entrée même des maisons en était tellement encombrée, que le lendemain matin Chauvin et ses garçons furent obligés de sauter par une des fenêtres de la maison, pour en dé-

blayer les portes et pouvoir les ouvrir. L'état des chemins rendit pour un moment le voyage indécis ; mais le père remarqua judicieusement que le mauvais temps empêcherait très sûrement les cultivateurs d'entreprendre le voyage de la ville ; que c'était pour lui le moment de faire un effort et de profiter de l'occasion. Les deux meilleurs chevaux furent donc mis à la voiture , qui se mit en route, traçant péniblement le chemin, et laissant derrière elle force cahots et ornières ; les chevaux enfonçaient jusqu'au dessus des genoux ; mais les courageuses bêtes s'en tirèrent bien, et le voyage s'accomplit heureusement quoique lentement. Ce que Chauvin avait prévu était arrivé ; le marché était désert ; aussi n'est pas besoin de dire avec quelle rapidité le contenu de la voiture fut enlevé , et combien la vente fut plus productive encore que de coutume. Dans le courant de la journée, le vent, qui avait cessé depuis le matin , commença à souffler avec plus de violence ; les traces récentes des voitures disparurent sous un épais tourbillon de neige ; dès lors , le retour fut regardé comme impossible. La mère Chauvin et son fils se décidèrent donc de passer la nuit à la ville, et prirent logement dans une auberge voisine.

L'auberge était en ce moment encombrée de personnes que le mauvais temps avait forcées d'y chercher un abri pour la nuit. Au fond de la salle commune , derrière le comptoir, deux jeunes garçons étaient empressés à servir à de nombreuses pratiques des liqueurs de toutes sortes et de toutes couleurs. Les pipes étaient allumées de toutes parts et formaient un brouillard qui combattait victorieusement le jet de gaz brillant suspendu au-dessus du comptoir. Les exhalaisons qui s'échappaient des vêtements trempés de sueur et de neige fondue, l'humidité du plancher, l'odeur du tabac et des liqueurs frelatées, un poêle double placé au milieu de la salle et chauffé à 100 degrés, tout cela pourra aider nos lec-

teurs à se faire une idée de l'auberge en ce moment.

Dans un coin, plusieurs jeunes gens tenaient ensemble une conversation très animée. Sans tenir aucun compte des sages directions que leur donnait l'enseigne à grandes lettres blanches qu'on lisait sur la porte d'entrée : *Divers sirops pour la tempérance*, la plupart étaient ivres, et faisaient retentir la salle de leurs cris. C'étaient des jeunes gens qui venaient de conclure leur engagement avec la compagnie du nord-ouest pour les pays hauts, et auxquels l'agent avait donné rendez-vous dans cette auberge, pour leur en faire signer l'acte en bonne forme le lendemain, et leur donner un à-compte sur leurs gages. On peut à peu près se figurer quelle était la conversation de ces jeunes gens dont plusieurs n'en étaient pas à leur premier voyage, et qui se chargeaient d'initier les novices a tous les détails de la nouvelle carrière qu'ils se disposaient à parcourir. Le récit de combats d'homme à homme, de traits de force et de hardiesse, de naufrages, de marches longues et pénibles avec toutes les horreurs du froid et de la faim, tenait l'auditoire en haleine, et lui arrachait par intervalles des exclamations de joie et d'admiration. La conversation, fréquemment assaisonnée d'énergiques jurons dont nous ne blesserons pas les oreilles délicates de nos lecteurs, s'était prolongée fort avant dans la soirée, lorsque l'entrée de l'agent dans la salle vint la ralentir pour un moment; l'appel nominal qu'il fit des jeunes gens prouva quelques absents; mais sur l'assurance qu'ils lui firent que les retardataires arriveraient la nuit même, l'agent prit congé d'eux, en leur recommandant d'être ponctuels le lendemain au rendez-vous.

Charles avait été jusque là spectateur tranquille de cette scène. Il fut à la fin reconnu par quelques uns de ces jeunes gens, fils de cultivateurs de son endroit, et par eux présenté à la bande joyeuse. Ils lui firent alors

les plus vives instances pour l'engager à se joindre à eux. Les plus forts arguments furent mis en jeu pour vaincre sa résistance. Charles continuait à se défendre de son mieux ; mais les attaques redoublèrent, les sarcasmes même commençaient à pleuvoir sur lui, et portaient de terribles blessures à son amour-propre; peut-être même aurait-il succombé dans ce moment, si sa mère, inquiète de le voir en si turbulente compagnie, ne fût venue à son secours, et le prenant par le bras, l'entraîna loin du groupe. Le maître de l'auberge, s'approchant alors des jeunes gens, leur représenta que la plus grande partie de son monde était déjà couchée, et leur persuada, non sans peine, d'en faire autant. Alors s'étendant, les uns sur le plancher, près du poêle, les autres sur les bancs autour de la salle, nos jeunes gens finirent par s'endormir, et l'auberge redevint silencieuse.

Il n'en fut pas ainsi de Charles. Il ne put fermer l'œil de la nuit. Les assauts qu'il avait essuyés, la conversation qu'il avait entendue, avaient fait sur sa jeune imagination des impressions profondes. Ces voyages aux pays lointains se présentaient à lui sous mille formes attrayantes. Il avait souvent entendu de vieux voyageurs raconter leurs aventures et leurs exploits avec une chaleur, une originalité caractérisques ; il voyait même ces hommes entourés d'une sorte de respect que l'on est toujours prêt à accorder à ceux qui ont couru les plus grands hasards et affronté les plus grands dangers : tant il est vrai que l'on admire toujours, comme malgré soi, tout ce qui semble dépasser la mesure ordinaire des forces humaines. D'ailleurs la passion pour ces courses aventureuses (qui heureusement s'en vont diminuant de jour en jour) était alors comme une tradition de famille, et remontait à la formation de ces diverses compagnies qui, depuis la découverte du pays, se sont partagé successivement le commerce des pelleteries.

S'il est vrai que ces compagnies se sont ruinées à ce genre de commerce, il est malheureusement vrai aussi que les employés n'ont pas été plus heureux que leurs maîtres; et l'on en compte bien peu de ces derniers qui, après plusieurs années d'absence, ont pu, à force d'économie, sauver du naufrage quelques épargnes péniblement amassées. Après avoir consumé dans ces excursions lointaines la plus belle partie de leur jeunesse pour le misérable salaire de 600 francs par an, ils revenaient au pays épuisés, vieillis avant le temps, ne rapportant avec eux que des vices grossiers contractés dans ces pays, et incapables, pour la plupart, de cultiver la terre ou de s'adonner à quelque autre métier sédentaire, profitable pour eux et utile à leurs concitoyens.

Charles n'était point d'âge à faire toutes ces réflexions; il n'envisageait ces voyages que sous leur côté attrayant et qui favorisait ses goûts et ses penchants; l'idée d'être enfin affranchi de l'autorité paternelle et de jouir en maître de sa pleine liberté l'entraîna à la fin; son parti fut arrêté. Restait le consentement de son père. Aussi ce ne fut pas sans laisser écouler plusieurs jours, et après beaucoup d'hésitations, qu'il osa, en tremblant, lui faire part de son projet. Comme on le pense bien, le père s'indigna, gronda fortement, et voulut interposer l'autorité paternelle, qu'il avait maintenue avec succès jusque alors. La mère et Marguerite essayèrent le pouvoir des larmes, mais inutilement. On eut recours à l'intervention des amis, mais sans plus de succès. Alors le père, après avoir épuisé tous les moyens en son pouvoir pour détourner son fils de ce dessein, se vit forcé d'y consentir, et l'engagement fut conclu pour le terme de trois ans. Comme on était alors vers le milieu d'avril, et que le jour du départ était fixé pour le premier mai suivant, on s'occupa d'en faire les préparatifs.

Le jour de la séparation fut un jour de tristesse et de

deuil pour cette famille. Le père et le frère comprimaient leur douleur au dedans d'eux-mêmes. La mère et Marguerite donnaient un libre cours à leurs larmes. — Pauvre enfant, lui disait sa mère, tu nous quittes, hélas! peut-être pour ne plus te revoir. Combien, comme toi, sont partis, et ne sont jamais revenus! Puis, détachant de son cou une antique médaille portant d'un côté pour effigie la Vierge et l'enfant Jésus, de l'autre, sainte Anne, patronne des voyageurs, elle la passe au cou de son fils, en lui disant : Tiens, mon fils, porte toujours sur toi cette médaille; chaque fois que tu la sentiras battre sur ton cœur, pense à Dieu; ne la quitte jamais. Me le promets-tu? — Le jeune homme ne répondit que par des sanglots. Il tombe à genoux, reçoit la bénédiction et les derniers embrassements de son père et de sa mère, prend ses hardes soigneusement empaquetées par Marguerite, les suspend à un bâton, et, chargeant le tout sur ses épaules, il sort de la maison paternelle, accompagné de son père, de son frère et de quelques voisins, leurs amis, qui le reconduisirent à quelque distance; puis il continua seul sa route, non sans jeter de temps en temps quelques regards en arrière sur les lieux de son enfance, qu'il n'espérait plus revoir de long-temps.

Il était déjà bien loin, lorsqu'un léger bruit le fit regarder en arrière : c'était le chien de la maison. L'intelligent animal avait vu son jeune maître s'éloigner sous des circonstances extraordinaires, et il s'était de son chef constitué son compagnon de voyage et son défenseur. — Comment, c'est toi, Mordfort, pauvre chien! — Après avoir rendu les caresses à cet ami fidèle, il voulut lui faire rebrousser chemin; mais le chien s'obstinant à le suivre, Charles prit une pierre pour l'effrayer; et, après l'en avoir menacé long-temps, il la lui lança; malheureusement le coup fut trop bien

dirigé : la pierre alla frapper à la patte le pauvre animal, qui s'enfuit en boitant et en jetant un cri de douleur, et tournant sur son maître un regard qui semblait lui reprocher son ingratitude. Le coup retentit dans le cœur de Charles, qui détourna les yeux, et continua rapidement sa route vers Lachine, lieu du rendez-vous, et y arriva vers la fin du jour. La plupart des voyageurs y étaient déjà réunis; il y retrouva ses compagnons de l'auberge. Comme on craignait les désordres et la désertion parmi les engagés, pendant la nuit on les envoya camper dans l'île Dorval, à quelque distance du village. Le lendemain on les ramena à terre; et, tout étant prêt pour le départ, les canots, montés chacun par quatorze hommes, sans compter les bourgeois et les commis, furent poussés au large. Aussitôt, à un signal donné, un vieux guide entonna la gaie chanson du départ :

Derrière chez nous y a-t-une pomme :
Voici le joli mois de mai,
Qui fleurit quand y'ordonne;
Voici le joli mois qu'il donne,
Voici le joli mois de mai.

Les avirons, obéissant à la cadence, faisaient bouillonner l'eau autour des canots, qui fendaient l'eau avec rapidité, s'efforçant de se dépasser de vitesse, et laissant derrière eux de longs sillons. Bientôt les chants s'affaiblirent, les sillons s'effacèrent, et les canots ne parurent plus que comme des points noirs à l'horizon... La foule, accourue sur le rivage pour être témoin du départ, se dispersa en silence...

Que Dieu daigne conduire les pauvres voyageurs....

III.

UN NOTAIRE AU RABAIS.

La douleur causée par le départ du jeune Charles se fit long-temps sentir dans la famille ; mais le temps, ce grand maître qui, à la longue, calme les plus grandes afflictions, vint à bout de celle-ci comme de toutes les autres. Les occupations avaient repris leur routine habituelle, et rien en apparence ne faisait remarquer l'absence de Charles ; seulement, on savait que, chaque soir, après la prière en commun, la mère et sa fille prolongeaient la leur de quelques minutes. Il n'est pas besoin de dire pour qui étaient ces prières ferventes, souvent entrecoupées de longs soupirs. Le père paraissait le seul qui eût le plus généreusement fait son sacrifice. Il lui restait encore son fils aîné qui, depuis le départ de son jeune frère, avait redoublé de soins et d'attentions pour lui. Le père, de son côté, sentait sa tendresse s'accroître pour celui qu'il regardait maintenant comme son fils unique. Le plus grand malheur qu'il redoutait était de voir ce fils les abandonner à son tour. Aussi cherchait-il tous les moyens de se l'attacher plus étroitement. Il crut à la fin en avoir trouvé un bien efficace ; et, comme il ne prenait jamais de résolutions tant soit peu importantes sans consulter sa femme, il s'empressa de lui en faire part.

— Tu sais, ma chère femme, lui dit-il, que nous avons déjà perdu un de nos enfants ; j'ai bien peur que l'aîné nous quitte à son tour. J'épie ses démarches depuis quelques jours, et il me semble qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire en lui ; je lui ai même entendu dire à un de nos voisins qu'après tout son frère n'avait pas si mal fait, qu'il reviendrait dans trois ans, avec de l'argent devant lui, et qu'il pourrait alors s'établir ; au lieu que lui ne serait pas alors plus avancé.

Que deviendrions-nous, ma chère femme, s'il lui prenait envie de nous quitter? Sais-tu que j'ai dans la tête un projet qui doit nous l'attacher pour toujours? J'y pense depuis quelque temps, et je crois que tu seras de mon avis : ce serait de lui faire donation de tous nos biens moyennant une rente viagère qu'il nous paierait. Par ce moyen, il se trouvera maître de la terre, et ne pensera plus à partir. Qu'en dis-tu?

— Cela mérite bien réflexion, répondit la femme. Je n'y avais pas encore pensé; seulement, je te ferai observer que plusieurs se sont donnés comme cela à leurs enfants, et n'ont eu que du chagrin avec eux.

— Mais, ma chère femme, est-ce que tu craindrais quelque chose de semblable de notre fils? Il s'est toujours montré si bon pour nous! d'ailleurs, on fera faire l'acte par un bon notaire. Nous commençons à être avancés en âge, et je pense que ce serait le meilleur moyen d'être heureux sur nos vieux jours.

— Eh bien! répondit la femme, prenons le temps d'y réfléchir, et nous en reparlerons plus tard.

La conversation s'était ainsi prolongée entre Chauvin et sa femme jusque auprès de l'église, où ils se rendaient. C'était un dimanche. Dans toutes les directions et aussi loin que la vue pouvait s'étendre on voyait arriver les paroissiens : ceux qui demeuraient près de l'église, à pied; les plus éloignés, en voiture ou à cheval; et, à mesure que ces derniers arrivaient, ils attachaient leurs montures aux poteaux rangés symétriquement sur la place publique au devant de l'église. Puis les groupes se formèrent; on parla temps, récoltes, chevaux, jusqu'à ce que le tintement de la cloche leur annonça que la messe allait commencer; tous alors entrèrent dans l'église, et suivirent l'office divin avec un religieux silence. La messe finie, on se hâta de sortir pour assister aux criées.

Ces criées, qui se font régulièrement le dimanche à la porte des églises, sont regardées comme de la plus haute importance par la population des campagnes ; en effet, toutes les parties des lois qui l'intéressent, police rurale, ventes par autorité de justice, les ordres du grand-voyer, des sous-voyers, des inspecteurs et sous-inspecteurs, s'y publient de temps à autre et dans les saisons convenables ; c'est pour eux la gazette officielle. Ensuite viennent les annonces volontaires et particulières : encan de meubles et d'animaux, choses perdues, choses trouvées, etc., etc., tout tombe dans le domaine de ces annonces ; c'est la chronique de la semaine qui vient de s'écouler. Ces criées sont confiées à un homme de la paroisse qui porte le nom de crieur, qui sait lire quelquefois, et bien souvent ne le sait pas du tout, mais qui rachète ce défaut par de l'aplomb, une certaine facilité à parler en public, et une mémoire heureuse qui lui a permis de se former un petit vocabulaire de termes consacrés par l'usage. Si l'on ajoute à cela le ton comique et original avec lequel il parle, les contresens et les mots merveilleusement estropiés, on aura quelque idée de cette scène, quelquefois unique en son genre.

La foule s'étant donc serrée près du crieur, qui, placé sur une estrade élevée, et après avoir promené sur l'auditoire un regard assuré :

— Messieurs, s'écria-t-il, attention ! J'ai bien des annonces à vous faire aujourd'hui.

C'est défendu de lâcher les animaux dans les chemins avant le temps *fisqué* (fixé) par la loi ; ainsi, tous les animaux qui seront trouvés dans les chemins seront *poursuis* et paieront l'amende...

Les seigneurs de l'île vous font annoncer que le temps des rentes est arrivé ; ainsi, tous ceux qui doivent des *zods lé ventes* (lods et ventes) et des *arriérages* sont avertis d'aller s'*éclaircir* en payant ce qu'ils doivent, et

d'y aller sans délai s'ils veulent avoir du *grati* (gratis). Il y aura un encan public mardi prochain..., non, mercredi prochain...

— Une voix : Non, c'est vendredi.

— Le crieur : Ah! oui, oui, Messieurs, c'est une *trompe* (erreur), c'est vendredi; là *ous qu'il* y aura beaucoup de meubles de ménage trop *longs* à détailler; des chevaux, des vaches, des moutons, trop *longs* à détailler; de plus, des charrettes, charrues, aussi trop *longs* à détailler.

Pendant que les annonces allaient ainsi leur train, deux hommes fendaient la foule, portant un lourd fardeau; ils s'approchèrent du crieur et le déposèrent à ses pieds.

— Messieurs, continua celui-ci, un veau pour l'Enfant-Jésus (1). Qu'est-ce qui veut du veau?... Une piastre pour commencer..., rien qu'une piastre pour ce beau veau bien gras...; deux piastres..., il s'en va..., il va s'en aller... Une fois..., deux fois..., trois fois... Adjugé... à moi; — c'est moi qui l'achète.

Cependant, la foule, voyant que la séance tirait à sa fin, commençait déjà à défiler, lorsque le crieur se sentit tirer par l'habit; il se baissa pour écouter quelques mots qu'on lui dit à l'oreille, puis se relevant :

— Arrêtez, Messieurs, encore une annonce de grande importance. M. Dunoir, notaire, vous prévient qu'il vient s'établir parmi vous, et qu'il fera toutes sortes d'actes, depuis le compte de partage le plus difficile et le plus embrouillé jusqu'au plus simple billet; il pren-

(1) Suivant l'usage, comme l'on sait, le curé fait chaque année, dans sa paroisse, au temps de Noël, une quête pour les pauvres. Chacun donne librement ce qu'il veut : argent, denrées ou autres effets. Dans le cas présent, quelqu'un avait promis un veau, et l'offrait en vente pour en verser le produit dans le fonds de la quête.

dra meilleur marché que l'autre notaire ; les *ac* (actes) de vente avec la *coupie* (copie), cinq chelins ; les *ac* de *damnation* (actes de donation), six chelins..., etc., etc.

Ici le notaire glissa quelque chose dans la main du crieur, qui reprit aussitôt :

— Je vous assure, Messieurs, que c'est un bon notaire, un jeune homme qui paraît *ben retors dans le capablement.* Il vous demande votre pratique... Il vous servira comme y faut... C'est fini, Messieurs, *y a pu* rien pour aujourd'hui.

L'assemblée, à ce signal, se dispersa promptement.

Le notaire seul resta, attendant que le curé fût sorti de l'église pour aller lui présenter ses respects. Laissons M. Dunoir chez M. le curé, qui l'aura sans doute invité a dîner, et suivons le père Chauvin et sa digne compagne jusque chez eux.

IV.

LA DONATION.

De retour à la maison, l'entretien sur l'affaire importante de la donation projetée ne tarda pas à se renouer entre les deux époux. Le mari fit valoir de nouveau les raisons déjà données, et d'autres qu'il crut propres à faire goûter ce projet à sa femme. Celle-ci fit ses remarques, ses objections ; le tout fut longuement discuté, tourné et examiné sur toutes les faces, et, après mûre délibération, définitivement agréé de part et d'autre. Ils appelèrent alors leur fils, et lui firent part de la résolution qu'ils venaient de prendre. Comme on le pense bien, le fils ne pouvait en croire ses oreilles : se voir tout d'un coup seul maître et possesseur de la terre paternelle lui semblait presque un rêve ; aussi, à la réitération des offres de son père et de sa mère, mit-il moins de temps à les accepter qu'il n'en avait fallu à ceux-ci pour se dé-

cider à faire cette démarche. Il fut ensuite convenu que l'acte en serait passé le surlendemain, et tous trois employèrent le temps qui restait jusque là à en débattre les conditions.

Le jour arrivé, le père, la mère et leur garçon se préparèrent à se rendre chez le notaire. Comme c'était une affaire qui intéressait toute la famille, Marguerite fut invitée à les accompagner; on invita même, suivant l'usage, quelques parents et quelques voisins, amis intimes de la famille, et tous ensemble se dirigèrent vers la demeure du notaire. Au moment du départ, on fut indécis si l'on irait chez l'ancien ou le nouveau notaire; mais, les avis étant pris, la majorité décida que l'on donnerait la préférence au nouveau, parce qu'il s'était fait annoncer comme un bon notaire, et qu'il faisait les actes à meilleur marché que l'ancien. Un quart d'heure après, on arrivait chez le nouveau praticien. M. Dunoir était en ce moment à sa fenêtre, lorsqu'il vit plusieurs voitures s'arrêter devant sa porte, et une dizaine de personnes en descendre :

— Bon! dit-il, mes annonces font effet; voilà déjà des pratiques.

Et, allant lui-même ouvrir la porte, il introduisit les arrivants, leur offrit poliment des siéges, où tous prirent place, Chauvin, sa femme et leur fils, près du notaire, le reste, en seconde ligne, un peu à l'écart.

— Qu'y a-t-il pour votre service? demanda le notaire.

— Nous sommes venus, répondit Chauvin, nous donner à notre garçon que voilà, et passer l'acte de donation.

— Ah! dit le notaire, en s'efforçant de faire l'agréable, et lorgnant Marguerite du coin de l'œil, je croyais que c'était pour le contrat de mariage de mam'selle.

Marguerite baissa la tête en rougissant; tous les autres se mirent à rire.

— Eh bien, mam'selle, reprit le notaire, quand vous serez prête, je serai à vos ordres pour passer votre contrat de mariage ; en attendant, faisons notre acte de donation.

Tout en parlant ainsi, le notaire avait pris une feuille de papier, et y avait imprimé du pouce une large marge, puis, après avoir taillé sa plume, il la plongea dans l'encrier et commença :

Pardevant les notaires publics, etc., etc.,

Furent présents J.-B. Chauvin, ancien cultivateur, etc., et Josephte Le Roi son épouse, etc., etc. ;

Lesquels ont fait donation pure, simple, irrévocable, et en meilleure forme que donation puisse se faire et valoir, à J.-B. Chauvin, leur fils aîné, présent et acceptant, etc., d'une terre sise en la paroisse du Sault-au-Récollet, sur la rivière des Prairies, etc., bornée en front par le chemin du Roi; derrière par le *Tréquarez* des terres de la côte Saint-Michel; du côté nord-est à Alexis Lavigne, et à l'ouest à Joseph Sicard ; avec une maison en pierre, grange, écurie et autres bâtisses susérigées, etc., etc.

Cette donation ainsi faite pour les articles de rente et pension viagères qui en suivent, savoir :

Le notaire s'arrêta un moment, et dit à Chauvin qu'il allait écrire les conditions à mesure qu'il les lui dicterait :

— 600 lbs en argent.

— 24 minots de blé froment, bon, sec, net, loyal et marchand.

— 24 minots d'avoine.

— 20 minots d'orge.

— 12 minots de pois.

— 200 bottes de foin.

— 15 cordes de bois d'érable, livrées à la porte du donateur, sciées et fendues.

— Le donataire fournira aux donateurs quatre mères moutonnes et le bélier, lesquels seront tonsurés aux frais du donataire.

— 12 douzaines d'œufs.

— 12 livres de bon tabac canadien en torquette.

— Une vache laitière.

— Deux...

— Pardon, Monsieur, interrompit le père Chauvin, vous dites seulement : une vache laitière; mais je vous ai dit qu'en cas de mort, nous sommes convenus, mon fils et moi, qu'il la remplacerait par une autre.

— C'est juste, dit le notaire, nous allons ajouter cela.

— Une vache laitière qui ne meurt point.

— Bon, c'est cela, dirent les assistants...

— Deux valtes de rhum.

— Trois gallons de bon vin blanc.

Ici le notaire passa la langue à plusieurs reprises sur ses lèvres.

— Un cochon gras, pesant au moins 200 lbs.

— Un....

— Mais, papa, interrompit le garçon, voyez donc, la rente est déjà si forte ! mettez donc un cochon maigre ; il ne vous en coûtera pas beaucoup à vous pour l'engraisser.

— Non, non, dit le père, nous sommes convenus d'un cochon gras, tenons-nous en à nos conventions.

Là-dessus, longue discussion entre eux, à laquelle tous les assistants prirent part. A la fin, le notaire parut comme illuminé d'une idée subite :

— Tenez, s'écria-t-il, je m'en vais vous mettre d'accord ; vous, père Chauvin, vous exigez un cochon gras ; vous, le fils, vous trouvez que c'est trop fort ; hé bien, mettons :

— Un cochon raisonnable.

— C'est cela, c'est cela, dirent ensemble tous les assistants.

En même temps, un éclat de rire, mais étouffé presque aussitôt, fit tourner tous les yeux du côté de Marguerite, qui, depuis long-temps, faisait tous ses efforts pour se contenir.

Le notaire la regarda, en fronçant légèrement les sourcils :

— Mam'selle, dit-il, pourrais-je savoir le sujet de...?

— Chut ! Marguerite, dit le père...

Vinrent ensuite les clauses importantes de l'incompatibilité d'humeur, du pot et ordinaire, du cheval et de la voiture en santé et en maladie, et puis, à la fin, l'enterrement des donateurs quand il plairait à Dieu de les rappeler de ce monde.

Nous ferons grâce à nos lecteurs du reste des charges, clauses et conditions de ce contrat, lesquelles furent de nouveau longuement débattues, et qui en prolongèrent la durée bien avant dans l'après-midi. Aussi ce ne fut pas sans une satisfaction générale que le notaire annonça qu'il allait en faire la lecture. La lecture finie, le père, la mère et leur garçon touchèrent la plume en même temps que le notaire en traçait trois croix entre leurs noms et prénoms, lesquelles devaient compter comme leurs signatures ; puis le notaire signa lui-même son nom, en l'enlaçant d'un tournoyant paraphe, et procéda de suite à l'opération importante de mentionner les renvois et compter les mots rayés.

— Un... deux... trois... quatre... Seize renvois en marge bons.

— Un... deux... trois... quatre... Quarante-deux mots rayés et huit barbeaux sont nuls.

— Là, dit le notaire, voilà qui est fini. Il n'y a que mam'selle qui ne signe pas ; mais je l'attends à son

contrat de mariage ; on verra si elle rira alors autant qu'elle le fait maintenant.

Après avoir tiré sa bourse et payé le coût de l'acte selon le nouveau tarif publié à la porte de l'église, le père Chauvin et tous les invités gagnèrent leurs voitures et se mirent en route.

V.

SUITE DE LA DONATION.

Les discussions qui avaient eu lieu chez le notaire, pendant la passation de l'acte, avaient été si fréquentes et si prolongées, que, comme nous l'avons déjà dit, le jour était près de finir lorsque Chauvin et ses amis arrivèrent chez lui Il les retint tous à passer le reste du jour et la soirée avec lui ; on y convia même, suivant l'usage en pareille circonstance, d'autres voisins et amis, et tous ensemble félicitèrent le père et le fils sur l'acte qu'ils venaient de conclure ; et ce jour fut joyeusement terminé par un abondant repas où les talents culinaires de la mère Chauvin et de sa fille se firent remarquer.

Cependant, tous les convives de Chauvin n'envisageaient pas du même œil la démarche qu'il venait de faire. Quelques uns trouvaient le fils très bien avantagé, et portaient même la sollicitude paternelle jusqu'à entrevoir la possibilité d'une alliance très prochaine entre l'heureux donataire et l'une de leurs filles. D'autres, au contraire, doutaient beaucoup de l'heureux résultat que devait opérer ce changement survenu dans la direction des affaires de cette famille. Ils disaient même dans leur langage naïf et expressif que le fils s'était *enfargé ;* qu'un des moindres défauts de la donation était d'être trop forte ; et qu'avec le peu d'aptitude qu'on connais-

sait au fils, il ne pourrait supporter un pareil fardeau, *et n'en ressoudrait jamais.*

Ce n'était plus, en effet, le père qui gouvernait alors; il n'était plus chef que de nom. Le fils seul avait les affaires. Pendant quelque temps, le père lui vint en aide par ses avis et ses conseils; puis, quand il le jugea assez fort, il le laissa marcher seul. Mais on ne fut pas long-temps sans s'apercevoir de grands changements dans cette famille, naguères si étroitement unie. Ce n'étaient plus ces rapports familiers et intimes entre le père et le fils, mais une certaine réserve, de la froideur, de la défiance même, que l'on surprenait entre eux; c'étaient alors le créancier et le débiteur qui s'observaient mutuellement. Le père, sachant que la pension était forte, était en proie à une vive inquiétude de savoir si elle lui serait exactement payée; le fils, de son côté, tâchait de deviner, à l'air de son père, s'il n'aurait pas en lui un créancier dur et exigeant. Cependant tout alla passablement bien la première et la seconde année. Les articles de la pension furent assez exactement payés à leurs diverses échéances; même le cochon raisonnable fut ponctuellement délivré en nature au temps fixé; la vache qui ne meurt point continuait de se porter à merveille, et à faire régulièrement ses devoirs de laitière et d'épouse; mais bientôt quelque retard dans la livraison de certains items, causé par la mauvaise récolte et une gêne temporaire, amena quelques observations de la part du père. Le fils répliqua; quelques mots un peu brusques furent échangés de part et d'autre; le père se plaignit de la mauvaise qualité des articles: que le pot et ordinaire n'était point tel que convenu; que les chevaux étaient toujours occupés quand il voulait s'en servir, etc., etc. D'une parole à une autre, les choses s'aigrirent, et la guerre éclata. Le père, invoquant la clause de l'incompatibilité d'humeur, déclara formellement s'en

prévaloir et vouloir aller loger ailleurs. La mère et les amis communs tentèrent, mais inutilement, de lui faire révoquer sa résolution. Il partit avec sa femme et Marguerite, abandonnant la terre paternelle entre les mains de son fils. Les choses, loin de s'améliorer par ce brusque départ, n'en allèrent que plus mal. Le fils, débarrassé de la surveillance paternelle, qui lui était à charge depuis long-temps, ne sut profiter des ressources qu'il avait en main, et négligea entièrement les travaux de la terre. La rente en souffrit cruellement, et le père se vit restreint au plus strict nécessaire, qu'il arrachait avec la plus grande peine de son fils, qui ne le lui abandonnait que comme à titre de don gratuit; il en vint même à porter une main tremblante et presque sacrilége sur le vieux coffre où gisaient les épargnes si soigneusement conservées. Un tel état de choses ne pouvait durer long-temps. Le père alla consulter des hommes de loi qui lui conseillèrent de faire vendre la terre à la charge de la pension. L'idée de vendre le patrimoine de ses ancêtres lui était trop amère. Les conseils plus pacifiques de ses amis l'engagèrent à la reprendre; ils se chargèrent de négocier l'affaire avec le fils; ils réussirent heureusement à opérer un rapprochement entre eux, et parvinrent même à les réconcilier. Ils firent entendre raison au fils, lui représentèrent qu'il n'était plus possible de continuer les choses sur ce pied, et finirent par lui persuader qu'il était de son intérêt comme celui de son père que la donation fût révoquée; l'acte fut donc résilié à la satisfaction mutuelle des parties; et, après cinq années de déboires et de chagrin, la terre paternelle rentra sous la conduite de son ancien propriétaire.

VI.

LA RUINE DU CULTIVATEUR.

La donation faite dans des motifs si louables en apparence avait porté, comme on l'a vu, de funestes coups à cette famille. Cependant, malgré la réconciliation opérée entre le père et le fils, malgré l'oubli du passé qu'ils venaient de se jurer l'un à l'autre, on chercherait en vain au milieu d'eux le même bonheur et la même harmonie qu'autrefois; les choses pourtant avaient été remises sur le même pied qu'auparavant; les mêmes hommes avaient repris leur première position, mais avec quelle différence et quels changements! Le fils, pendant qu'il avait eu le maniement des affaires, avait laissé dépérir le bien, et contracté des habitudes d'insouciance et de paresse. Le courage et l'énergie du père s'étaient émoussés au contact du repos et de l'inaction. Il en coûtait beaucoup à son amour-propre de se remettre au travail comme un simple cultivateur. Pendant les quelques années qu'il avait été rentier, il avait joui d'une grande considération parmi ses semblables, qui, n'envisageant d'ordinaire que les dehors attrayants de cet état, l'avaient bien souvent regardé avec des yeux d'envie; il lui fallait maintenant descendre de cette position pour se remettre au même niveau que ses voisins. Sa condition de cultivateur, dont il s'enorgueillissait autrefois, lui paraissait maintenant trop humble, et avait même quelque chose d'humiliant à ses yeux; poussé par un fol orgueil, il résolut d'en sortir.

Il avait remarqué que quelques unes de ses connaissances avaient abandonné l'agriculture pour se lancer dans les affaires commerciales; il avait vu leurs entreprises couronnées de succès; toute son ambition était de pouvoir monter jusqu'à l'heureux marchand de cam-

pagne, qu'il voyait honoré, respecté, marchant l'égal du curé, du médecin, du notaire, et constituant à eux quatre la haute aristocratie du village.

En vain lui représentait-on que, n'ayant pas l'instruction suffisante, il lui serait impossible de suivre les détails de son commerce de manière à pouvoir s'en rendre compte; à cela il répondait que sa fille Marguerite était instruite et qu'elle tiendrait l'état de ses affaires. Sourd à tous les conseils, et entraîné par la perspective de faire promptement fortune, il se décida donc à risquer les profits toujours certains de l'agriculture contre les chances incertaines du commerce. Le lieu qu'il habitait n'étant point propre pour le genre de spéculations qu'il avait en vue, il loua sa terre pour un modique loyer, et alla s'établir avec sa famille dans un village assez florissant, dans le nord du district de Montréal; il y acheta un emplacement avantageusement situé, y bâtit une grande et spacieuse maison, et vint faire ses achats de marchandises à la ville. Le commerce prospéra d'abord, plus peut-être qu'il n'avait espéré. On accourait de tous côtés chez lui. Pour se donner de la vogue il affectait une grande facilité avec tout le monde, accordait de longs crédits, surtout aux débiteurs des autres marchands des environs, qui, trouvant leurs comptes assez élevés chez leurs anciens créanciers, venaient faire à Chauvin l'honneur de se faire inscrire sur ses livres. Ce qu'il avait souhaité lui était arrivé; il jouissait d'un grand crédit; il était considéré partout; on le saluait de tous côtés, et de bien loin à la ronde on ne le connaissait que sous le nom de Chauvin le riche; lui même ne paraissait pas insensible à ce pompeux surnom, et il lui arriva même une fois d'indiquer sous ce modeste titre sa demeure à des étrangers. Il va sans dire que les dépenses de sa maison étaient en harmonie avec le gros train qu'il menait. Tout à coup les récoltes manquèrent,

amenant à leur suite la gêne chez les plus aisés, la pauvreté chez un grand nombre. Des pertes inattendues firent d'énormes brèches à sa fortune ; ses crédits qui paraissaient les mieux fondés furent perdus ; pour la première fois de sa vie il manqua à ses engagements envers les marchands fournisseurs de la ville, qui, après avoir attendu assez long-temps, le menacèrent d'une saisie et de faire vendre ses biens. Cette menace sembla redoubler son énergie. Il se roidit de toutes forces contre l'adversité, et résolut, pour faire face à ses affaires, de tenter le sort de l'emprunt ; cette démarche, loin de le tirer d'embarras, ne servit qu'à le plonger plus avant dans le gouffre. L'usurier, fléau plus nuisible et plus redoutable aux cultivateurs que tous les ravages ensemble de la mouche et de la rouille, lui prêta une somme à gros intérêts, remboursable en produits à la récolte prochaine. La récolte manqua de nouveau ; il continua quelque temps encore à se débattre sous les coups du sort, et se vit à la fin complétement ruiné. La saisie dont on l'avait menacé depuis long-temps fut mise à exécution contre lui. L'exploitation de son mobilier suffit à peine à payer le quart de ses dettes. Ses immeubles furent attaqués à leur tour, et, après les formalités d'usage, vendus par décret forcé ; et la terre paternelle, sur laquelle les ancêtres de Chauvin avaient dormi pendant de si longues années, fut foulée par les pas d'un étranger!!!...

VII.

DIX ANS APRÈS.

L'hiver venait de se déclarer avec une grande rigueur. La neige couvrait la terre. Le froid était vif et piquant. Le ciel était chargé de nuages gris que le vent chassait avec peine et lenteur devant lui. Le fleuve, après avoir promené pendant plusieurs jours ses eaux sombres et

fumantes, s'était peu à peu ralenti dans son cours, et enfin était devenu immobile et glacé, présentant une partie de sa surface unie, et l'autre toute hérissée de glaçons verdâtres. Déjà l'on travaillait activement à tracer les routes qui s'établissent d'ordinaire, chaque année, de la ville à Longueil, à Saint-Lambert et à Laprairie; partie de ces chemins était déjà garnie de balises plantées régulièrement de chaque côté, comme des jalons, pour guider le voyageur dans sa route, et présentait agréablement à l'œil une longue avenue de verdure.

Deux hommes, dont l'un paraissait de beaucoup plus âgé que l'autre, conduisaient un traîneau chargé d'une tonne d'eau, qu'ils venaient de puiser au fleuve, et qu'ils allaient revendre de porte en porte dans les parties les plus reculées des faubourgs. Tous deux étaient vêtus de la même manière : un gilet et pantalon d'étoffe du pays sales et usés, des chaussures de peau de bœuf dont les hausses enveloppant le bas des pantalons étaient serrées par une corde autour des jambes, pour les garantir du froid et de la neige; leur tête était couverte d'un bonnet de laine bleu du pays. Les vapeurs qui s'exhalaient par leur respiration s'étaient congelées sur leurs barbes, leurs favoris et leurs cheveux, qui étaient couverts de frimas et de petits glaçons. La voiture était tirée par un cheval dont les flancs amaigris attestaient à la fois et la cherté du fourrage et l'indigence du propriétaire. La tonne, au-devant de laquelle pendaient deux seaux de bois cerclés en fer, était, ainsi que leurs vêtements, enduite d'une épaisse couche de glace.

Ces deux hommes finissaient le travail de la journée; exténués de fatigues et transis de froid, ils reprenaient le chemin de leur demeure située dans un quartier pauvre et isolé du faubourg Saint-Laurent. Arrivés devan une maison basse et de chétive apparence, le plus vieux se hâta d'y entrer. laissant au plus jeune le soin du che-

val du traîneau. Tout dans ce réduit annonçait la plus profonde misère. Dans un angle, une paillasse avec une couverture toute rapiécée ; plus loin, un grossier grabat, quelques chaises dépaillées, une petite table boiteuse, un vieux coffre, quelques ustensiles de fer-blanc suspendus aux trumeaux, formaient tout l'ameublement. La porte et les fenêtres mal jointes permettaient au vent et à la neige de s'y engouffrer ; un petit poêle de tôle dans lequel achevaient de brûler quelques tisons réchauffait à peine la seule pièce dont se composait cette habitation qui n'avait pas même le luxe d'une cheminée ; le tuyau du poêle perçait le plancher et le toit en faisait les fonctions.

Près du poêle une femme était agenouillée. La misère et les chagrins l'avaient plus vieillie encore que les années. Deux sillons profondément gravés sur ses joues annonçaient qu'elle avait fait un long apprentissage des larmes. Près d'elle, une autre femme, que ses traits, quoique pâles et souffrants, faisaient aisément reconnaître pour sa fille, s'occupait à préparer quelques misérables restes pour son père et son frère, qui venaient d'arriver.

Nos lecteurs nous auront sans doute déjà devancé, et leur cœur se sera serré de douleur en reconnaissant, dans cette pauvre famille, la famille autrefois si heureuse de Chauvin !... Chauvin, après s'être vu complétement ruiné, et ne sachant plus que faire, avait enfin pris le parti de venir se réfugier à la ville. Il avait en cela imité l'exemple d'autres cultivateurs qui, chassés de leurs terres par les mauvaises récoltes et attirés à la ville par l'espoir de gagner leur vie en s'employant aux nombreux travaux qui s'y font depuis quelques années, sont venus s'y abattre en grand nombre, et ont presque doublé la population de nos faubourgs. Chauvin, comme l'on sait, n'avait point de métier qu'il pût exercer avec avantage à la ville, n'étant que simple cultivateur.

Aussi, ne trouvant pas d'emploi, il se vit réduit à la condition de charroyeur d'eau, un des métiers les plus humbles que l'homme puisse exercer sans rougir. Cet emploi, quoique très peu lucratif, et qu'il exerçait depuis près de dix ans, avait cependant empêché cette famille d'éprouver les horreurs de la faim. Au milieu de cette misère la mère et la fille avaient trouvé le moyen, par une rigide économie et quelques ouvrages à l'aiguille, de faire quelques petites épargnes ; mais un nouveau malheur était venu les forcer à s'en dépouiller : le cheval de Chauvin se rompit une jambe. Il fallut de toute nécessité en acheter un autre, qui ne valait guère mieux que le premier, et avec lequel Chauvin continua son travail. Mais ce malheur imprévu avait porté le découragement dans cette famille. Quelques petits objets que la mère et Marguerite avaient toujours conservés religieusement comme souvenirs de famille et d'enfance furent vendus pour subvenir aux plus pressants besoins. L'hiver sévissait avec rigueur ; le bois, la nourriture étaient chers ; alors des voisins compatissants, dans l'impossibilité de les secourir plus long-temps, leur conseillèrent d'aller se faire inscrire au *Bureau des pauvres*, pour en obtenir quelque secours. Il en coûtait à l'amour-propre et au cœur de la mère d'aller faire l'aveu public de son indigence. Mais la faim était là, impérieuse ! Refoulant donc dans son cœur la honte que lui causait cette démarche, elle emprunte quelques hardes à sa fille, et se dirige vers le bureau. Elle y entre en tremblant ; elle y reçut quelque modique secours. Mais, sur les observations qu'on lui fit, que le bureau avait été établi principalement pour les pauvres de la ville, et, qu'étant de la campagne, elle aurait dû y rester et ne pas venir en augmenter le nombre, la pauvre femme fut tellement déconcertée du ton dont ces observations lui furent faites, qu'elle sortit, oubliant d'emporter ce

qu'on lui avait donné, et reprit le chemin de sa demeure en fondant en larmes.

VIII.

LE CHARNIER.

Après dix ans de pareilles souffrances, le malheur de la famille Chauvin ne pouvait, ce semble, aller plus loin. Cependant il lui fallait encore passer par d'autres épreuves bien douloureuses, et boire la coupe jusqu'à la lie. Le fils aîné fut attaqué d'une maladie mortelle : la misère, les privations de tous genres, le travail excessif avaient achevé de ruiner sa santé depuis long-temps chancelante. Tous les secours de l'art ne purent le rappeler à la vie. Il mourut entre les bras de sa famille, qui se vit privée tout à coup d'un de ses soutiens. Ce fut au pauvre père affligé que fut dévolue la pénible tâche de s'occuper de l'enterrement. La demeure du bedeau lui fut indiquée, et il s'y rendit ; ce pourvoyeur de la mort n'était pas alors chez lui. En effet, Chauvin le rencontra, peu d'instants après, sortant de l'église tout essoufflé, il venait d'aider à sonner, en grand carillon, les glas d'un riche, qui, par un contraste insultant pour la misère de Chauvin, s'était laissé mourir d'un excès d'embonpoint. Parmi toutes les bonnes qualités qui brillaient en notre bedeau, aucune n'égalait la sensibilité de son cœur. C'était surtout lorsque quelques parents affligés venaient, les larmes aux yeux, lui annoncer la mort de quelqu'un des leurs, que cette qualité se montrait dans tout son éclat. Alors on le voyait présenter à son interlocuteur une moitié du visage où se peignait la tristesse la plus profonde, tandis qu'un spectateur placé du côté opposé eût pu voir l'autre joue épanouie, et son œil pétiller de joie en pensant aux nombreux items du tarif. L'amour du prochain était pratiqué à un haut

degré par notre bedeau. Quelques malins disaient pourtant qu'il l'aimait peut-être un peu plus après sa mort que pendant sa vie, par la raison que, lorsque le défunt, après avoir dit un éternel adieu aux choses d'ici-bas, avait déjà réglé ses comptes dans l'autre monde, il lui restait encore à régler en dernier ressort avec notre bedeau. Hâtons-nous cependant d'ajouter, en toute justice, que, s'il lui arrivait rarement de rabattre sur le tarif, il ne lui arrivait jamais non plus de le surcharger.

Lors donc que Chauvin lui eut exposé le sujet de sa visite, notre bedeau, tout en s'apitoyant sur son malheur, promenait sur lui un regard inquisiteur pour tâcher de découvrir à quelle classe appartenait le défunt.

— Quand sonnerez-vous le glas de mon fils ? demande le père.

— Tout de suite si vous voulez ; combien de cloches ? Puis, avec la volubilité d'un homme qui sait son tarif par cœur : Une cloche, c'est 10 piastres ; deux cloches, c'est 20 piastres ; trois cloches, c'est 30 piastres ; quatre cloches, c'est...

— Ah ! mon cher Monsieur, interrompit Chauvin, je suis bien pauvre ; je ne pourrai jamais vous payer des sommes comme cela.

— Quoi ! pas seulement pour une cloche ? Mais il faut au moins payer pour une cloche, si vous voulez avoir un service ; autrement vous n'en aurez pas, et on portera votre fils au cimetière tout droit.

— Serait-il possible, Monsieur ? quoi ! mon pauvre enfant n'entrerait donc pas à l'église ?

— Mais non, vous dis-je, bonhomme, à moins que vous ne fassiez chanter un service, au moins d'une cloche. Comme ce gros monsieur qui vient de mourir, il sera porté à l'église, lui, parce qu'il paie pour un service, allez.

— Mais, Monsieur, se permit de remarquer le père

Chauvin, on dit que ce monsieur n'est jamais venu à l'église pendant sa vie, et cependant il va y entrer avec pompe après sa mort! Mon fils, au contraire, y est venu souvent prier; il n'aura donc pas le bonheur d'y être porté après sa mort pour avoir une pauvre petite prière et un peu d'eau bénite sur son corps.

— Que voulez-vous que j'y fasse? c'est la règle (1). Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de fournir un cercueil; vous porterez le corps au cimetière, et il y sera enterré jeudi prochain.

Le père Chauvin prit alors congé du bedeau, qui fut ponctuel à lui envoyer le cercueil le jour indiqué. Le mort, enseveli d'un linceul qu'un des voisins fournit par charité, y fut déposé au milieu des larmes et des sanglots. Chauvin plaça le cercueil sur son traîneau, qu'un autre de ses voisins s'offrit généreusement de conduire, puis il prit place derrière, accompagné du vieux chien Mordfort, et le convoi du pauvre s'achemina lentement vers le cimetière du faubourg Saint-Antoine.

Dès que le gardien de ce vaste dortoir vit arriver le convoi, il vint au-devant, et, aidé du conducteur de la voiture, il déposa le corps dans la chapelle, en attendant le prêtre, qui venait régulièrement, deux fois la semaine, présider à l'enterrement des pauvres. Celui-ci parut bientôt, et, après les prières usitées, le corps fut emporté à bras par le gardien et un de ses aides. Après

(1) On s'est relâché, depuis, de la rigueur de cette règle; les corps des pauvres peuvent maintenant entrer à l'église et participer aux prières qui s'y disent pour les morts. — *Note de l'Auteur.*

L'auteur pouvait avoir raison lorsqu'il a écrit la note qui précède; mais à l'époque où nous écrivons (mars 1850), les restes mortels des pauvres n'entrent pas dans l'église paroissiale de Montréal; on les porte « tout droit » au cimetière, où l'on marmotte un *Libera* en toute hâte autour des cercueils, puis on les jette, sans dignité ni décence, pêle-mêle dans un charnier. — *Note du Compilateur.*

avoir fait quelques pas, les porteurs s'arrêtèrent près d'une frêle construction en bois, d'environ vingt pieds carrés, qui reposait sur la terre nue ; et le gardien, tirant une clef de sa poche, se mit en devoir d'en ouvrir la porte.

— Mais où est-ce donc que vous allez mettre mon fils ? demanda Chauvin d'un air inquiet ; je ne vois pas de fosse creusée pour...

— Mais, ici, répondit le gardien, dans *la charnière* ; c'est là que l'on met les pauvres pendant l'hiver ; la terre est gelée, et ça coûterait trop cher pour faire les fosses.

— Ah ! Monsieur, je vous en prie, ne le mettez pas là ; ma pauvre femme en mourrait de douleur, si elle le savait. Mon fils n'y restera pas la nuit, il va être volé par les clercs-docteurs.

— Ah ! pour cela, ne craignez rien, bonhomme ; j'ai là mon fusil et un bon chien. Je les défie d'y venir.

— Tenez, Monsieur, prêtez-moi une bêche ; la terre ne vous manque pas ici : je vais creuser moi-même la fosse à mon fils, dans quelque petit coin.

— C'est impossible, bonhomme, c'est contre mes ordres.

— Oh ! je vous en prie, ne me refusez pas cette grâce, je gratterai plutôt la terre avec mes mains ; mais, pour l'amour de Dieu, ne mettez pas mon fils dans *la charnière*.

Cette horreur des pauvres pour le charnier n'est point exagérée. Il y a eu un temps où des gardiens infidèles se laissaient corrompre par l'appât de l'or, et faisaient du charnier un réservoir où les clercs-docteurs venaient, à prix fixe, y choisir les *sujets* de dissection qui leur convenaient. Il s'y faisait un trafic régulier de chair humaine, et Dieu seul connaît le nombre de ceux qui sont passés de ce lieu de repos sous le scalpel du médecin. Mais on doit dire ici, à la louange du gardien actuel,

qu'il s'acquitte de sa charge avec une fidélité à toute épreuve, et personne ne sait mieux que les clercs-médecins qu'il est incorruptible sur ce chapitre; aussi envie ne leur prend d'essayer la juste portée de son fusil, ni de faire une connaissance trop intime avec la mâchoire du fidèle Sultan.

Aussi ce fut aux assurances réitérées que le gardien fit à Chauvin que le corps de son fils serait dans le charnier aussi en sûreté qu'au sein de la terre qu'il consentit, comme malgré lui, à l'y laisser déposer. Ce pauvre père, le cœur navré, plongea plusieurs fois ses regards au fond de ce trou où gisaient, rangés par ordre, un grand nombre de cercueils de toute grandeur; et, lorsque le corps de son fils y fut descendu, il lui jeta, pour dernier adieu, quelques poignées de terre, et la porte du charnier se referma.

IX.

LES PRIÈRES D'UNE MÈRE.

Les jours qui suivirent l'enterrement n'eurent rien de remarquable dans la famille Chauvin : toujours la monotonie affreuse de la misère. Le père continuait seul maintenant son travail; la mère et la fille essayaient de reprendre courage avec leurs occupations ordinaires.

Tous les anciens amis de Chauvin l'avaient abandonné depuis long-temps. Comme à l'ordinaire, il en comptait beaucoup au temps de la prospérité; les jours mauvais étaient venus, et tous avaient pris la fuite. Un seul ne l'avait point abandonné, et le visitait souvent; il le secourait même autant que ses faibles moyens le lui permettaient. Sa bonhomie, sa franchise et son cœur généreux l'avaient rendu l'ami intime de cette famille. C'était le vieux Danis, ancien voyageur, âgé de près de soixante-dix ans, haut de taille, à traits fortement pro-

noncés. Il avait fait quarante campagnes dans les pays hauts sous les anciens bourgeois de la compagnie du Nord-Ouest. Retiré du service depuis long-temps, il n'avait recueilli de ses voyages qu'une modique rente qui lui suffisait à peine, et la réputation bien méritée, parmi tous les voyageurs, d'avoir été d'une force extraordinaire, marcheur infatigable, et grand mangeur. Il avait appris de Chauvin que le cadet de ses fils s'était autrefois engagé pour les pays sauvages, et, sans l'avoir jamais connu, il s'était pris d'affection pour ce jeune homme, seulement parce qu'il courait les mêmes aventures que lui, et il l'appelait familièrement son fils. Il entrait chez Chauvin à toute heure de la journée, et à chaque visite il ne manquait jamais de demander si on avait reçu des nouvelles du voyageur ; c'était alors pour lui le prétexte tout naturel d'entrer en matière, et de raconter au long les prouesses de son jeune temps, et mille et mille épisodes de ses voyages, toutes plus véridiques les unes que les autres.

Un soir il vint faire sa visite accoutumée. La mère et la fille étaient seules ; il s'assit près d'elles, et leur demanda comment elles se portaient :

— Tout doucement, répondit la mère d'une voix encore émue par des larmes récentes.

— Toujours des larmes, la mère, toujours des larmes !

— Eh ! mon bon Monsieur Danis, il y a long-temps que les larmes et moi avons fait connaissance ; elles ont commencé à couler au départ de mon fils Charles ; celles que je verse sont pour le seul fils qui me restait... Elles sont bien amères.

— Comment, du seul fils qui vous restait ! Diable, la mère, comme vous y allez ! Est-ce que vous croyez donc tout de bon que votre fils Charles est mort aussi ? Allons donc ! est-ce qu'on meurt toujours là-bas ? Et moi

qui vous parle, j'ai bien été vingt ans d'un coup sans revenir, si bien que ma vieille Marianne, qui me croyait mort, voulait me faire chanter un *Libera ;* heureusement que je suis arrivé à temps. Eh bien! après tout, vous voyez bien que je ne suis pas mort.

— Oui, mais mon pauvre fils dont nous n'avons pas eu de nouvelles depuis si long-temps, qui oserait espérer qu'il vive encore? On a interrogé tous les voyageurs qui sont descendus : personne n'en a entendu parler; et il n'y a plus aucun doute qu'il n'ait péri de faim et de froid dans l'expédition qui était allée à la recherche du capitaine Ross : il en faisait partie, comme vous savez. Ah ! si quelque chose pouvait me faire espérer de revoir un jour ce cher fils, ce serait de penser que le bon Dieu a eu pitié de moi, et qu'il aura exaucé mes prières, car lui seul connaît combien je l'ai prié souvent et bien longtemps pour...

Les sanglots l'empêchèrent de continuer.

— Allons, allons, la mère, consolez-vous. Tenez, je ne suis pas prophète ; mais je vous l'ai dit souvent, et je vous le répète encore, que Dieu est bon, qu'il se laissera toucher par vos prières, et qu'il vous rendra tôt ou tard votre fils.

X.

UN VOYAGEUR.

Nous allons laisser le père Danis achever paisiblement la veillée près de la mère Chauvin, et lui prodiguer des consolations, et, avec la permission de nos lecteurs, nous leur ferons faire un agréable petit voyage à la Pointe-aux-Anglais, à quelques milles au dessus du village du lac des Deux-Montagnes, et nous les ramènerons dans les deux canots qui viennent de paraître à l'horizon. Partis du poste du Grand-Portage, sur le lac

Supérieur, depuis près d'un mois, ils avaient traversé une longue suite de lacs, de forêts et de rivières, sans presque rencontrer d'autres traces de civilisation que quelques croix de bois plantées sur la côte vis-à-vis des rapides, et qui y avaient été placées par d'anciens voyageurs, pour léguer à leurs futurs compagnons de voyage l'histoire affligeante de quelques naufrages arrivés en ces endroits; — ils touchaient enfin au terme de leur course, pendant laquelle ils n'avaient éprouvé que des vents contraires. C'était par une belle matinée du mois de juillet. La nuit avait été calme et sereine, et les eaux du lac conservaient encore le matin leur immobilité de la nuit. Les voyageurs avaient campé en bas du Long-Saut, et s'étaient remis en route à la pointe du jour. Harassés par de longues fatigues, leurs corps se ployaient avec peine aux mouvements de l'aviron; les deux canots, à grandes pinces recourbées, et fraîchement peints de couleurs brillantes, glissaient lentement sur la surface des eaux; sous le large prélat qui recouvrait les paquets de fourrures dont les canots étaient chargés, deux commis des comptoirs de la compagnie achevaient paisiblement leur sommeil, souvent interrompu, de la nuit. Tout à coup un cri de joie se fait entendre; cri semblable à celui que poussent les marins en mer quand, après une traversée longue et périlleuse, la vigie a crié : Terre! terre!... Ils venaient d'apercevoir le clocher de l'église de la mission du Lac, qui resplendissait alors des feux du soleil levant. Cette vue rappelait en eux de bien doux souvenirs; chacun croyait voir le clocher de son village. Encore un pas, et ils allaient revoir le lieu de leur enfance, embrasser leur vieux père, sauter au cou de leur vieille mère, qui ne les attendent pas. — Ce cri, poussé d'abord par un des guides, avait été répété en chœur par tout l'équipage.

— Hardi, mes enfants, cria le vieux; au gouver-

nail ! nous voilà arrivés. Et, pour exciter le courage et donner de l'activité aux avirons, il chanta d'un air animé :

Voici la saison,
Il est temps d'arriver, etc., etc.

Les refrains, chantés en chœur, étaient répétés au loin par l'écho du rivage. En peu de temps, les canots touchaient la terre vis-à-vis l'église du village, au milieu d'une grande foule accourue au devant d'eux.

Aprés quelques instants de relâche en cet endroit, on se remit en route. Le vent s'était élevé ; ceux à la garde desquels les canots étaient confiés, craignant que les pelleteries ne fussent endommagées par l'eau, au lieu de couper en plein lac, dirigèrent les embarcations par le petit détroit, et bientôt on arriva aux rapides Sainte-Anne. Là, suivant l'antique et pieux usage, tous les voyageurs se rendirent à la petite chapelle blanche élevée sur les bords du rapide, sous l'invocation de sainte Anne. Ils venaient remercier leur patronne de les avoir préservés des dangers inséparables d'un si long voyage. En partant, ces mêmes hommes étaient venus s'y mettre sous sa protection : il était juste qu'ils vinssent s'y agenouiller au retour (1).

Enfin, quelques heures après, les canots touchaient au port désiré depuis long-temps. Ils étaient à Lachine, rendez-vous général de toutes les embarcations qui partent pour les pays hauts ou qui en reviennent. Tous nos voyageurs, joyeux de se retrouver sains et saufs au même endroit qu'ils avaient quitté depuis long-temps,

(1) Le rapide Sainte-Anne, autrefois si pittoresque, chanté par le poète anglais Moore, a perdu son ancienne beauté. L'écluse et la longue chaussée que le bureau des travaux publics y a fait dernièrement construire l'ont arrêté dans sa course. L'art a défiguré l'ouvrage de la nature.

se félicitèrent mutuellement, et s'empressèrent d'accepter l'offre que leur fit l'agent de la compagnie de se reposer de leurs fatigues avant de se rendre au sein de leurs familles. Un seul d'entre eux ne se rendit point à cette invitation ; et, chargeant son paquet de hardes sur ses épaules, il se mit aussitôt en route après avoir dit adieu à ses compagnons de voyage. C'était un homme dans la fleur de l'âge, à la taille élancée, et de bonne mine. Son teint était brûlé par les ardeurs du soleil. Ses cheveux longs et crépus, qui n'avaient pas connu les ciseaux depuis long-temps, flottaient sur ses épaules. Il portait des pantalons de grosse toile du pays, que retenait une large ceinture de laine diversement coloriée, et dont les franges touffues retombaient sur ses genoux. Ses pieds étaient chaussés de souliers de peau d'élan artistement brodés en poil de porc-épic de diverses couleurs, et ornés de petits cylindres de métal d'où s'échappaient des touffes de poils de chevreuil teints en rouge. Sa chemise de coton blanc, à raies bleues, était entr'ouverte, et laissait voir sa poitrine, tatouée de dessins fantastiques. Un cordon, dont on ne reconnaissait plus la couleur primitive, pendait à son cou, et laissait deviner une médaille.

Cet homme marchait à grands pas, interrogeant du regard toutes les routes, comme pour s'assurer de la plus courte qu'il avait à suivre pour se rendre au Gros-Saut, où demeurait sa famille. Enfin il est en vue de la maison paternelle; son cœur bat violemment. Il se met à courir, et, en quelques instants, il a franchi le seuil de la porte, qu'il ouvre brusquement, et se précipite dans la maison; mais il est déconcerté en se trouvant face à face avec un étranger qu'il ne connaît pas. — Celui-ci, surpris de cette brusque apparition, toise son visiteur de la tête aux pieds, et lui dit :

« *What business brings you here ?* »

— Oh ! Monsieur, pardon, je ne parle pas bien l'anglais ; mais, dites-moi ... non, je ne me trompe pas, c'est bien ici.... où est mon père, où est ma mère ?

« *What do you say ? moi pas connaître ce que vous dire.* »

— Comment, vous ne connaissez pas mon père ! Chauvin ! Cette terre lui appartient. Où est-il ?

« *No, no, moi non connaître votre père, moi havoir achété le farm de la sheriff.* »

— Non, ce n'est pas possible ; c'est mon père qui vous l'a vendue. Où demeure-t-il ?

« *No, no, goddam, vous pas d'affaire ici, moi havoir une bonne deed de la sheriff.* »

Chauvin, plus déconcerté que jamais, sort précipitamment de la maison, et court chez le plus proche voisin. C'étaient des gens nouvellement arrivés dans l'endroit : ils ne connaissaient pas sa famille. Il n'eut pas plus de succès aux portes voisines. En moins de quinze ans, le temps avait promené sa faulx dans cet endroit. Le souvenir de l'ancien curé lui revint à l'esprit ; cet ancien ami de la famille avait aussi disparu. Le nouveau curé qui l'avait remplacé dit à Chauvin qu'il ne connaissait pas sa famille, mais qu'il avait entendu dire à ses anciens paroissiens qu'une personne de ce nom avait autrefois habité la paroisse ; mais les mauvaises affaires l'avaient forcée de se réfugier avec sa famille à la ville, où il croyait qu'elle habitait encore. Ce peu de paroles dévoilèrent l'affreuse vérité à Charles ; il comprit tout : son père s'était ruiné, sa terre était vendue, et l'étranger insolemment assis au foyer paternel ! Il n'en entendit pas davantage ; il tourne immédiatement ses pas du côté de la ville, où il arrive la nuit déjà close. Il erre quelque temps, sans savoir de quel côté diriger ses pas ; tout à coup, il se rappelle de l'auberge où, plusieurs an-

nées auparavant, s'était décidée sa vocation ; il y entre, se fait connaître, et demande des renseignements sur son père. Celui-ci y était connu pour venir s'y chauffer pendant la rude saison ; on lui indique à peu près le quartier où il logeait. Charles reprend sa course, et se décide enfin à frapper à la porte la plus voisine : c'était chez le père Danis.

— Ouvrez, répondit une voix forte.

— Ah ! s'écria le père Danis en apercevaut Charles, en v'là-t-il un mangeu' d'lard ! — Regarde donc, Marianne, voilà comme j'étais dans mon jeune temps ; vois donc ces grands cheveux, cette ceinture, ces souliers sauvages, et cette blague à tabac. — Assieds-toi, mon garçon, et, dis-moi, quand es-tu arrivé ?

— Cette après-midi, Monsieur.

— Ah ! tu es un des voyageurs arrivés par les canots qu'on attendait ces jours-ci ?

— Oui, Monsieur.

— Et tu viens te promener à la ville ?

— Non, Monsieur, je suis à la recherche de ma famille, que l'on m'a dit demeurer près d'ici.

— Et comment t'appelles-tu, mon garçon ?

— Charles Chauvin, Monsieur. Je....

— Dieu du ciel ! s'écria le père Danis en se levant brusquement de son siége, se redressant de toute sa haute taille, et en regardant Charles d'un air stupéfait. — Eh bien ! Marianne, ne te l'ai-je pas dit souvent que Dieu était bon, et qu'il rendrait enfin ce pauvre enfant à sa mère? — Oui, mon garçon, tu arrives bien à temps, va ! Tes parents sont depuis long-temps dans la plus grande misère ; ton père a fait de mauvaises affaires, sa terre a été vendue, il a été ruiné, et il gagne misérablement sa vie ici à charroyer de l'eau. Pour comble de malheur, ton pauvre frère vient de mourir, et, comme

ils te croient mort aussi, tu peux juger de l'état où ils sont. — Dis-moi, mon garçon, as-tu ménagé tes gages? apportes-tu de l'argent avec toi ?

— Oui, Monsieur ; mes gages me sont presque tous dus par la compagnie, et je les retirerai quand je voudrai.

— Ah ! c'est bien, mon garçon, tu es un bon fils; viens-ci que je t'embrasse.

Et le père Danis serra Charles contre son cœur.

— Allons, mon garçon, tu es bien fatigué, reposetoi un peu et prends quelque chose.

— Merci, Monsieur, j'ai hâte de revoir mon père.

— Hé bien! mon garçon, je m'en vas t'y mener; mais va doucement, parce que ça va leur faire un coup, surtout à ta pauvre mère. Mais laisse-moi faire; j'entrerai le premier et j'arrangerai la chose. Allons, Marianne, donne-moi mes béquilles.

Et tous deux sortirent.

Ah çà ! mon garçon, ne va pas trop vite, je ne pourrai te suivre. Il y a eu un temps où je t'aurais battu le chemin ; mais, à présent, je n'ai plus de jambes.

En parlant ainsi, ils arrivaient à la demeure de Chauvin. Le père Danis ouvrit sans frapper, et, entrant le premier :

— Tenez, mère Chauvin, je vous avais bien dit que tôt ou tard vous auriez des nouvelles de votre fils ; voici un voyageur qui arrive et qui va vous en donner.

Charles promena ses regards sur un homme déjà âgé et sur deux femmes dont la misère et la souffrance avaient tellement altéré les traits qu'il ne les reconnut point. Charles, qui les avait quittés à peine sorti de l'adolescence et qui revenait homme fait, n'en put être reconnu à son tour.

— Ah ! Monsieur, dit la mère en s'adressant à Charles, m'apportez-vous des nouvelles de mon cher fils?

A ce son de voix bien connu, Charles avait reconnu sa mère, il voulait répondre ; son cœur se gonfla, sa langue resta muette ; il demeura immobile.

La mère, interprètant ce silence en mauvais augure :

— Ah ! père Danis, dit-elle, pourquoi ne m'avez-vous pas épargné la douleur d'apprendre moi-même de ce voyageur que mon pauvre Charles est mort ?

— Mort ! s'écria le père Danis ; une preuve qu'il ne l'est pas, c'est que vous l'avez devant vous.

— Ma mère ! maman ! cria Charles en se jetant dans les bras de sa mère.............

— Pauvre enfant, disait la mère d'une voix éteinte, je ne te reconnais pas..... ; je crois pourtant que tu es mon fils... Le bon Dieu a enfin exaucé mes prières.....

Pendant ces tendres embrassements, la médaille sortit de la poitrine de Charles et effleura la main de sa mère.

— Ah ! s'écria-t-elle, ma médaille !... Ah ! oui, c'est mon fils..., c'est mon Charles...

A peine Charles se relevait des étreintes maternelles qu'il fut saisi à son tour par son père et Marguerite, qui se l'attiraient à eux en le couvrant de baisers.

— Hé ! mon Dieu ! s'écriait le père Danis, laissez-le donc un peu respirer, ce pauvre enfant.

Bientôt Marguerite, s'échappant des bras de son frère et ne se possédant plus de joie, sauta au cou du père Danis.

— Ah ! bon monsieur, c'est vous qui nous rendez mon frère, ce pauvre Charles !

— Hé ! non, non, ma fille... Hé ! mon Dieu ! laissez-moi donc.... vous allez me jeter à terre.... vous m'étouffez... Allons, je crois qu'elle veut me faire pleurer aussi...

Pendant ces scènes attendrissantes, le vieux chien Mordford, qui avait grondé sourdement en voyant cet

étranger, avait bien vite flairé son ancien maître : le pauvre animal avait pardonné depuis long-temps à Charles la blessure qu'il lui avait faite en partant et qui l'avait rendu boiteux, et il s'était attaché à sa jambe en poussant des hurlements de joie.

Les voisins s'étaient bien vite aperçus qu'un rayon de bonheur avait enfin pénétré sous ce toit de misères, et partageaient cordialement la joie de la famille Chauvin ; ils vinrent en foule la féliciter du bonheur inespéré qui venait de leur arriver.

CONCLUSION.

Nous remettrons à un autre jour le récit des aventures de Charles, qui occupèrent les jours qui suivirent son arrivée, et que le père Danis ne manqua point de corroborer, et même de commenter, comme s'il y eût pris une part active.

Charles, habitué au grand air des lacs et des forêts, étouffait dans l'étroit réduit qu'habitait sa famille. Il songea donc à s'établir à la campagne. Une occasion se présenta bientôt d'elle-même. Le nouveau propriétaire de la terre de Chauvin paya à son tour le tribut à la nature. La terre, mise en vente, fut achetée par Charles ; et cette famille, après quinze ans d'exil et de malheurs, rentra enfin en possession du patrimoine de ses ancêtres.

Quand le père Danis vit s'éloigner ses bons voisins, ce fut à son tour à verser des larmes. Charles en fut touché, et, ayant appris que ce brave homme avait secouru sa famille dans sa détresse, il trouva place dans la ferme pour lui et pour sa vieille Marianne.

Quelques uns de nos lecteurs auraient peut-être désiré que nous eussions donné un dénoûment tragique à notre histoire ; ils auraient aimé à voir nos acteurs

disparaître violemment de la scène, les uns après les autres, et notre récit se terminer dans le genre terrible, comme un grand nombre de romans du jour. Mais nous les prions de remarquer que nous écrivons dans un pays où les mœurs en général sont pures et simples, et que l'esquisse que nous avons essayé d'en faire eût été invraisemblable, et même souverainement ridicule, s'il se fût terminé par des meurtres, des empoisonnements et des suicides. Laissons aux vieux pays que la civilisation a gâtés leurs romans ensanglantés; peignons l'enfant du sol tel qu'il est, religieux, honnête, paisible de mœurs et de caractère, jouissant de l'aisance et de la fortune sans orgueil et sans ostentation, supportant avec résignation et patience les plus grandes adversités, et, quand il voit arriver sa dernière heure, n'ayant d'autre désir que de pouvoir mourir tranquillement sur le lit où s'est endormi son père, et d'avoir sa place près de lui au cimetière, avec une modeste croix de bois pour indiquer au passant le lieu de son repos.

Encore donc un coup de pinceau à un riant tableau de famille, et nous avons fini.

Le père Chauvin, sa femme et Marguerite recouvrèrent bientôt, à l'air pur de la campagne, leur santé affaiblie par tant d'années de souffrances et de misères. Cette famille, réintégrée dans la terre paternelle, vit renaître dans son sein la joie, l'aisance et le bonheur, qui furent encore augmentés quelque temps après par l'heureux mariage de Chauvin avec la fille d'un cultivateur des environs. Marguerite ne tarda pas à suivre le même exemple; elle trouva un parti avantageux, et alla demeurer sur une terre voisine. Le père et la mère Chauvin font déjà sauter sur leurs genoux des petits-fils bien portants. Le père Danis se charge de les endormir en leur chantant d'une voix cassée quelques anciennes chansons de voyageurs.

Nous aimons à visiter quelquefois cette brave famille, et à entendre répéter souvent au père Chauvin que la plus grande folie que puisse faire un cultivateur, c'est de se donner à ses enfants, d'abandonner la culture de son champ et d'emprunter aux usuriers.

PATRICE LACOMBE (1).

(1) M. Lacombe a été commissionné notaire pour le Bas-Canada le 31 décembre 1830; il est employé comme tel, depuis 1834, à la procure du séminaire de Saint-Sulpice de Montréal.

FIN.

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

LÉGENDES CANADIENNES

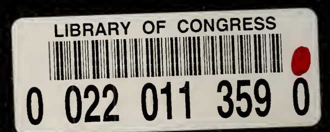
Recueillies par

J. HUSTON

1 franc

PARIS
P. JANNET, ÉDITEUR
28, RUE DES BONS-ENFANTS

1853


LIBRARY OF CONGRESS
0 022 011 359 0